N° 450 — Tome CXX 16 Mars 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, W. BERTEVAL, R. DE BURY, LOUIS DUMUR, ALBERT ERLANDE, ÉTIENNE FOURNOL, GUSTAVE KAHN, PHILÉAS LEBESGUE, AUGUSTE MARGUILLIER, ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, FERNAND MYSOR, GEORGES PALANTE, GIOVANNI PAPINI, ROBERT RANDAU, ANDRÉ ROUVEYRE, SAINT-POL-ROUX, MAURICE SIMART, LOUIS THOMAS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 450. — 16 MARS 1917

Maurice Simart	*Herbert-George Wells sociologue*	193
Saint-Pol-Roux	*La Mobilisation de l'Imagination*	222
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *X. Philippe Berthelot*	232
Etienne Fournol	*Les Héritiers de la Succession d'Autriche*	233
Fernand Mysor	*Chant funèbre*, poésie	254
Louis Thomas	*Ordonnances*	256
Louis Courthion	*L'Origine des « clous » d'Hindenburg*	267
Albert-Erlande	*En Campagne avec la Légion étrangère* (première partie)	271

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Palante	*Philosophie*	299
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	303
R. de Bury	*Les Journaux*	307
Gustave Kahn	*Art*	312
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	316
Henri Albert	*Lettres allemandes*	322
Giovanni Papini	*Lettres italiennes*	327
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	332
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	336
Divers	*A l'Etranger :*	
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	348
	Suisse (Louis Dumur)	351
	A travers la Presse (Paul Morisse)	357
W. Berteval. Robert Randau	*Variétés : Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'Illustration des « Fleurs du Mal ». — Villiers de l'Isle-Adam pendant l'Année terrible*	36
Mercure	*Publications récentes*	369
—	*Echos*	371

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNES

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Collection de la Grande Guerre

Les Derniers Jours du Fort de Vaux, par Henry Bordeaux. Un volume..... 3 fr. 50

Lettres d'un Officier de chasseurs alpins par Ferdinand Belmont, préface de Henry Bordeaux. Un volume..... 3 fr. 50

Les Marais de Saint-Gond, par Ch. Le Goffic, avec 14 gravures et une carte. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Carnet de Route, par Jacques Roujon. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

A tire-d'ailes. *Carnet de vol d'un aviateur,* par R. de la Frégeolière. Un vol. in-16..... 3 fr .50

Parmi les Blessés Allemands, par Joseph Boubée. Un vol. in-16..... 3.50

Une Ambulance de Gare, par José Roussel-Lépine..... 2 fr. 50

Les Idées et les Hommes, Troisième série. *La Littérature de la Guerre,* par André Beaunier. Un vol. in-16. Prix..... 3 fr. 50

Avec mon Régiment. De l'Aisne à la Bassée, par un chef de peloton, Traduit de l'anglais par Henry Gauthier-Villars. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Chez les Anglais. *Pendant la Guerre,* par Henry-D. Davray. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Pendant la Grande Guerre *Etudes diplomatiques et historiques* (Août-Décembre 1914), par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. Un vol. in-16, Prix..... 3 fr. 50

Au Champ d'Honneur, par Hugues Le Roux, Un volume in-16. Prix..... 3 fr. 50

Crapouillots. *Feuillets d'un Carnet de Guerre,* par Paul Duval-Arnould, Un volume..... 3 fr. 50

La Victoire de la Marne, par Louis Madelin, avec deux cartes. — Un vol..... 2 fr. »

La Politique marocaine de l'Allemagne. par Louis Maurice. Un volume..... 3 fr. »

Impressions de Guerre de Prêtres Soldats, recueillis par L. de Grandmaison, Première et Deuxième série, chaque vol. 3 fr. 50

L'Aveu. La Bataille de Verdun et l'opinion allemande. Documents inédits et facsimilés, par le Sous-Lieutenant Louis Madelin. Forte brochure..... 1 fr. 50

Voyages au Front, par Edith Wharton. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Dardanelles, Serbie, Salonique, par J. Vassal. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied, par Henri Libermann. *Ardennes belges. — Marne. — Saint-Gond. — Bataille sous Reims.* (2 août-28 septembre 1914). Préface d'Edmond Haraucourt. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Le Commerce Allemand. *Apparences et Réalités,* par Daniel Bellet. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Trois Entretiens *sur la Guerre, la Morale et la Religion,* par Vladimir Soloviev. Traduit du russe avec une Introduction par Eugène Tavernier. Avec un portrait de l'auteur. Un vol. in-16. Prix..... 3 fr. 50

Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine, d'après les débats des conseils de guerre allemands, par André Fribourg. Un vol. in-16. 2 fr. »

L'ÉDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*..... 7.5
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7.5
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Soladique)..... 7.5
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... 7.5
— II. *Le Jardin parfumé*.... 7.5
— III. *Les Kama Sutra*..... 7.5
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... 7.5
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)..... 7.5

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... 6
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... 6
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)... 6
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... 6
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... 6

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... 5
La Fin de Babylone — — 5
Les Trois don Juan — — 5

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor..... 3.
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire..... 3.
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse..... 3.
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau..... 3.
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse..... 3.
La Nuit d'été, par Charles Derennes..... 3.
La Lanterne rouge, par F. Boutet..... 3.
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..... 3.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard Saint-Germain

Commandant EMILE VEDEL

NOS MARINS A LA GUERRE

Sur Mer et sur Terre

Un volume in-16 ..... **3 fr. 50**

Ce livre-là, outre qu'il est admirable, est le plus émouvant qui ait été écrit sur nos marins *combattant à la mer*.

PIERRE LOTI, *de l'Académie Française.*

Lisez et faites lire ce livre.

LÉON DAUDET, *de l'Académie Goncourt.*

LYSIS

Vers la Démocratie Nouvelle

Un volume in-16 ..... **3 fr. 50**

Lysis, le mystérieux Lysis, vient de publier :* VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE. *C'est un livre magnifique. C'est le beau et grand livre de la Guerre.

HENRI CLOUARD. (*L'Opinion*)

Maurice MURET

L'Évolution Belliqueuse de Guillaume II

Un volume in-16 ..... **3 fr. 50**

Guillaume II voulait-il la guerre au moment où il est monté sur le trône ? Non ! Voulait-il la guerre en 1905, au moment du voyage à Tanger ? Non ! Voulait-il la guerre au moment du coup d'Agadir ? Non !

Voulait-il la guerre au mois de juillet 1914 ? Oui !

Est-il l'auteur responsable, le plus coupable en tout cas, de la guerre qui désole le monde ? Oui et encore oui !

Telle est la thèse que M. Maurice Muret soutient et développe dans son nouveau livre.

Marc HENRY

Au Pays des Maîtres-Chanteurs

Un volume grand in-8, illustré de hors-texte en couleurs. **4 fr.**

Ce livre d'une ironie implacable, certes, mais amusée, sinon indulgente, que M. MARC HENRY vient de consacrer à l'Allemagne contemporaine, a produit sur moi une impression profonde... Livre exceptionnel parmi les livres publiés durant cette guerre. Un livre beaucoup plus révélateur que toutes les dissertations de nos philosophes et de nos sociologues bien intentionnés.

J. ERNEST-CHARLES (*La Grande Revue*).

Chez AMBROISE VOLLARD, 6, rue Laffitte, PARIS

Vient de paraître :

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

Edition du Cinquantenaire

1867-1917

COMPLÈTE ET DÉFINITIVE

In-quarto raisin, imprimé sur les presses de l'IMPRIMERIE NATIONALE (*Italique Garamond*), à 250 exemplaires, numérotés ainsi : 1 à 50 sur japon de Shidzuoka, 51 à 250 sur vélin d'Arches, filigrané au titre de l'ouvrage.

Un seul volume pour le japon, et deux volumes pour le vélin : en tout, plus de 500 pages.

L'illustration comprend plus de *trois cent cinquante bois originaux*, dessinés et gravés par Émile BERNARD, dont trente-quatre grands hors-texte. — LES BOIS ONT ÉTÉ DÉTRUITS.

Prix de l'ouvrage vélin : **600** francs; japon : **900** francs.

(Des spécimens seront envoyés sur demande.)

DÉJA PARU :

PAUL CÉZANNE

par Ambroise VOLLARD

Un volume in-quarto raisin d'environ 190 pages, et illustré d'œuvres de Cézanne; 1 eau-forte originale, 57 héliogravures hors-texte et plus de 100 illustrations dans le texte.

Tirage limité à 1000 exemplaires :

1 à 150 sur japon de Shidzuoka	**175** francs.
151 à 350 sur vélin d'Arches	**150** francs.
351 à 1000 sur alfa	**100** francs.

(*N. B. — Nous n'envoyons aucun ouvrage en communication*)

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

HERBERT-GEORGE WELLS

SOCIOLOGUE

—

Avant la guerre, la grande masse des lecteurs français ne reconnaissait Wells que pour une sorte de Jules Verne anglais, postérieur au nôtre, et, par cela seulement, plus moderne et plus scientifique ; le choix même de ses œuvres parues en éditions populaires à bas prix, telles que l'*Homme invisible* et *les Premiers Hommes dans la Lune*, indique bien le sens d'appréciation du public, accepté des éditeurs dociles. L'histoire de son M. Hoopdriver ne semblait qu'une fantaisie d'humour sur le patron de Pickwick, et ses romans sur la guerre... de vrais *romans*.

La guerre actuelle, que les Allemands imposèrent au monde et que les ingénieurs de toutes les nations durent s'acharner dès son début à rendre méthodique et terrifiante, a découvert Wells aux yeux de bien des gens. On retrouva dans *la Guerre des Mondes* la théorie et la description pratique des gaz asphyxiants ; dans *les Cuirassés de Terre* non pas même les ancêtres mais les frères des fameux tanks de l'armée britannique; enfin ceux qui lurent le combat naval de *la Guerre dans les Airs* en même temps que les compte rendus de la bataille du Jutland durent faire un effort d'imagination pour se persuader que la *fiction* avait été conçue en 1912, avec ses zeppelins et ses hydravions mêlés aux dreadnoughts colossaux et fragiles.

Mais c'est l'après-guerre, à mon ferme avis, qui sera vraiment pour Wells l'occasion de révéler à tous — car les

avertis la connaissent déjà — sa vraie personnalité, ce qui est essentiel en son âme et son œuvre : à savoir sa profonde capacité sociologique. Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'en aperçoit ; quand, en 1912, parurent *Anticipations*, on s'écria en Angleterre qu'il fallait créer une chaire de Prédiction de l'avenir et la confier à leur auteur ; mais la figure politique de Wells était très marquée, c'est un socialiste, et militant, et il a fallu les périls de 1914-15 qui mirent au pouvoir, en Angleterre comme en France, des hommes de tous les partis, pour qu'on oubliât sa personnalité et que le grand public prît en considération ses paroles. Dès maintenant, la guerre durant fort, on commence à se préoccuper du retour à la paix et des changements économiques et sociaux qu'il faudra envisager alors ; de là cette attention du Monde peu à peu tournée vers un homme en qui se sent une précieuse ressource d'avenir.

Habitué aux spéculations les plus hardies et les plus en dehors du cercle de nos routines, il sera le moins désemparé par le bouleversement catastrophique actuel, et le mieux préparé pour reconstruire la vie de demain sur des ruines et des désastres.

§

Les qualités de Wells qui le servent comme romancier sont aussi celles qui en font particulièrement un sociologue. En premier lieu, il a observé les milieux les plus divers ; cet homme qui a ses entrées dans le meilleur monde — et l'on sait combien sont étanches en Grande-Bretagne les cloisons entre catégories sociales, — qui est par son savoir un représentant de l'élite, est sans doute l'Anglais contemporain qui a le mieux décrit les foules, ou plutôt ce déroutant phénomène de collectivité excitante qu'est *la foule*. Témoins la ruée du peuple hors de Londres lorsque arrivent les Marsiens, et la lutte contre le Conseil dans *Quand le Dormeur s'éveillera* (1). Outre cela, il a compris l'importance énorme (par le nombre) de ces médiocres, de ces quelconques, qui forment le grand corps

(1) A propos de ce titre, qui est la transcription littérale du *When the Sleeper wakes* original, et devant l'incertitude où laissent les diverses traductions de certains autres titres plus subtils (tels que *The Wells of Chance* qui a donné *l'Etrange Aventure de M. Hoopdriver* et la *Burlesque Equipée du Cycliste* suivant les traducteurs) je me permets d'avertir que je me référerai constamment, pour éviter les amphibologies, aux traductions de H.-D. Davray, éditées au *Mercure de France*.

de tous les peuples, alors que les êtres d'élite ne sont que des infinitésimaux brillants ; et M. Hoopdriver, et M. Polly, et M. Lewisham, et son Bert Smallways aussi, qu'il a peints avec tant d'amour malgré son ironie implacable, sont des êtres normaux, d'esprit banalement moyen et de moralité de second rang, comme se trouve être 80 à 85 o/o de la population mâle du globe.

Les milieux universitaires, où se précisent et se figent les directives des classes agissantes de demain, ont été l'objet de son attention soutenue ; c'est en professeur qu'il nous conduit à South Kensington étudier la biologie avec Anne-Véronique ou la botanique avec Miss Heydinger.

Les ouvriers, il les connaît et il les aime ; il tremble de deviner ce qu'un développement inenrayé du machinisme pourrait en faire : rien moins qu'une race à part d'hommes spéciaux, affectés aux besognes matérielles éternellement indispensables, et retranchés pratiquement du monde des plaisirs et du progrès.

Le présent, oui, sous toutes ses formes, depuis la partie de bridge au club, jusqu'au débarquement des chalands le long des quais, il l'a étudié. Et si la sociologie est l'étude du présent pour en inférer les lois de l'avenir, on ne peut nier que Wells, mieux que personne, peut être qualifié de sociologue, car pas une de ses œuvres, étude spéciale ou roman abracadabrant, qui ne soit aussi une vision calculée d'avenir, d'avenir social.

Et cela est très curieux. Il est évident que des livres comme *Anticipations*, *La Découverte de l'Avenir*, *Une Utopie moderne* et le non traduit *Mankind in the Making*, sont à dessein des études uniquement sociales. D'autres œuvres, telles que *La Merveilleuse Visite* ou *Au Temps de la Comète*, ne sont clairement aussi que d'imprécises affabulations au service d'une question d'ordre général. En un troisième groupe similaire, on pourrait ranger une catégorie de romans à intrigues nettement douées d'une importance intrinsèque, les Polly, les Lewisham, les Anne-Véronique, mais où toujours, malgré tout, la question sociale reste l'âme de l'œuvre.

Mais, si nous laissons de côté la très importante série des nouvelles, dont certaines se haussent à des portées philosophiques, il nous reste la fraction la plus connue de ses livres depuis les *Hommes dans la Lune* jusqu'à *La Guerre des*

Mondes, *Place aux Géants*, etc. Or, là, autant qu'ailleurs, nous retrouvons le tourment sociologique de Wells : c'est ce qui n'a peut-être pas été suffisamment remarqué ou, plus exactement et moins prétentieusement, ce qui a été proclamé le moins bruyamment. Il serait fastidieux de disséquer ses œuvres une à une; pourtant certaines forment de faciles exemples de ce souci constant. *Place aux Géants*, c'est le problème de l'éducation, et celui du droit contestable de la Société d'anihiler dès leur apparition les tentatives de changement dans l'ordre établi. *La Machine à Explorer le temps*, c'est une possible vision de ce que l'Avenir apporterait à l'espèce humaine, si les différenciations actuelles entre classe laborieuse et classe jouisseuse allaient s'accentuant et s'aggravant. C'est cela aussi, dans un avenir plus proche, que nous offre *Quand le Dormeur s'éveillera* et ses pâles hommes en toile bleue de l'implacable Compagnie du Travail. La division du travail poussée à l'extrême et amenant, dans un monde plus vieilli que le nôtre, jusqu'à des dissemblances absolues dans la conformité physique adaptée à l'emploi assigné, n'est-ce pas *Les Hommes dans la Lune ?* Enfin rien n'entre davantage dans la catégorie des faits sociaux dignes d'examen qu'une guerre — et celle que le jeune Bert Smallways voit du haut de son zeppelin, et subit ensuite personnellement, est étudiée d'une façon que l'expérience a tragiquement confirmée.

Ainsi ses plus grandes extravagances — à part peut-être son *Ile du Docteur Moreau*, qui, d'ailleurs, est moins un roman solidement charpenté qu'une grande nouvelle — recèlent une part profonde de sociologie. Ses visions d'avenir les plus folles ne sont souvent que d'habiles prétextes pour faire, vis-à-vis de lui-même, autant que pour le public, une expérience sur ce qui pourrait bien arriver, plus tard. Sur ce point, Wells n'est pas toujours fixé, et il ne peut raisonnablement l'être. Il n'y a que le mensonge souriant pour avoir une belle continuité limpide; la recherche de la vérité est embarrassée de bien d'autres incertitudes. Pour ma part, je ne suis pas éloigné de croire que quiconque me conte dix fois de suite la même histoire dans les mêmes termes, l'a inventée et ment.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point avec la belle assurance d'un romancier habile qu'il parle de l'avenir ; évidemment contraint, en un même livre, de garder une suite d'idées homogène,

il varie souvent suivant ses œuvres ; c'est ainsi qu'après avoir envisagé dans *Anticipations* l'exode des citadins vers le bon air de banlieues chaque jour plus éloignées, il nous montre au contraire dans sa vision de l'an 2.000 et quelque, sous le règne de Graham 1er, la ville devenue un tel assemblage hygiénique de confort et de commodités, que ceux-là mêmes que leur travail enchaîne au dehors la journée, y rentrent la nuit y trouver la sécurité et les douceurs des mille inventions modernes.

Ses prophéties ne sont donc jamais décisives, — ne serait-ce pas le comble de l'absurde, pour un scientifique tel que lui, que prétendre imposer l'avenir ? mais elles sont plus qu'hypothétiques. Elles sont génératrices de pensées fécondes, de réflexions excitatrices sur le présent. Il fait varier dans le temps et l'espace l'être-citoyen ou la cité collective, laissant se développer telle tendance actuelle, et le résultat, néfaste ou bienfaisant, de cette accentuation nous incite à orienter notre effort d'aujourd'hui en tel sens que demain soit ou ne soit pas ce que Wells nous montre qu'il pourrait être.

Il faut pour cela être juste et impartial. Herbert-Georges Wells l'est dans la mesure où un homme bâti de chair et de nerfs peut l'être. Ainsi, socialiste militant, il ne donne pas, en tous sens, raison éternelle à l'ouvrier, comme un orateur de meeting. Il est avec l'ouvrier seulement, semble-t-il, en temps que répartiteur impartial du droit à la vie et à la jouissance et parce qu'il a vu que l'ouvrier — j'entends par là la classe travailleuse, aussi donc la foule des petits employés de toutes sortes — est le plus mal partagé. Je ne voudrais pas, pour beaucoup, m'enlever cette idée que Wells serait un défenseur loyal du capital, si le hasard l'avait fait naître dans un monde où ce fussent les ouvriers qui brimassent le restant de la population.

Une des conditions premières de cette impartialité indispensable à tout constructeur sociologique est d'être juste envers les idées au même titre qu'envers les hommes. Il ne faut pas avoir la religion du fait existant, ni se découvrir de prime abord de suspicion pour ce qui est hors de nos habitudes ou même des possibilités actuelles. C'est le don merveilleux d'un Wells que de savoir s'extérioriser à souhait, que de se poser devant une question à examiner, avec l'âme neuve et exempte de préjugés que pourrait avoir un sauvage supra-intelligent

sortant de ses Pampas. Ainsi, nous sommes tellement habitués à nos chemins de fer et à leur matériel, wagons et locomotives, que les changements les plus radicaux que nous rêvons d'y apporter sont d'ordre purement décoratif : coussins moelleux, suspension plus parfaite, intensification de l'éclairage. Il ne nous vient pas à l'idée de critiquer ce qui pourtant est la première remarque d'un Wells devant cet organisme suranné : Pourquoi une largeur d'entre-rails si exiguë alors qu'une largeur double permettrait non plus des wagons en boyaux, mais de vastes salles de plaisir, de repos ou de restauration? Tout simplement parce qu'à l'origine la locomotive, née de Stéphenson, était une copie timide et servile de la locomotion hippomobile; *c'était une voiture comme les autres, aux brancards de laquelle la vapeur remplaçait l'animal.* Et nous en sommes restés sottement à ce raisonnement restrictif dont les causes ont maintenant en entier disparu et nous nou contentons de voir traîner à 120 kilomètres à l'heure, par des monstres puissants, des voitures dont l'écartement fut fixé jadis par la force moyenne des chevaux de nos campagnes. Nous verrons tout à l'heure que la conservation du rail ne trouve pas non plus grâce devant un cerveau délié de l'atavisme.

Il ne coûte rien à Wells de reprendre tout sur de nouvelles bases. Pour lui, la période de rapiécements dans laquelle nous nous acharnons ne donnera jamais de grands résultats. Quand la maison est vieille, ce n'est pas de changer la rampe d'escalier qui redressera les murailles. La seule bonne méthode est celle d'anéantissement préalable. Il le dit en termes nets : *Ce gâchis est vraiment trop pourri pour qu'on le manipule. Nous reprenons sur nouveaux frais. Faisons d'abord table rase... et recommençons.*

Oui, mais pour cela, il ne faut rien moins qu'une comète, qui mette, d'un seul coup, tout le monde à la raison. Et dans la réalité, lors même de ses plus chères conceptions, comme celle de la transformation radicale des moyens de transport, Wells admet volontiers qu'il faudra transiger avec les Compagnies actuelles de chemins de fer, qu'un trait de plume gouvernemental ne pourrait supprimer même par utilité publique.

Ce qui est vraiment fécond dans ce courage, dans cette ardeur à démolir pour reconstruire plus beau et plus grand,

c'est cette pensée qu'il ne faut jamais considérer l'existant comme définitif, qu'il ne faut même jamais l'accepter comme passable et se contenter de fignoler. Il faut voir le monde comme un immense chantier sans fin prévisible, où le présent n'est que matériaux pour l'édification de l'avenir.

L'état actuel du Monde ne satisfait naturellement pas Wells. La plupart de nos actes ne sont nullement inspirés par le plus élémentaire raisonnement, mais par une série confuse d'influences ancestrales et de coutumes admises on ne sait plus pourquoi. Nos institutions et nos rapports sociaux sont le fruit du hasard et de la tradition. Nos lois sont dénuées de logique, et notre système d'éducation incohérent, et par cela stérile. Wells, en contemplant notre vieux monde, accroupi dans ses vieux habits qu'il ne veut pas quitter, a la même sensation que celle d'un Américain habitué aux villes neuves du Mississipi, dont les artères se coupent à angles nets, qui se trouve soudain transporté dans le 5e arrondissement de notre capitale. Il s'écrie : Pourquoi ne pas jeter tout cela par terre ! Comment peut-on se résigner à vivre là-dedans, quand on pourrait tout transformer avec moins d'argent que n'en coûte un mois de guerre ! Il est certain que nous sommes un vieux monde trop absorbé par de très petites améliorations, et que l'état actuel de notre civilisation ne correspond pas à la somme des efforts de progrès dépensés depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent. Si le bouleversement que Wells espère, sans oser trop le préciser, s'opère, que diraient de notre machine sociale d'aujourd'hui, défectueuse et pleine d'à-coups, les édificateurs précis d'alors ? Quels sentiments de commisération et *d'horreur* n'auraient-ils pas pour ces gens que nous sommes, qui avons découvert les ondes hertziennes et l'évanouissement de la matière, et qui *laissons mourir de faim des milliers d'hommes dans les Indes, tandis qu'en Amérique on brûle le blé surabondant et inutilisable !*

Avant que d'envisager les fragments de solution du problème social ou les vastes plans schématiques de réorganisation que l'on peut extraire de l'œuvre de Wells, il est utile de le suivre dans son étude des choses matérielles, du côté domestique et courant de la vie. C'est une vertu propre aux écrivains anglais que d'aimer à se soucier des moindres détails pratiques de l'existence ; le caractère familial et confortable

de la race se retrouve dans cette précision et ce soin pour de menues choses que dédaignerait peut-être un latin plein d'idéal. Si Wells, sociologue, s'intéresse tant à la face domestique de la vie sociale, c'est que son action est profonde sur l'état moral de l'individu, et, par multiplication, des collectivités, des peuples. Le Willie d'avant la Comète, qu'il nous présente comme grossier, facilement irritable et impulsif maladivement, était tout cela parce qu'il avait toujours vécu dans un taudis infect, *dont le plancher inégal était barbouillé d'une peinture chocolat tout écaillée, avec un archipel de morceaux de tapis éparpillés sur la poussière et dans les coins obscurs ;* ajoutez une lamentable toilette boiteuse où se laver la moitié d'une joue — et comparez à l'équanimité que l'on peut avoir dans les maisons d'un rêve peut-être proche, toutes de béton et de faïences claires, avec le chauffage central et l'électricité et l'eau ruisselant sans contrainte pour chaque famille.

Ce problème de l'habitation a sans cesse tourmenté Wells ; ses jeunes géants trouvent que la plupart des humains n'ont pas de demeures habitables et s'indignent qu'*ils obligent leurs femmes, qui sont mères, à se mettre à quatre pattes pour nettoyer le plancher.*

Nos murs, stupidement édifiés, à peu près comme au temps où nous ne connaissions d'autres matériaux que la poignée de terre séchée, seraient très avantageusement coulés d'un seul bloc, en béton. Nous aurions ainsi des maisons bon marché et saines.

En outre nous gaspillons sottement des instants précieux de notre existence. Quand Wells s'irrite de notre entêtement à vouloir faire notre cuisine par ménages séparés au lieu d'accepter de nous grouper par réfectoires économiques et rapides, quand il trouve ridicule de ne pas porter des chaussures faites d'une matière telle qu'un simple essuyage les rendrait nettes sans adjonction de produits bizarres, ce n'est point qu'il soit partisan du *moindre effort*, — qui nous mènerait (témoins les Eloïs) à une dégénérescence physique et intellectuelle, — c'est au contraire la théorie de *l'effort uniquement utile*. Ne faisons pas de mouvements absurdes : nous n'avons pas trop de tous les hommes de la Terre, et de tous les instants de l'existence de ces hommes, pour produire le labeur

nécessaire à la vie intellectuelle et matérielle du Monde, et à sa progression.

Du même fait que nous n'avons pas de temps à gaspiller, découle l'importance des problèmes de locomotion, ce qui tombe sous le sens. Ils en ont une autre, plus directement sociale, qui est de supprimer chaque jour un peu plus les cloisons kilométriques qui séparent les divers groupements d'hommes. De même que, jadis, les duchés de France durent fusionner en une même nation, un jour viendra où l'on pourra se rendre en quelques heures d'un point à un autre du globe, et où les divisions actuelles en royaumes et empires devront céder la place à une vaste fédération, *gardant ce qui demeurait précieux et pratique, et concédant ce qui était suranné et dangereux.*

Wells qui n'est pas seulement un théoricien, mais un anticipateur réaliste, s'est complu dans toutes ses œuvres à des solutions diverses, sur l'accroissement de la vitesse et du confort. Un certain monorail gyroscopique règne au début de *la Guerre dans les Airs. Quand le Dormeur s'éveillera*, ce seront des plates-formes mobiles qui nous véhiculeront, à la place d'un caverneux métropolitain ou d'un poussif chemin de fer. Ces plates-formes, qui me paraissent une conception sérieuse de Wells puisqu'il en traite dans ceux de ses livres qui ne sont pas des romans, nous en avons eu un essai, sous figure de *trottoir roulant*, lors de l'Exposition de Paris, en 1900. En graduant leurs vitesses parallèles, le résultat en pourrait être excellent.

Pour les distances moyennes, à l'intérieur d'un pays, de ville à ville, nos routes pleines de poussière seraient *eadhamitées*, c'est-à-dire enduites, ou plutôt reconstruites, d'une certaine substance qu'un homme encore à naître, et qui s'appellera Eadham, inventera. Sur une seule roue, des véhicules d'une vitesse folle fileraient sur cette substance amoureuse du frottement et génératrice d'accélération. A quoi serviraient alors nos misérables rails, à peine encore utiles maintenant que nos voitures locomotrices sont des instruments précis et non plus d'instables joujoux ?

Enfin il était à prévoir que, dans ces projets de vie prochaine, l'aéroplane aurait à remplir son rôle de moyen de locomotion pour grandes distances. En effet, immenses et

sûrs, ceux du *Dormeur* portent mille hommes en quelques heures d'Asie en Angleterre, et des services admirablement réglés ont pratiquement supprimé océans et montagnes.

Ainsi Wells n'a pas manqué, même pour l'aviation, de voir le côté social plus encore que le point de vue sportif, qui eût été pourtant excusable en la matière. A part quelques contes, où sont retracés les débuts cocasses des machines à voler, il ne s'est jamais amusé à imaginer des prouesses fantastiques ou des records hallucinants : la face pratique de l'invention a seule captivé sa pensée; c'est un moyen de transporter très vite des voyageurs et c'est aussi un moyen de se battre, — *La Guerre dans les Airs* en fait foi.

Cette vision particulariste est d'ailleurs entièrement conforme à sa conception de l'étude sociale. Ce qu'il importe le plus de changer, c'est la condition moyenne de la masse populaire; les grands riches n'ont pas tant besoin du progrès : dès Ramsès et dès Pétrone, toutes les commodités leur était données; nous n'aurons jamais bains ni thermes mieux agencés que les leurs, et l'on ne soupe pas mieux chez Paillard qu'on ne dînait chez Lucullus. L'intéressant est de transformer ces jouissances extraordinaires et coûteuses en possibilités démocratiques, pour vous et moi. Quand Wells parle des transports, il pense — non pas aux seuls wagons de luxe — mais aux millions de personnes qui prennent chaque matin le métro, le tube, ou les trains de banlieue, et il s'ingénie à trouver autre chose de plus rapide et de plus sain. De là l'intérêt qu'il porte à la bicyclette, véhicule social par excellence parce qu'à la portée de tous, et son insouciance relative du développement de l'automobile, qui ne saurait jamais rester qu'une distraction ou un moyen supplémentaire pour particuliers fortunés.

Ces divers modes — démocratiques — de transport sont en outre un élément important de décongestion des grandes villes. Actuellement, ce sont des *agglomérations irrégulières, enfumées, où s'accumulent des vies humaines, heureuses comme des grenouilles dans la cendre.* Mais ces tares ignobles sont voilées par les agréments multiples de la ville, et ses avantages sérieux; écoles, médecins, spectacles, grands magasins, tout y est concentré, et consentir à y habiter c'est avoir toutes les commodités à sa porte. Seul le problème des trans-

ports peut résoudre la question. Déjà, la bicyclette et les divers tramways, métro, trains fréquents à abonnements très modérés hebdomadaires ou annuels, ont amené la création d'un organisme nouveau : la banlieue. Le cercle, étroit jadis au point d'être asphyxiant, de la ville enceinte en ses murailles, se brise. Chaque kilomètre parcouru de plus aujourd'hui qu'hier dans ce même temps raisonnable qu'on peut gâcher matin et soir, décongestionne le centre urbain et fait s'étendre davantage vers l'air libre et la campagne les habitations ouvrières. Le phénomène excellent en ce sens de la cherté du terrain et des loyers dans les cités et leur bon marché relatif plus on s'en éloigne, est un des facteurs puissants de cette course à la verdure, car des considérations d'hygiène, seules, eussent été insuffisantes à la déterminer.

On peut donc, d'après notre auteur, envisager pour l'avenir la conservation de centres extrêmement compacts, où se grouperaient les bazars, les boulevards-promenades, les bureaux d'affaires et les grandes administrations, et tout autour, dans un rayon de peut-être 50 kilomètres, le peuple immense des petits cottages particuliers et des grands hôtels cosmopolites, reliés entre eux et à la cité par des monorails, des tubes aériens, des pistes mobiles et tout ce que l'imagination peut rêver de rapide et de *collectivement pratique*.

Les découvertes incessantes de la Science peuvent même inopinément modifier la question et la simplifier. Un fait nouveau, le téléphone, a déjà eu des répercussions heureuses en ce sens qu'un homme d'affaires peut, assis dans son cabinet de travail, marchander, discuter, promettre, insinuer et même, dit Wells, risquer tel mensonge qu'il n'oserait pas écrire.

Ne peut-on espérer, pour l'époque inconnue où le téléphone sera organisé à la moderne, une diminution des bureaux coûteux et des voyages fastidieux pour certaines catégories de commerçants ? Le problème du ravitaillement en comestibles, médicaments et menues choses, pour chaque famille, ne pourra-t-il se résoudre par une combinaison de la commande téléphonique et de la livraison pneumatique, ce qui, réellement, permettra l'isolement en campagne saine ? Le chapitre des Anticipations n'est pas clos.

L'aurore du XX^e^ siècle nous offre même un commencement

d'exécution de ce que Wells appelle la *ségrégation*; nous venons de voir que nos villes-centres et leurs banlieues tendent à se développer en différenciant de plus en plus leurs deux organismes; les *Villes de Plaisir*, dont le nom dispense d'explication, et qui font si souvent leur apparition dans *Quand le Dormeur s'éveillera* et *Une histoire des Temps à Venir*, sont aussi en germe dans nos Nice et nos Monaco, consacrées aux plaisirs opulents et ne vivant que de cela. C'est donc bien à une transformation, lente mais déjà commencée, qu'assistent nos imaginations incertaines, que se disputent un atavisme tenace et un modernisme impatient.

Au même titre que les transports, et avec une importance presque égale quant à la diffusion des idées et l'élargissement des rapports à l'intérieur d'un même groupement monolingue, vient le *Journal*. Le journal, de nos jours, est un véritable organisme social. Ces volumes quotidiens de parfois 32 et 48 pages sont lus par tout le monde; c'est une manne qui tombe chaque matin toute fraîche d'encre, qu'on lit dans le wagon, à la salle du déjeuner, dans son lit, le soir. Les leaders des grands organes ne tendent à rien moins qu'à fournir régulièrement à des millions de lecteurs un stock d'idées tout exprimées, et à donner ainsi, chaque jour, à chacun, la même pensée stéréotypée. Ce serait même une crainte angoissante de domination, si les quotidiens à très gros tirage n'étaient contraints de se désintéresser de la vie générale, des grands courants d'idée, et ne songeaient à tirer sans cesse davantage, ce qui implique beaucoup d'informations et d'annonces rémunératrices, et le moins possible d'articles d'opinion susceptibles de ne pas plaire à tous. Mais qu'un prince de la finance ait la fantaisie de faire en *colossal* le trust que lord Northcliffe a fait en déjà suffisamment grand parmi la presse anglaise... et que ne nous faudra-t-il pas craindre pour l'asservissement des pensées et la propagande de sait-on jamais quel dessein personnel ?

Mais, dès maintenant, grâce au système d'informations détaillées et rapides, le journal est un puissant diffuseur des idées nouvelles, au même titre que le cinématographe, ce journal animé, idole des foules. Ainsi, au début de *La Guerre dans les Airs*, quand l'aviation prend son timide essor en quelques points clairsemés du globe, *Bert et Grubb ne furent*

renseignés que par la page illustrée de leur journal à 1 sou et par le cinématographe.

C'est un fait social nouveau de la plus haute importance pour les relations internationales, que cette connaissance où est le moindre cockney londonien, le moindre gavroche de Paris, des cataclysmes et des émeutes au Japon ou au Cap ; et rien ne fera peut-être plus pour persuader les hommes de cette solidarité qui les lie tous.

§

La vie des humbles, au XX^e^ siècle, est aussi cruelle qu'au moyen-âge ; si elle apparaît moins sordide, en revanche les classes supérieures et leur luxe sont plus près d'eux, plus accessibles, et font souffrir davantage ceux qui n'y atteignent pas. C'est ainsi que nous exigeons de la masse des petits employés une tenue décente qui est une vraie ruine pour leurs ridicules budgets, et leur existence est souvent plus misérable que celle des manœuvres d'usine. *A nous voir au magasin*, raconte le malheureux Polly, *on nous prend pour des gens bien traités, mais le soir on nous entasse dans des dortoirs comme des convicts.* Là où la servitude des dortoirs en commun a disparu, elle a été remplacée par la liberté... avec 150 francs par mois.

Quant aux ouvriers manuels, sauf quelques professions supérieures, le travail uniforme de l'atelier amène en quelques années un abandon intellectuel et une telle spécialisation physique, que l'homme perd le plus beau des particularités de l'espèce et — chose plus grave — qu'il ne songe plus même à un relèvement possible ; à ce point qu'il considère à priori comme un ennemi quiconque rêve de son émancipation et l'exhorte au courage.

Ce renoncement à l'espoir, cette acceptation d'une vie à part, inférieure, c'est la grosse crainte de Wells pour l'avenir. L'extension graduelle des différences sociales entre le capitaliste et l'ouvrier, c'est déjà ce dont s'occupait son premier livre, et les Morlocks et les Eloïs ne sont que leurs descendants à chacun : les Morlocks souterrains et enfermés, subvenant aux besoins des Eloïs tout-puissants, rois de la terre et jouisseurs de toutes choses, tel était le monde avant la revanche affreuse des Morlocks. Mais est-ce que, maintenant même, un ouvrier de certains quartiers ne vit pas dans des conditions

tellement artificielles qu'il est pratiquement retranché de la surface naturelle de la terre ? Songez à cette multitude, cette lie du travail, des hommes à 5 à 6 francs par jour, *classe recrutée sans cesse mais non féconde*, remarque judicieusement Wells. Songez aussi, dit-il, aux épouses et aux mères des classes inférieures, à leurs angoisses, à leurs entraves, à ce qu'est pour elles une maternité, au lieu de la joie en dentelles et en cadeaux que représente le même acte pour une jeune bourgeoise ! Songeons à cela, et évitons le dangereux avenir possible en remédiant dès maintenant à l'abrutissement du travailleur, à l'acceptation lâche de son sort et cela en multipliant les écoles, les bibliothèques et les conférences.

Ce peu de valeur sociale de l'ouvrier, une fois hors de l'atelier, vient en grande partie de la division du travail, qui assimile l'homme à une machine-outil et le destine comme elle à faire des années de suite la même pièce d'un organisme qu'il ne verra peut-être jamais au complet. Les Sélénites, d'après les communications interplanétaires de Cavor, auraient poussé cette spécialisation à l'extrême, et dès leur enfance les fils des ouvriers de la lune sont torturés de manière à les dresser physiquement pour la besogne déterminée qu'ils devront accomplir toute leur existence ; quand on n'en a plus besoin, on les drogue pour les mettre en réserve en leur donnant de beaux rêves. Cela ne vaut-il pas mieux, demande Wells avec une âpreté douloureuse, que jeter les ouvriers à la rue et à la faim quand le travail cesse à l'usine ? En vérité, les imaginations horribles des romanciers ne sont souvent pas plus inhumaines que les dévoilements implacables des sociologues.

§

Après avoir constaté sa clairvoyance et son acuité de psychologue, attaché à découvrir les tares de l'état actuel, nous allons suivre Wells dans ses essais de reconstruction d'un édifice social rationnel, durable et sain.

Avant toute chose, notons que c'est un républicain convaincu. La chose est assez rare en Angleterre, où l'on dirait que, par un orgueil pour tout ce qui est anglais, les Britanniques s'estiment extrêmement heureux comme ils sont et trouvent leur régime, ni chair ni poisson, le plus pratique de tous. Wells a la franchise de ne pas l'estimer ainsi; il se contente à grand'peine de cette république couronnée ou de cette monar-

chie républicaine, comme on voudra. En tous cas, il ne cache pas que c'est l'extrême limite de ce qu'il peut endurer, et qu'il n'accepterait pas qu'un autocrate vînt mettre sa main par là. C'est avec dégoût qu'il parle de ces empereurs qui ont habituellement fini dans la boisson, le vice ou la violence. Et la guerre actuelle, qui est bien la plus effroyable condamnation du pouvoir personnel, lui donne des sursauts d'enthousiasme civique dignes de notre époque révolutionnaire : *Si je pouvais assurer par ma mort la fin de l'empire des Hohenzollern pour demain, je mourrais avec joie.*

Allons plus encore à gauche, comme on dirait en langage parlementaire. Herbert-George Wells est socialiste. Cela veut surtout dire qu'il n'a pas foi dans le système actuel, même amélioré, amendé, rapetassé, pour arriver au Grand Bien-Etre de tous. Il est partisan, nous le savons déjà, d'un remaniement total, d'une reprise sur d'autres bases, après table rase. En particulier, il trouve que le système électoral tel qu'il est pratiqué de nos jours place simplement le pouvoir entre les mains des agents électoraux les plus actifs, tels les boss américains, et ne représente que par hasard l'opinion vraie de la nation. Il ne faut donc pas attendre le Bonheur du cours régulier des lois nouvelles. Seul un bouleversement de toutes les conventions établies pourra donner aux humbles, aux petits, à ceux qui travaillent et qui souffrent, la part de vie qui leur revient.

Qu'on ne lui demande pas, pour prétendre l'embarrasser, de nous exposer tout de suite l'organisation qui devra remplacer l'actuel chaos : Wells avoue que cela n'est pas prêt. Mais cela viendra. Et chacun de nos efforts, en ce moment même, est un pas vers la solution parfaite. Il a d'ailleurs trouvé une image qui est un véritable argument contre ceux qui reprochent aux diverses doctrines d'avenir leur imprécision et leur impuissance pratique actuelles : si en 1850, dit-il, on avait mis à la disposition du plus grand savant de l'Univers toutes les fortunes et tous les moyens matériels alors existants, avec mission de nous inventer et fabriquer une automobile électrique, ce savant n'eût été capable de rien. Et pourtant, dès cette époque, chaque effort de chaque savant était un pas, lui aussi, vers la réalisation du véhicule tel que le XX^e^ siècle le voit rouler à 200 kilomètres à l'heure.

Il faut d'ailleurs noter que le socialisme d'un Wells n'a rien d'une doctrine maçonnique précise et sévère. C'est surtout l'expansion ardente vers l'Idéal des âmes éternellement jeunes. Tous les jeunes de ses romans sont piqués, eux aussi, de cette tarentule socialisante : Lewisham, miss Heydinger, Anne-Véronique, Parsons le compagnon de Polly, Willie le héros du *Temps de la Comète*, Graham le Dormeur...Il semble qu'au moment où leurs yeux s'ouvrirent à la vie, leurs âmes se soient senties douloureusement choquées par les inégalités et les tares qui s'offrent à chaque pas : *Lewisham avait l'inébranlable conviction, l'instinct, pourrait-on dire, que des êtres humains n'ont pas le droit d'être heureux, quand d'autres auprès d'eux sont misérables, et ce joyeux scintillement de prospérités l'impressionnait comme un crime.*

Aussi nul mieux que Wells ne comprend qu'on manifeste avec une foi ardente, et lors même que ce n'est pas sa méthode préférée, qu'il la sait inefficace, qu'on se fasse, par exemple, mettre en prison pour le bonheur de gens qui ne vous en savent aucun gré. Cet idéaliste ne pouvait donc être hostile de parti pris au féminisme; je ne dirai point qu'il est avec les suffragettes, les divers types qu'il nous a présentés étant tous *très nature*, et par conséquent ombrés de graves défauts et d'affreux ridicules. Mais je ne saurais affirmer non plus qu'il soit contre elles. L'aventure piteuse de la pauvre petite Vee nous laisse dans un doute d'autant plus grand que, rompant avec la tradition, Wells nous a décrit des policemen paternels et courtois.

Mais ce qui est indéniable, pour Wells comme pour tout être moderne, sain et franc, ce sont les droits de la femme, réellement sacrifiés de nos jours.

La femme, Wells le proclame, est nettement inférieure à l'homme comme rendement économique ; elle est incapable — il s'agit bien entendu de moyennes comparées — de fournir le même travail dans un même laps de temps ; elle est d'une initiative très faible, peu constructive et très conservatrice ; elle prend rarement goût au métier quelconque que le sort l'oblige à faire, alors que le moindre expéditionnaire mâle à 150 francs par mois se met souvent à aimer ses paperasses et son humble tâche ; en outre, dans un autre ordre d'idées, la femme est handicapée par des malaises périodiques et fréquents,

et par sa complexion nerveuse plus intense qui la pousse à mettre des complications sentimentales dans tous les actes de l'existence. Il est à peu près certain — et ceci sans aucune ironie facile — que le physique du candidat aura une réelle influence quand les femmes voteront : sa faconde et sa prestance n'en ont-elles pas déjà, maintenant, sur les électeurs populaires ?

La femme est donc dans la presque impossibilité de vivre seule, sauf de rares cas précis pour lesquels postulent des milliers de malheureuses. Il lui faut choisir, si l'on excepte la prostitution, entre un célibat de labeur éreintant, ou se vendre à un mari qui l'entretienne. Toutes les petites héroïnes de Wells en ont fait la triste expérience, qui veulent *vivre leur vie*, depuis la riche Jessie Milton et l'aisée Véronique, jusqu'à la pauvre Ethel Lewisham.

A cela, Wells propose une solution éminemment sociale, et qui n'emprunte rien aux rêveries d'une Miss Miniver scientifique et asexuée. Son projet dépasse celui de donner la charge de l'enfant à la communauté : c'est plus que cela. C'est, non pas accorder une gratification à la maternité, c'est considérer la maternité comme un métier établi, et lui donner un salaire proportionné. L'Etat est un vaste corps qui a besoin de vivres, de lumière, de direction, de police, — mais aussi de petits enfants pour se perpétuer. Au même titre donc que le cultivateur, l'ingénieur électricien, le roi ou le ministre, l'agent de police, qui gagnent leur vie en lui fournissant tout cela, la femme devra gagner légalement et tout uniment la sienne en donnant des enfants à la collectivité. L'intérêt principal de ce système, qui émancipe la femme de la tutelle du mari sans briser en rien les liens de la famille, réside dans ce qu'il ne présuppose nullement la forme du gouvernement : communisme aux enfants élevés et dressés par l'Etat, ou particularisme actuel.

C'est du meilleur féminisme, du féminisme spécifique, qui égale la femme à l'homme par la balance de leurs capacités personnelles et distinctives, sans chercher à les confondre tous deux dans des droits identiques et des devoirs qu'ils ne peuvent remplir de semblables façons.

§

Il ne suffit pas à un Etat d'avoir des enfants pour prospérer.

Encore faut-il qu'on les lui élève sainement et de sorte qu'ils deviennent des citoyens productifs. Le problème de l'éducation a tout naturellement retenu l'imagination constructive de Wells. C'est pour lui le point capital : l'enfant, c'est l'avenir, et nous sommes les débiteurs de l'Avenir, de la même somme que le Passé nous a léguée. Or l'enseignement actuel est chaotique. Le mot se suffit, il englobe tout. Les programmes contiennent de fort grandes choses, peut-être, mais presque rien de pratique. Et le personnel enseignant est — en Angleterre, dit Wells — d'une incompétence remarquable.

En outre on oublie, on ignore plutôt, qu'il est extrêmement important pour la Société que les hommes soient de capacités, de tendances et de tempéraments très divers. Nos écoles actuelles, qui ne laissent qu'une faible part à l'imagination personnelle de chaque élève, les modèlent, les unifient par trop. Wells a dressé, dans son *Place aux Géants*, tout un plan d'éducation des sens, d'éveil des facultés et des dons, depuis le premier âge avec les boiseries claires de la nursery où des panneaux mobiles de différentes couleurs seraient groupés par les enfants eux-mêmes, jusqu'aux représentations plastiques des divers objets et animaux ; enfin un programme d'enseignement moderne du XX^e^ siècle.

Dans l'âge suivant, toutes ses sympathies vont, — semble-t-il, — aux écoles professionnelles ; et c'est, je crois aussi, dans ce sens qu'il faut vraiment orienter nos efforts, plutôt que de laisser se vicier des gamins dans nos communales éclectiques, avec, à résoudre, *des problèmes auxquels ils ne comprennent rien et que personne ne leur explique.* Après quelques rapides années d'instruction générale viendraient de très sérieuses sélections qui permettraient de mener plus avant dans la science les quelques cerveaux doués pour cela, qu'ils soient d'ailleurs fils de manœuvre ou de petit employé, puisqu'ils auraient, de par la loi, les moyens matériels d'aller jusqu'au bout. Les autres enfants seront répartis dans des écoles spécialisées où pourront se perfectionner dans la culture générale ceux qui en auront conservé un goût suffisant, et où tous apprendront un métier qui les armera pour la vie réelle, et ne leur donnera pas cet esprit vagabond et de fainéantise que laissent trop souvent nos écoles aux grands enfants de 14 et 15 ans.

Je ne crois pas que Wells, malgré quelques phrases de ses

ivres, soit très partisan de la coéducation des sexes, autre part que dans son Utopie... Mais là nous serions si différents e ce que nous sommes réellement, *ici*!

Le roman d'Anne-Véronique pose devant l'opinion la ques- ion de l'instruction supérieure des jeunes filles. Anne-Véro- ique a reçu, dans les écoles officielles, le plus rationnel, le lus exact, le plus rigoureux enseignement, et le clair résul- at de cet enseignement est de lui rendre insupportable le oug de son père, de la délivrer de toute contrainte et de out respect familial. Que l'événement soit considéré comme eureux ou néfaste, il n'en est pas moins une désorganisa- on de la famille, un relâchement d'un des liens sociaux les ieux attachés jusqu'ici. Mais du fait que Wells le détaille omplaisamment, n'induisons pas qu'il s'en félicite : constata- on n'implique pas approbation. Ce qui ressort, c'est qu'avec instruction étendue que nous ne pouvons plus ne pas donner nos enfants, — car nos filles ne sont que la face la plus nou- elle et la plus aiguë de la question, — il faut prendre de grandes précautions, afin de ne pas froisser leur orgueil naissant, et éclencher des catastrophes.

C'est donc un changement à introduire dans les relations e parents à enfants, non pas du tout aucune sorte de cama- derie, car il faut que l'un d'eux conserve nettement un as- endant moral, mais une fraternité à établir, toute d'affection de collaboration spirituelle. Et non surtout procéder comme père de Vee, qui, *par tendance naturelle, était enclin à nsidérer ses filles comme propriété absolue*. La révolte d'une une âme, consciente de son droit à la liberté, et sentant 'au point de vue social, — droits politiques mis à part, — le *vaut* son père, est le seul bénéfice que ce dernier en reti- ra jamais.

Mais quelque trouble que puisse apporter, dans quelques s particuliers, la diffusion de l'enseignement, il est indé- able que la généralité, c'est-à-dire la Nation, l'Etat, n'a qu'à louer d'une masse sans cesse plus instruite et plus clairvo- nte. Et Wells a bien trouvé le cancer qui nous ronge et qui mpêche la croissance des sociétés humaines, en retardant xtinction de l'ignorance : ce sont les dépenses de guerre , plus exactement, de paix armée. La Grande-Bretagne, t-il, dépense chaque année des sommes qui, allouées à l'é-

ducation intellectuelle et au développement physique, *eusse fait du peuple britannique l'aristocratie du Monde.* Non qu'il soit un utopique, et qu'il croie que cela était possible lorsqu'il écrivit ces mots, c'est-à-dire une ou deux années avant cette guerre. Jamais il n'envisagea une renonciation de l'Angleterre aux armements, sans sous-entendre une acceptation générale et totale du même principe par toutes les autres nations (1).

Et il se trouve que ce grand pacifiste, ce sociologue socialiste ennemi du carnage affreux des champs de bataille, a été parmi ceux qui virent le plus clairement l'horreur gigantesque que serait une guerre moderne et la méthodesuivant laquelle elle serait conduite. Je l'ai dit au début de cette étude : le conflit actuel, ce sont les prévisions de Wells qui se réalisent sinistrement. Mais pas seulement quant aux inventions étonnantes d'engins de mort nouveaux. C'est en sociologue averti traitant d'un fait social et économique que Wells a toujours parlé de la guerre. Il a dit, longtemps avant 1914, que lors d'un conflit, le pays *tout entier* devrait travailler pour la victoire. *Derrière la ligne clairsemée des combattants, tous les éléments effectifs de l'Etat devront être en mouvement, et la plupart d'entre eux seront occupés à une besogne semblable ou analogue à celle qu'ils faisaient en temps de paix : les selliers travailleront le cuir, les métallurgistes l'acier.* Non ce n'est pas un article de journal en l'hiver de 1916, mais avouons qu'on le croirait volontiers.

Wells remarque encore que ce fait, tout moderne, qu'une guerre n'est plus querelle de princes, mais lutte consentie entre peuples qui se haïssent, entraîne une diminution fatale des droits des non-combattants; il n'y a plus de confraternité universelle comme au temps des armées de métier. En outre, l'envahisseur aura grand intérêt à domestiquer et à faire produire la masse sociale envahie, car les besoins des armées modernes

(1) C'est donc à tort que certains — dont M. T. de Wyzewa dans une récente chronique de la *Revue des Deux Mondes* — ont cru voir dans le dernier roman de Wells, non encore traduit en français, *Mr Britling sees it through*, une sorte de mea culpa, de conversion au militarisme d'un utopiste repenti. M. Britling n'a pas plus le militarisme aujourd'hui qu'hier, il donnerait tout, au contraire, pour détruire, et son fils va se faire tuer au front, en brave déterminé, mais avec rage au cœur d'avoir été troublé dans ses occupations studieuses. Et puis, le roman n'est pas une autobiographie. M. Britling n'est pas Wells, complètement. M. Britling ne croyait pas la guerre possible, alors que Wells ne cessait de la craindre.

n campagne seront toujours plus énormes, dit Wells. Quelle révision du plan allemand, brutalement exécuté, à savoir la ainmise, de prime abord, sur les charbonnages franco-bel-es et les richesses industrielles de notre Nord !

La guerre, chaque année rendue plus affreuse et désolatrice, uel moyen de l'éviter ? Sans aucun doute, l'éducation intellec-uelle et morale des classes, jusqu'aux plus basses, et une pénétra-on toujours plus grande des peuples les uns dans les autres. eut-être le vote des femmes ? N'a-t-on pas vu, lors de l'é-ction présidentielle des Etats-Unis, dans les Etats où les mmes votaient, des processions féminines avec des éten-ards : *Nous n'avons pas fait des fils pour qu'il deviennent es soldats ?*

Peut-être aussi pouvons-nous compter, comme chance de aix pour l'avenir, ce fait nouveau qu'avec les engins actuels, ersonne n'est en sûreté nulle part, pas plus à Londres au-ourd'hui qu'à Bordeaux dans dix ans, et qu'ainsi les masses e pourront plus crier inconsidérément au massacre, tran-uillisées qu'elles sont par les kilomètres qui les séparent du héâtre probable des opérations. Dorénavant chacun saura, uels que puissent être son âge, son rang social et son éloi-nement géographique, que voter pour la guerre, c'est peut-re pour lui-même, dès demain, la mort brutale. C'est tout le ujet des réflexions du jeune Bert Smallways, le héros de la *uerre dans les Airs*, quand il apprend que Londres (et ême Bun Hill !) sont bombardés. *Il comprit que nulle part u monde il ne restait un endroit où un Smallways, dans avenir, pourrait orgueilleusement lever la tête, voter pour a guerre ou pour une politique étrangère énergique et intran-igeante, et demeurer en sécurité, loin des atroces conséquences e son vote.*

De telles réflexions, certes, ne sauraient jamais calmer les rdeurs patriotiques d'une population offensée, ou d'un pays u sol violé, mais elles éviteront peut-être que l'enthousias-ne populaire soit une si grande gêne pour les gouvernements ors de négociations difficiles.

§

Wells aime à envisager la venue — lointaine ou proche ? — 'une organisation idéale de Société, qu'il désigne presque ujours sous le nom de *Grand Etat*. C'est la forme d'Utopie,

ou plus exactement de Rêve futur, qu'il se plaît le mieux à caresser. Comme tout projet aussi grandiose et à ce point fonction d'événements futurs non prévisibles, son rêve est parfois assez vague, mais dans ses grandes lignes, ainsi que dans les détails fondamentaux, l'ossature de l'organisation apparaît suffisante pour être une précieuse indication de coordination d'efforts.

Il est certain que le morcellement actuel en principautés, royaumes, empires, républiques nationales et autres est le plus sérieux obstacle à la compréhension réciproque des peuples, à la fraternité et à la paix, seules capables de permettre au progrès de donner sur notre Terre son plein rendement.

Une immense république unique, ou fédération englobant tous les peuples du monde sans exception, est — sinon une absurdité — tout au moins à supprimer de l'avenir prochain qu'il nous est permis de prévoir. Par contre, dès maintenant, de grands mouvements de synthèse se dessinent, sous nos yeux, qui pourront avoir d'ici peu (quelques lustres ou quelques siècles?) d'intéressants résultats de groupements ; entre autres l'impérialisme britannique, l'union latine, le pangermanisme, le panslavisme, l'américanisme... Les noirs sont désormais fondus dans les sociétés de blancs ; quant aux jaunes, si Wells en parle avec moins de précision, c'est que leurs centres d'agrégation ou même d'afflux sont encore mal définis : la Chine, ce grand pays mystérieux, n'a pas encore dit ce qu'elle comptait faire : rester terre à colons, ou, tout à l'encontre, essaimer et dominer l'Orient. Ce sont les seules raisons du demi-mutisme de Wells sur ce sujet, car ce philosophe, quoique Anglais, n'a pas de préjugés de races, et la phrase est de lui qui affirme voir *moins de différence entre le type anglais moyen et le type chinois moyen, qu'entre les types extrêmes du Royaume-Uni.*

Pour permettre à ces volontés de groupement de se réaliser il faudra nécessairement que les langues multiples des peuples se fondent, elles aussi. Il n'y aura sans doute ni langue unique, ni même conservation de deux à trois langues pures, mais bien naissance de quelques composés bilingues ou trilingues qui se partageront le monde. Un français-italianisé pourra dominer les bords méditerranéens d'Europe et d'Afrique ; l'anglo-hindou régnera sur presque toute l'Asie ; le nord d

l'Europe sera destiné à un gothique adouci ou à un anglais plus guttural.

Peut-être, par la suite, l'anglais, ou un anglo-français bâtard, ou tout autre composé prendra-t-il la tête des idiomes, puis les supplantera-t-il ? Mais alors les différences (de motifs organiques) de prononciation recommenceront leur œuvre originelle, et jamais un Hindou du sud ne parlera comme un Groenlandais. Les échanges entre commerçants et classes d'élite garderaient seuls le bénéfice entier de cette presque unification.

Nous ne savons pas avec plus de précision ce qu'il adviendra des conventions sociales encore vives à l'heure actuelle, mais dont on peut envisager l'effondrement, quand on se rappelle combien ces deux derniers siècles les ont ébranlées déjà. Notre époque se dégage lentement de la pression de l'opinion publique, et les grands centres urbains semblent noyer les individus et leur donner une liberté de mœurs autant que la forêt vierge primitive, en les laissant seuls juges et responsables de leurs actes. Nous n'en sommes déjà plus à ne pas recevoir en nos salons ou nos foyers deux êtres qui se sont unis sans accompagnement d'inscription légale. Dans le Temps qui suivit la Comète, le héros de Wells parle tout tranquillement d'une jeune femme, mariée à la mode d'alors, attachée à son mari, mais qui eut plusieurs amants : *beaucoup aimèrent en elles la Beauté*, avoue-t-il avec euphémisme.

Cette moralité n'a pas encore cours, reconnaissons-le, et elle choque les plus hardis ; mais, entre autres problèmes de demain, croit-on que nous pourrons garder tels quels nos sentiments sur la polygamie, quand la venue au progrès et à l'autonomie des grandes contrées encore à la phase coloniale, telles que l'Inde ou l'Afrique nous amènera les visites fréquentes et peut-être l'installation dans nos villes de grands propriétaires et financiers musulmans, nègres ou autres ? Chasserons-nous ces gens de nos cercles parce qu'ils auront emmené leur sérail avec eux ? Mieux encore, rejetterons-nous comme parias et maudits ceux d'entre nous qui adopteront leur religion, voire même leur nationalité, et, partant, auront le droit légal d'entretenir autant de femmes qu'ils en pourront nourrir ? Quand on compare le mariage de M. Lewisham ou d'Anne-Véronique avec ce que nos ancêtres tout proches

entendaient par ce sacrement solennel, on peut trouver que le fossé à sauter le cède presque à l'abîme déjà franchi.

La décroissance de l'esprit religieux est, semblablement, une réalité du futur dont le présent nous montre le déclanchement. L'instruction laïque et obligatoire est destructive de la religion, mais non, comme on le dit, parce qu'elle en montrerait l'inanité à tous les esprits. Elle en est incapable ; mais elle permet aux cerveaux supérieurs de s'en évader : or, de tous temps, seuls les cerveaux de premier rang ont compté pour la direction du monde et l'évolution sociale, et le jour où la populace seule garderait la foi, la foi serait presque morte.

Quant à Wells, il est athée ; mais athée sans acharnement; athée comme on est impartial. Sa doctrine sociale est que l'Etat moderne ne doit avoir aucun rapport avec les croyances ou les rites religieux ; jamais il ne s'en moque, et ses personnages ecclésiastiques ne sont ridicules, un peu, que par une vieille habitude d'auteur anglais qui veut qu'un clergyman soit ou benêt ou rusé filou, mais ait toujours un faible pour le whisky ou le sherry. Mais s'il ne se moque pas de la religion, il ne l'admet pas non plus, bénévolement. En vérité, il semble ne pas la considérer comme un grand facteur social moderne, et si le silence qu'il observe presque toujours à son égard est, comme nous le disions, un souci d'impartialité envers les diverses races qu'il étudie en tant que sociologue, c'est aussi un peu du dédain.

L'éthique qu'il met à la place de la morale religieuse pour conduire et juger nos actes prend racine dans sa conception matérialiste de l'Univers, qui n'est pour lui qu'un agrégat accidentel. Il n'a pas besoin, comme Monsieur Bergeret, d'avoir des mésaventures conjugales pour considérer la vie organique comme une moisissure. Nous devons donc assurer, non la jouissance de l'individu (ainsi que les idéalistes croient qu'est le fond de la doctrine scientifique), mais la plénitude d'expansion de l'espèce ; il faut pour cela favoriser la procréation de tout, — action ou être, — ce qui est capable et beau, et enrayer la procréation de ce qui est mesquin, laid et bestial — dans l'âme comme dans le corps.

Bien comprise, la doctrine scientifique impliquerait donc, pour l'Etat moderne comme pour l'antique Sparte, l'obligation

de ne pas garder — ou de garder le moins possible — d'enfants malingres ou tarés ; mais notre civilisation plus accentuée nous rend incapables de meurtres infantiles légalisés, et la solution doit être cherchée plus haut : dans l'interdiction aux adultes malades et tarés de procréer, interdiction suivie de sanctions pour lui donner son plein effet. Comme moyen préventif, il faudra naturellement envisager l'examen médical des deux conjoints lors d'un mariage projeté, et ce sera peut-être ce sacrement scientifique qui remplacera, dans les âges futurs, un sacrement religieux alors périmé.

§

Nous avons dit que Wells était républicain ; en fait, aucun gouvernement actuel ne lui convient, mais c'est encore le nom de République qui répond le mieux à l'idée qu'il se fait de l'Etat Futur. Cet Etat, il ne rêve d'ailleurs pas de le construire en Utopie : ce sont nos mœurs actuelles, modifiées, transformées, qui l'édifieront. Ainsi, dans la Société de demain, il n'y aura guère plus d'égalité que de nos jours; il y aura sans doute plus de bonheur général, de bonheur moyen, mais il y aura surtout, et c'est là qu'est le gros changement, il y aura pour tous les mêmes possibilités de succès au début de l'existence. La seule égalité que nous puissions envisager est la suppression du handicap au départ : à savoir que d a position sociale des parents ne dépendra plus automatiquement pour le jeune homme, soit une hâtive mise en apprentissage, soit un vagabondage vicieux, soit une longue suite d'études coûteuses. Chacun jouera dans le groupe social un rôle que ses capacités seules lui auront donné.

Et ainsi, l'Etat se substituant au père pour les frais d'éducation et d'instruction, il sera possible de former tels êtres spécialement aptes aux tâches très particularisées que réclamera une société organisée sur des bases rationnelles. Le règne des spécialistes viendra aussi sûrement pour les gouvernements qu'est déjà venu pour les usines le règne des ingénieurs.

Une groupe d'intellectuels énergiques et maîtres par la science remplacera nos gouvernants actuels, trop souvent avocats ou médecins par profession, et comptant sur leur séjour au pouvoir pour en apprendre les premiers principes. Il faudra nécessairement que nous en venions à cette conception du dressage dès l'enfance de spécialistes, si nous ne voulons

pas que la classe riche, qui déjà possède une influence énorme, développe son ascendant et accapare tous les postes d'autorité, parce que seule capable des dépenses d'instruction préparatoire et d'éducation, et des autres dépenses prétendûment indispensables de représentation. Les Crésus garderont toujours assez de prestige et de véritable influence en s'engageant dans la voie que leur montrent les milliardaires américains, créateurs de musées et de bibliothèques et souscripteurs somptueux d'œuvres bienfaisantes.

C'est cette théorie de l'élevage des spécialistes qui a conduit Wells à imaginer les Samouraï de son *Utopie moderne*, ces volontaires du pouvoir, formant une classe noble accessible à tous, à condition de posséder telles qualités très élevées d'instruction et d'âme, et d'obéir à des règles strictes de morale et de vie ; moyennant quoi, quiconque s'en sent la force et la vertu peut coopérer directement à la conduite de l'Etat.

Pour parvenir à cette égalité de tous à l'aube de l'existence, il faudrait évidemment supprimer l'héritage, ou tout au moins en réduire la portée. On pourrait le laisser subsister, dit Wells, pour les meubles, les objets, les livres, la maison ; le reste ne serait pas garanti. *Ce qu'un homme n'aura voulu ni dépenser à son usage personnel, ni assigner à l'éducation spéciale de ses enfants, l'Etat s'en réservera la part du lion en face de l'héritier ou du légataire.*

C'est presque la pure doctrine collectiviste, bien que le toujours sage Wells dise *la part du lion* et non la totalité, ce qui n'exclut pas toute continuation d'industrie ou de labeur auquel plusieurs générations de propriétaires sont si utiles.

D'ailleurs, il est à remarquer qu'une dualité se retrouve dans tous ses projets d'avenir : une théorie hardie qui se rattache souvent au socialisme collectiviste, et un sens plein de finesse de la réalité irréfragable. Ainsi le problème de la Monnaie, que les collectivistes purs tranchent tout simplement par la suppression et son remplacement en bons de jouissance ou de consommation, lui semble, à lui, infiniment plus complexe. Certes, l'argent est une infamie : un paresseux, un bandit, un être hideux trouve un sac de louis d'or, et *ipso facto* il a le droit d'acheter tout ce qui se vend — et que de choses se vendent ! Au contraire un travailleur peut, par une seconde d'inattention ou le plus banal accident, perdre des années de travail, peut-

être son bonheur, peut-être son honneur. Mais ce sont là des ennuis inhérents à toute convention et, comme Wells le dit lui-même, *il n'y a rien de foncièrement mauvais dans l'or ; transformer le métal en vases vulgaires ou le bannir de l'Etat, c'est proprement punir la hache pour le crime du meurtrier.* Plus les hommes auront normalement droit à toutes les choses nécessaires et aux jouissances simples, comme ils ont maintenant droit à l'air et à la liberté, plus le nombre de ce qui se vend diminuera, et en même temps l'action néfaste des pièces d'or anonymes et toutes-puissantes.

Ce n'est pas non plus au sujet du droit de défense de la Société, que Wells se montrera utopique et théoricien de tour d'ivoire. Il est parfaitement partisan de la peine de mort, ainsi que des châtiments douloureux qui laissent un souvenir. Dans son Utopie, où nous serions plus parfaits qu'ici-bas, il préconise un traitement curatif pour la première faute, puis, à la récidive, la suppression, mais non par la mort, cette fois : des îles-prisons abriteraient jusqu'à la fin de leur existence les individus capables de souiller le monde par leur présence. *L'île des Voleurs Incorrigibles* n'est, somme toute, pas essentiellement différente de nos bagnes actuels, puisque, passé un certain laps de temps, les condamnés même libérés sont contraints de rester dans la colonie même.

Une telle puissance décernée à l'Etat lui crée d'autres devoirs. Ce n'est pas davantage sacrifier au collectivisme qu'entrevoir la nécessité pour la Société d'établir un système d'assistance, de retraites ouvrières, beaucoup plus ample que les timides essais tentés jusqu'à présent. Considérer dans ce cas le travailleur usé comme un membre d'une grande association qui se retirerait des affaires et demanderait sa part des bénéfices, m'apparaît une conception digne de notre modernisme. Ce sont, par ailleurs, les propres termes de Wells : *L'Etat accordera son aide au citoyen, qui aura le droit de la réclamer comme actionnaire de l'entreprise commune, et sans qu'elle ait le caractère injurieux de la charité.*

§

De tels problèmes font partie de la grande reconstruction sociale qu'il faudra effectuer, sitôt que la Paix aura fait rentrer dans leurs foyers appauvris les hommes épuisés et sanglants, et plus que jamais avides de bonheur.

A tous les points de vue, Wells est un des hommes sur qui l'on peut compter pour cette réorganisation d'après-guerre. Non seulement, comme nous l'avons déjà dit, il a souvent envisagé — et avec complaisance — l'éventualité d'un bouleversement général et d'une reprise de tout sur de nouvelles bases, mais encore nous venons de voir combien il sait quitter les grandes conceptions schématiques pour entrer dans les détails d'une organisation.

En outre, il n'est pas pessimiste, sauf en certains romans où l'imagination a davantage de part que le raisonnement. Et il faudra n'être pas pessimiste pour oser se remettre au travail, après peut-être trois ou quatre années d'abandon social! Pour Wells, on ne peut dire qu'il ait foi en un idéal d'aucune sorte, il est trop scientifique pour cela, mais il a la conviction que, si elle évite divers précipices qu'un progrès mal digéré pourrait creuser sous ses pas, et qu'elle se réfère sans cesse à ses tendances originelles et spécifiques, l'espèce humaine arrivera à un stade mieux organisé, où le bonheur moral et le bien-être matériel seront moins rares qu'à présent.

Ceci ne s'obtiendra pas par des paroles habiles ni des discours enthousiastes. Wells n'est pas un idéologue, c'est un réaliste, une sorte d'ingénieur de la sociologie, bâtissant son idée avec les pierres réelles du chemin. Son avis sur le difficile problème des relations internationales, en vue d'une fédération désirable, est que rien ne sortirait de l'embrassade générale de 500 millions d'êtres au teint animé et aux yeux brillants d'amour, mais que ce sera le fruit pesant et long à mûrir *d'une science d'enregistrement social et d'une organisation disciplinée, aux rouages bien ordonnés.*

Comme à toute machine, si bien dressée soit-elle, il faut une aide initiale, une sorte *d'accident* (par définition même, *extérieur*), pour démarrer, il semble que le formidable conflit actuel soit l'occasion non recherchée, certes, mais subie, pour rompre avec nombre de conceptions surannées. C'est ainsi qu'on en est venu, durant son cours, à expérimenter des doctrines d'action avancée, sans croire pour cela faire de l'étatisme ou du collectivisme. Il s'agissait simplement de savoir si, en des circonstances exceptionnelles, le bien de tous pouvait l'emporter sur le droit réel, mais gênant en l'occurrence, d'un particulier. Il s'agira de savoir, pour l'avenir, si cette concep-

tion ne doit pas prévaloir même dans une société revenue à l'état normal, et si, pour l'illustrer par un exemple, le grand meunier sera totalement maître du moulin qui fournit le pain à toute une province. Et ce n'est qu'un point très simple et très clair d'une série complexe de problèmes parfois obscurs qu'il nous faudra, nous et nos descendants, étudier et tâcher à résoudre.

Car, même si elle le désirait, l'Humanité ne saurait stagner. Il lui faut chaque jour travailler à son incessant devenir. L'Homme est ainsi fait qu'il possède un cerveau incomparablement plus puissant que celui des autres animaux; plus puissant au point d'en paraître fonctionnellement différent. Or après lui avoir servi à vivre, en tant qu'espèce, comme l'espèce loup vécut grâce à ses crocs, et l'espèce tortue grâce à sa carapace; après avoir suppléé, dans les forêts originelles, à sa peau fragile et ses ongles courts, son cerveau lui est devenu presque une gêne, puisqu'il ne lui permet pas de goûter les simples joies animales, et lui donne des troubles bizarres et des appétits étranges, et surtout l'idée du lendemain, particulière à notre espèce. Alors que les poissons se sont débarrassés des cuirasses que portaient les premiers ganoïdes, une fois celles-ci devenues moins utiles à la disparition des grands sauriens secondaires, pour n'avoir pas su se débarrasser de son cerveau quand la vie de l'espèce fut assurée, l'homme porte en lui une force captive et grondante, un tourment continuel qui fait sa gloire et son malheur.

Stoïquement oufièrement, suivant la doctrine philosophique de chacun, il nous faut accepter cet implacable sort.

Mais ceux qui trouvent heureux que notre Humanité ait de l'action à dépenser ne peuvent qu'applaudir et encourager les hommes qui l'incitent à employer cette surabondante vitalité à transformer les conditions de Vie du Monde.

Et un Wells, possesseur de toutes les jouissances actuelles, romancier goûté des lettrés et aimé du public, n'en est que plus méritant — et surtout *exemplaire* — de faire à chaque page de son œuvre une place aux études sociales, rêvant ainsi de donner un peu plus de confort physique et d'allégresse morale aux grandes masses des peuples, à ces centaines de millions d'hommes qui n'ont encore connu du progrès que ses effets déprimants et meurtriers.

MAURICE SIMART.

LA MOBILISATION
DE L'IMAGINATION

A Maurice Barrès.

Un article de M. Julien Benda, sur le mysticisme francais (1), m'a fait souvenir qu'au début de la grand'guerre j'avais, *in deserto*, préconisé la « mobilisation de l'Imagination », projet que d'autres après moi clamèrent, aussi vainement d'ailleurs, sous d'analogues appellations.

Entre temps, on a mobilisé tout ou presque, hormis cette énergie première : marque suffisante qu'on la décrète d'insignifiance et que, pour un peu, vous penseriez l'avoir naguère mise en terre sous les espèces gracieuses de M^me^ de Thèbes.

§

En vérité, ce vocable a perdu son panache entre les doigts noueux de l'empirisme; et, sans nul doute, eût-il fallu, pour ménager aux intuitifs quelque respectabilité, le greffer plus avant à même le terme global d'Intelligence jusqu'à l'y confondre. Mais on tient aux classifications. Ensuite, Imagination, cela vous a certain son de grelots qui nous rend circonspect depuis Diderot.

Vite fait, vraiment, de discréditer cette valeur plus particulièrement française, laquelle, pour n'être pas toujours *créatrice*, au sens germain, fut pour le moins et souvent, au sens gaulois, une *indicatrice* généreuse, digne du surnom d'« aurore de la Science ».

— « C'est que, parfois, elle se trompe », opine a majorité

(1) *Figaro*, 8 janvier 1917.

Preuve donc qu'elle est humaine ! Mais alors, si *entre beaucoup de solutions possibles elle trouve du premier coup celle qui convient*, pourquoi s'acharner à ne connaître que de ses *nombreux échecs*, selon le réquisitoire de Théodule Ribot ? Pourquoi, de l'éclair passionné, ne retenir que les dégâts causés par le tonnerre ?

§

Pas plus que l'éclair de la prétendue folle du logis, qui fut la fréquente sage du pays, l'obus n'atteint toujours le but ; s'il a manqué souventefois, une fois lui viendra de toucher : ceci compensera cela. Mais voilà, cet obus, la raison en chaperonne la trajectoire calculée, tandis que, cet éclair, le sentiment le jette au petit bonheur sur un plan insoupçonné. Notre confiance en l'une n'est faite, on dirait, que de notre défiance de l'autre, alors que, vis-à-vis des deux hôtes du même logis, s'imposeraient plutôt des concessions nôtres, dont ceux-ci tireraient par suggestion un bénéfice réciproque.

Nous nous disons trop les « fils de Voltaire », négligeant de nous rappeler que le poète de Ferney émit l'éclair qui devait se transmuer plus tard en mitrailleuse : ce qui prouve ingénument que le multiple engin descendit d'un tranquille cerveau avant de sortir d'une bruyante fonderie.

L'homme n'adopte une découverte, charitablement offerte par l'Imagination, que si, subsidiairement, la Raison la lui donne ou la Science la lui vend. La découverte doit, en critérium, dévoiler sa valeur doctorale ou marchande. La règle et le franc sont nos étalons de vérité. Tout ce qui n'est pas endoctrinable ou commercial apparaît méprisable ; c'est de l'exception, de la petite armée, de la métaphysique.

De ce que la raison est parfois lourde et l'imagination souvent légère, appert-il que les négateurs du « plus lourd que l'air » doivent invariablement nier le « plus léger que la raison », et, de ce que le classique observateur se plaît en bésicles et cheveux blancs, lui faudra-t-il toujours et quand même traiter de futile et d'espiègle l'enfant blonde au regard vif et clair ?

Vous croyez en ce qui monte de votre base, et pourquoi non en ce qui descend de notre sommet ?

L'expérience, d'accord ; mais si le sujet vous dépasse, à moins qu'il ne vous surpasse, ou si vous êtes dépourvus

d'instruments adéquats, immolerez-vous *ab ovo*, sans plus, le bel oiseau ?

Même si l'éclair est transitoire, et même s'il a la brutalité d'un viol, le germe qu'il a déposé dans son geste d'amour peut, lui, être permanent.

§

L'Imagination, franche et non occulte, se manifeste au principe de la Force radieuse détenue par ces prédestinés que, d'un trait, nous appellerons, si vous y consentez, *poëtes*, étymologiquement créateurs, qu'ils soient artistes, paysans, ouvriers, soldats ou philosophes.

Ses éclairs, — fugitifs ? Pas toujours.

Le génie, cette longue patience, suivant Flaubert, ne serait-il pas plutôt une longue imagination ? A force de persister, l'éclair s'immortalise au gré du chef-d'œuvre acquis. L'éclair du *fiat lux* permane en rayon, le météore en soleil. Voyez dans le domaine de la foi, — cette incommensurable imagination religieuse ; — on en sait « des rêves, des élans, des instincts » qui, de par l'art transfigurateur, demeurèrent, désormais, appréciés par des gens fort raisonnables de tous les partis. A Caro certifiant : « Faire de l'extase une méthode, c'est la rendre à tout jamais impossible », nous répondrons innocemment que nos magnifiques cathédrales s'affirment comme des rêves réalisés, des élans cristallisés, des instincts transposés en raisons et que, symboles fixes de quantités d'éclairs, ces splendeurs solides devinrent des méthodes et le sont restées. Et possibles sont-elles, puisque les boches, gens déraisonnables à l'excès, les veulent rendre à tout jamais impossibles.

Même détruites, ô cathédrales, vous resteriez, car vous aurez été considérablement.

Si, pour certains, l'homme s'ingénie à créer Dieu, confessez que, pour une fois, l'Imagination mériterait une totale admiration, ayant, irrationnelle, créé la raison, — la Raison Suprême.

A qui dit « éclairs » pour bien signifier le fugace, partant le négligeable, opposons qu'il a toujours suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, — et les poudres figurent ici les vieux articles, les vieux systèmes, les vieilles habitudes.

§

Profane ou sacrée, sans cesser d'être généralement popu-aire (ses détenteurs étant les dépositaires-nés du peuple), la Force radieuse nous surprend tout d'abord par ses lueurs de el éclat qu'elles semblent abuser. Se déclarant par l'office poè-es intermédiaires, notre propre vertu de dieu dans l'homme, omme inconnue, nous trouve incrédules, réfractaires, hostiles. Au besoin on admirerait, mais tant de modestie séculaire ous retient au bas du frêle et roide escalier de l'enthousiasme. Ne pouvait-il, ce phénomène, s'annoncer normalement, et que 'a-t-on dressé un protocole des éblouissements et des lauda-ions ? L'ironie s'en mêle : on blague ses poëtes, se blaguant oi-même, avec un petit air de tout-de-même. Puis on s'efface 'un rictus détaché. L'éclair a illuminé les responsabilités et léchaîné les divorces : « Ce n'est pas moi ! c'est l'autre, — le oète ! » Et l'on se mobilise collectivement autour des gens de aison pour l'hallali final. N'empêche que, par habitude, Brid'oison bafouille qu'on est toujours le fils de quelqu'un sur 'incroyable phénomène aux abois, qui, grâce à la conception lu poète comptable, est justement le fils de tout le monde.

Mais l'incroyable, bien des fois, s'achève en dogme.

Le mal vient de ce que nous regardons ces éclairs avec l'œil u *passé*, non celui de l'*avenir*. L'œil du *présent*, lui, voit en ıyope. Si vous voulez rire, tentez de juger les trouvailles ıodernes au travers de l'esprit des siècles morts. L'anticipa-eur qui eût osé parler d'électricité, de gaz, voire de pétrole, u Roi-Soleil, ah ! qu'est-ce qu'il aurait pris ? Le Masque de fer tait, cela va sans dire, un homme d'imagination. D'ailleurs, ıaintes œuvres de génie ne sont-elles pas, dès leur venue, rises pour des « folies » ? Seulement peu à peu, ces « folies » ous pénètrent, nous conseillent, nous enseignent, nous grisent e leur atmosphère, tant et tant qu'un jour ces « folies » ne araissent plus si folles, et que, l'admiration ordonnant, nous aignons nous déclarer sages à l'instar de ces « sagesses ».

Il est un apprentissage de la merveille, un entraînement de beauté. Cela demande du temps, car il nous faut accomplir as à pas le chemin considérable que l'éclair prescient et énérateur parcourut dans un prompt sourire.

§

N'importe, chaque fois se recommence l'affaire du radium.

Prodige ! et cependant... Avec cette différence que le radium, ça tombe sous les sens, ça sert, ça s'industrialise, ça vaut cher, tandis qu'une idée, ce germe lumineux au rien d'apparence, la fleur en est future et plus futur encore le fruit, sa vulgarisation sera dispendieuse et aléatoire — oh les Parmentiers de la pomme de ciel ! — et, par surcroît, nous devrons attendre que la Raison ait braqué ses lunettes et que la Science ait retroussé ses manches, fourbi ses outils, aménagé ses fours, pour mettre la « chose nouvelle » au point avant de la jeter dans l'économie du monde, en proférant avec quel accent de victoire : voici !

La merveille se présentait sur la ligne droite, mais il lui faudra passer par la ligne tant de fois brisée du contrôle, avant de figurer comme réalité raisonnable.

Un tel sentiment que l'imagination ne serait-ce pas, entre nous, de l'avant-raison ?

Etrange pourtant que ce qui sort de la terre, dirai-je, inspire confiance tout de suite, et que ce qui sort du ciel, dirai-je aussi, provoque une méfiance immédiate. Expliquez cette aversion pour ceci, cette dilection pour cela. Car enfin, ce qu'exprime la terre, c'est son imagination à elle. Le radium, par exemple, c'est de l'imagination de la terre, de la terre qui pense objectivement. La crainte d'être berné par le mystère tiendrait-elle l'homme à distance, l'obligeant à n'avancer que sur preuves sensibles ?

A franc parler, nous aimons souffrir. Le bonheur tout de go nous suffoque. Il y a une médecine progressive et lente de la certitude. Non qu'on réfute absolument la ligne droite du sentiment, mais la ligne brisée de sa naturalisation, c'est combien plus malaisé, combien plus fort en thème, combien plus démonstratif ; en outre, la ligne brisée, c'est combien plus de lignes droites à la queue leu leu sur le tableau des doutes, des retards et des complications. Otez le doute, il n'y a plus de thèmes ; ôtez le retard, il n'y a plus de professeurs ; ôtez la complication, il n'y a plus d'écoles. L'humanité préfère enfanter dans la douleur, la pièce d'or qu'on trouve à la promenade vaut moins que la pièce d'argent qu'on gagne à la besogne, et l'on ne s'agenouille volontiers devant Jésus qu'après l'avoir, selon toutes les règles de la scolastique, éminemment crucifié.

§

L'imagination nous touche donc, de préférence, par ses échecs, — les échecs à la Ribot, — évoquant cette gymnasiarque à paillettes qui n'intéresse qu'en se cassant le cou, que sur le champ nous glorifions avec son sang, et dont nous avouons tous avoir été les admirateurs, sinon les amants ignorés.

Collaborateur rétrospectif du succès, juste ou non, que l'homme, éliminateur en principe de tout apport extraordinaire ainsi que des moindres hypothèses, spermatozoïdes divins en quête d'une matrice humaine : il les noiera plutôt dans sa cuvette de laboratoire.

Pour définir le discrédit, il y a encore ceci que cette Force radieuse, déposée instinctivement, voire inconsciemment, par le peuple dans ces coffres, les cerveaux de ses poëtes, pourrait bien émaner de Dieu. Sapristi, que chantez-vous là ? Dès lors, mécréants officiels, nous nous remémorons prudemment, sévèrement, quatre-vingt-neuvièmement, que la Révolution, ayant condamné tout ce qui fleurait le droit divin, a, par devant l'histoire, jeté dans le même panier la couronne de Louis et le front de Chénier.

Par atavisme, derechef, à maintes reprises, le peuple souverain se guillotine lui-même, et ce qu'il pourrait voir couler, n'en doutez point, c'est sa propre richesse, — ce trésor divin n'étant qu'un trésor humain, le sien, à la puissance nationale.

Sans malice, au passage, demandons-nous si la Révolution ne fut pas l'explosion la plus historique de l'Imagination populaire, autrement dit, le plus formidable tonnerre de tous les éclairs en grange ou cellier depuis avant et après les paysans de La Bruyère.

Que si oui, n'est-ce pas elle, la Révolution, qui engendra la déesse Raison ?

§

Les droits apports de l'Imagination semblaient *in the right place* dans cette grand'guerre de la Belle et de la Bête, ou, si l'on préfère, de l'Idée et de la Matière ; à travers quel conflit nous eussions dû nous prévaloir davantage de nos prestigieux moyens de race ; or, l'Imagination rayonne précisément à l'origine de notre race aux traditionnelles qualités d'improvisation et de spontanéité, de surprise et de rapidité.

L'Imagination jaillit de l'origine, mais *en avenir*, et chargée de tout le pollen des siècles traversés.

(L'Imagination, ai-je dit ailleurs, c'est le trésor secret des aïeux qui se découvre pour illuminer la race.)

Notre renoncement à ses services exceptionnels fit naître un jour cet étrange paradoxe : *La France a de l'imagination, mais elle ne s'en sert pas ; l'Allemagne n'en a pas, mais elle s'en sert.*

Serait-ce que l'Allemagne, pieuvre inextinguible, s'assimilerait la flamme ou la sève *inutilisée* de l'imagination française, comme par une succion monstrueuse ? Ou bien, d'autre part, émises quand même et pour ainsi dire inéluctablement, nos Idées, ambitieuses d'entrer dans le domaine sensible, ne se pourrait-il pas qu'elles fussent sournoisement captées, avant que d'être canalisées à notre profit, par le tentaculaire étranger sans cesse avide, sans cesse aux aguets de leur mystérieuse promenade entre exosmose et endosmose ?

Ils sont si près, vous savez, les barbares, si près de la membrane, si près de Paris, notre poche à idées. Au surplus, notre Terre sacrée, au tréfonds de laquelle se dissimulent ces intrus, qui sait si elle ne parle pas trop haut, parfois, au cours de ses angoisses, de ses espérances ?

Elle a leurs oreilles en elle, notre Terre sacrée...

En fin de compte, les boches déportent peut-être aussi — sait-on jamais ? — les Idées dont nous ferions fi. Puisqu'ils ont faim de tous leurs estomacs, ces goinfres dont le crâne est sans doute un surestomac, prenons garde qu'ils n'arborent des miroirs en vue des alouettes divines de France.

Le mystère ne se bloque pas, on le garde ou on le perd.

Et ant donné que l'Imagination nous expose la soudaine image de ce qui devrait être, faut-il encore penser que, dans ladite image, pour l'avoir négligée, dédaignée, méprisée, le français se serait vu médiocre, déformé, ridicule, au lieu que, pour l'avoir adoptée, l'Allemand se serait aperçu en magnificence et supériorité ? S'y refléterait-on à la convexe d'un côté, à la concave de l'autre ?

Ah, cultivons jalousement l'Idée qui, tôt ou tard, subjugue la Matière !

§

Déjà ne s'assimilent-ils pas, les monstres, nos mots de

justice, de droit, de civilisation, de liberté ? Hier, ils affirmaient leur amour des petites nations ; demain, avec nos mots, ils nous renverront nos formules, et nous nous trouverons stupidement en face de ces marmites imprévues à la marque de notre esprit. Ensuite, quand ils manqueront même de réserves, vous les verrez garnir leurs fortins avec leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants, tous munis de fusils de bois taillés à Nuremberg, afin de suggérer aux neutres l'odiosité de nos cœurs. Ils ont, vous savez, une façon bizarre de recommencer la guerre, niant le massacre passé pour nous reconnaître le massacre futur. Ces blasphémateurs de la « sentimentalité » vont nous faire du sentiment, et l'histrion Guillaume apprend déjà le rôle d'Albert. Une question : après qu'ils nous auront subtilisé tout, jusqu'aux incubations en instance chez nos annonciateurs, devrons-nous rester, je le demande, avec notre seule raison de vrais fils de Voltaire, — ce Voltaire que pompaient jadis les tentacules de leur Frédéric ?

Notre folle du logis, si nous n'y prenons garde, eh bien, c'est eux qui, quelque jour, l'assagiront; et vous verrez aussi ces bougres de l'Attaque soudaine nous reprocher amèrement d'avoir perpétré la Victoire brusquée.

§

Eh ! dites, nous-mêmes ne les avons-nous pas copiés, quand cela devint indispensable au cours d'épreuves tragiques ? Ne sommes-nous pas entrés dans des trous, comme eux, à la suite de notre héroïque harassement de la Marne, avec l'espérance d'en surgir, dès que prêtes seraient les armes à forger, et n'avons-nous pas transformé, comme eux le leur, notre pays en un vaste atelier ?

Voilà plus de deux ans que la Belle se terre en face de la Bête, l'une et l'autre en deux tranchées parallèles pareilles à deux affirmations, qui, on le sait d'après les professeurs de raison, valent une négation. Deux prisonniers se fusillant d'à-travers leurs barreaux respectifs auront, en effet, bien du mal à créer jamais la liberté. Aussi, maintenant que notre garde est sauve, l'heure ne nous serait-elle pas heureuse à mobiliser enfin ces magnifiques moyens de race, constamment vivaces sous nos cendres nationales et se réservant en vue des grandes apothéoses ? Pour un suprême et décisif sursaut, assurément notre imagination, révélatrice ou excitatrice, dis-

poserait un tremplin digne de nos chefs incomparables et des héros qu'ils commandent. Par ses moyens de race se heurtant définitivement contre les moyens de race de la Bête, la Belle aurait tôt rétabli la véritable règle des batailles qui sera toujours le choc de deux contraires, c'est-à-dire de deux négations, lesquelles, on le sait encore d'après les professeurs de raison, valent une affirmation. Or, l'affirmation, qu'est-elle en l'occurrence sinon la Victoire ?

Entre temps d'un si long contact, n'aurions-nous pas, nous aussi, « sucé » le Teuton un peu trop ? N'avons-nous pas ainsi, alourdissant l'Idée de tout le poids de la Matière, prolongé la commune « négation », et serons-nous assez purs d'emprunts, ces impédimentalités, à l'heure solennelle où l'équation dévoilera son inconnue ?

La Grand' Guerre n'est pas un contrat synallagmatique.

Etre soi-même en face de l'histoire !

Devoir consistant à donner le pas, sur l'inutile amassé, à l'utile qui fermente en nous, depuis toujours, dans quelque foyer sacré. Recueillons pieusement les reflets de ce feu intérieur, à la braise duquel s'embrasera, d'elle-même, la race. Il advient que nous n'osons pas en appeler à ces moyens originels, par respect de la raison acquise à travers les siècles, parce qu'à leur parution on les pourrait prendre pour des éclairs d'imagination.

Osons donc oser, dirait Beaumarchais.

Une pareille méthode triompha, aux nobles journées de la Marne, la plus belle bataille d'arrêt de notre histoire. Tous les éclairs éparpillés parmi les fils de France se réunirent en faisceau, et ce fut un splendide coup de foudre devant l'éternité. L'imagination s'y fit corps, avec des bras, des jambes, un cœur, une poitrine : agissante, elle devint l'initiative de nos héros. Génie collecteur de ses éclairs, Joffre se signala très grand poëte, réalisant mieux qu'un chef-d'œuvre : un miracle. Il fut le Verbe, dont les poilus furent les paroles.

On ne triomphe qu'avec ses propres armes.

§

Au fond la récusation moderne gît en ceci que les gens d'imagination ne sortent généralement pas des écoles.

Jehanne d'Arc, non plus, s'il vous plaît, qui prit si joliment le chemin des épingles en place du chemin des aiguilles.

Heureux il est que les écoles d'antan — ah les charmantes! — aient consenti à s'effacer devant la glorieuse intuitive pour lui permettre d'agir sa divination, de réaliser expérimentalement (donc scientifiquement) son extase, de convertir son sentiment en raison.

Dieu merci, Jehanne, spontané réceptacle de la science de l'heure, ne fut pas captive des formules en cours et ne se perdit pas dans le réseau des schémas historiques — ah que nenni ! — l'adorée ne vit qu'une chose : que le loup était là, et que, par tous les moyens d'amour (ses moyens de bergère) qu'elle portait en soi, il lui fallait anéantir ou bouter hors ce loup afin que ses brebis vécussent, fissent des agneaux mignons et donnassent du bon lait.

Lors son bercail grandit aux dimensions de sa patrie.

Ses moyens d'amour, lisez, extériorisés, ses moyens de race dressés sur le pavois d'or de son imagination.

Revenue présentement, ne pensez-vous pas qu'elle aurait, à certains canons singulièrement allemands, opposé certaines idées particulièrement françaises, cette sentimentale qui aujourd'hui nous apparaît comme une sublime rationnelle, et qui, devant que d'être la Raison de la patrie, en fut l'Imagination ?

Grand poète de son temps, Jehanne symbolise l'Imagination faite femme, — avec une suggestion d'androgynat. D'elle aussi furent condamnés les éclairs, ces éclairs dont on ne semble se servir, au cours de l'humanité, que réunis en bûcher. Mais certaines défaites ne sont que des victoires en deuil. Cependant nous nous inclinerons plus profondément devant le Rouen de Jehanne que devant le Waterloo de Napoléon, car le « carré » y fut plus extraordinaire : Jehanne y était seule, — seule à flamboyer.

Encore que pucelle, l'admirable bergère dut laisser une descendance innombrable, je suppose, de par la fécondation réciproque de ses deux natures — l'idéale et la pratique — qui n'en faisaient pourtant qu'une, celle-ci n'étant que l'illustration de celle-là.

Si nous réquisitionnions, à travers nous, les héritiers de cette mère spirituelle ?

Au nom de l'Union sacrée, voulez-vous bien nous y aider, gens de raison ?

§

O gens de raison, chacun vante le vin de votre cave. Mais nos gens d'imagination le connurent avant l'épreuve, votre bon vieux vin, ils le connurent avant que des paniers il ne passât au pressoir, du pressoir à la barrique, de la barrique aux flacons surchargés d'étiquettes. Ils le connurent sur pied, dans la nature, au grand soleil. Avant vous ils connurent la liqueur des vignes anciennes, comme avant vous ils connaissent déjà l'esprit des vignes prochaines.

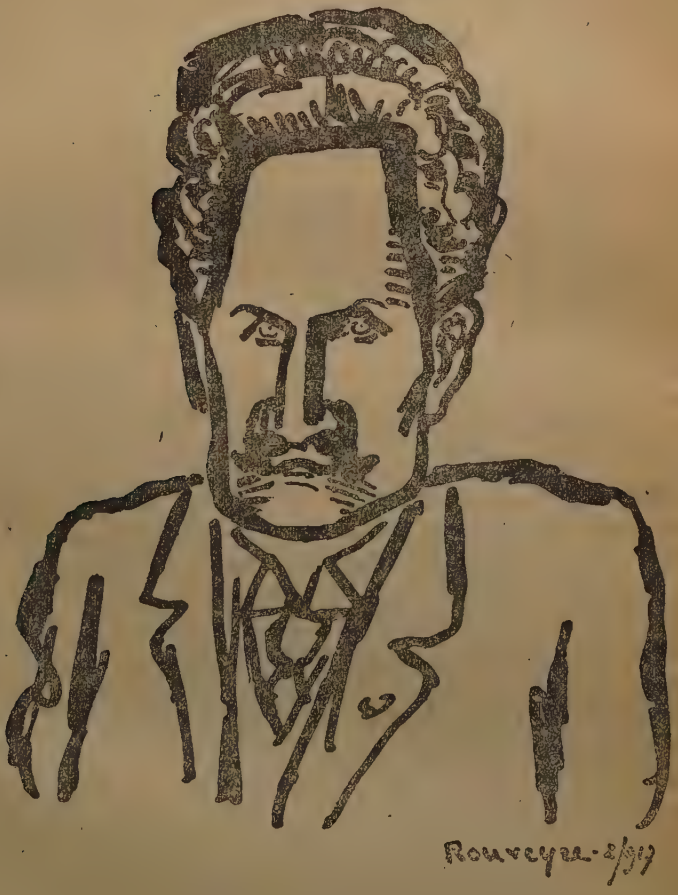
Ecoutez-les chanter, ces grives délicieusement ivres, si vous ne voulez avoir à entendre les corbeaux qui seraient, eux, férocement saoûls.

Utilisez-les, ces grives folles des vendanges idéales de France.

Pourquoi rejeter plus longtemps, au fait, le concours de nos poëtes au génie de paix transposable en génie de guerre? Créés pour la gloire de leur patrie, que ne sont-ils invités à agir leur page nationale? La Victoire, n'est-ce pas le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre?

Parce que Guillaume est un poëte de Barbarie, mon ami, qui a mal tourné, est-ce un argument suffisant pour vouer à la censure, ô gué, ma mie, tous les poëtes de la douce France?

SAINT-POL-ROUX.



PHILIPPE BERTHELOT

LES HÉRITIERS DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE[1]

—

III

L'AIGLE BLANC

Si les conditions politiques étaient aussi favorables en Pologne qu'en Bohême, il n'y aurait pas de Mitteleuropa. Treize millions environ de Tchèques appuyés à environ 21 millions de Polonais, — car toutes les statistiques de nationalités sont approximatives et conjecturales, — ce serait 35 millions de Slaves d'Occident pour barrer d'Ouest en Est la route Nord-Sud du germanisme vers ses convoitises danubiennes et balkaniques. Par malheur, les Polonais sont aussi brillants que les Tchèques sont solides. Je chéris les uns dans l'ordre sentimental, autant que j'apprécie les autres dans l'ordre politique.

Pour les Français, la question polonaise est une affaire sentimentale en effet, et voilà qui est déplorable. Les deux peuples sont sans doute attirés l'un vers l'autre par ce que le moins lourd des Allemands appelait des *affinités électives*. Au vrai, ils sont liés par leur romantisme, par ce délicieux abus de l'imagination ; c'est dans leur période romantique commune qu'ils se sont surtout aimés comme un frère heureux et un frère infortuné. Une vertu généreuse, un goût semblable de l'héroïsme, l'amour un peu chimérique du panache ou au moins de l'aigrette, une sensibilité délicate et comme féminine qui

(1) Voy. *Mercure de France*, du 1er février 1917 (no 446).

les conduisait rapidement l'un et l'autre sur les voies de la civilisation, unissaient déjà le peuple français au peuple polonais.

Le XIX^e^ siècle enrichit beaucoup ces sentiments. Car c'est surtout quand elle fut mise au tombeau que grandit la patrie polonaise. Force admirable de la fidélité aux souvenirs. Après une si longue histoire, toute brillante de gloire et chatoyante de combats, après tant de victoires sur les Teutoniques, sur les Cosaques zaporogues, et l'Europe sauvée des Turcs aux portes de Vienne, le Grand Siècle de la Pologne c'est celui où elle n'existait plus !

Ce fut aussi le grand siècle de l'amitié franco-polonaise. Les Français entreprirent de faire régner dans le monde la Justice et la Liberté des peuples, précisément dans le temps qu'on dépeçait la Pologne. Ils se mirent à protester, sans pouvoir rien atteindre. A chaque révolution en Pologne, le peuple à Paris cassait les vitres du gouvernement. Tous les Français, jusqu'à Casimir Delavigne, étaient transportés de quelque enthousiasme lyrique pour la cause polonaise qui, par une fortune unique, réunissait dans le même sentiment les libéraux et les catholiques : les libéraux s'indignaient par tradition révolutionnaire qu'on mît aux fers un peuple coupable d'avoir abusé, à l'intérieur de ses frontières, de sa propre liberté ; les catholiques ne pouvaient souffrir qu'on persécutât leurs frères de Pologne chez qui le catholicisme était devenu, sans aucun doute, une force nationale. Le sentiment souverain de la Justice, les ardeurs révolutionnaires et les souvenirs romantiques se mêlaient et bouillonnaient dans la tête du Français à la pensée que l'un des peuples les plus brillants de la terre en était le plus malheureux. L'éclat de la gloire polonaise étincelait encore au travers des draperies de deuil qui la couvraient, comme dans ces nocturnes ou ces polonaises de Chopin les voiles de la mélancolie et de la tristesse, un instant écartés, laissent entendre parfois quelque fanfare guerrière aux sons de laquelle nous croyons voir défiler les étendards de velours rouge brodés de l'aigle blanc, les bonnets de fourrure où l'escarboucle attache l'aigrette, les kalpacks, les lances à oriflammes, tout ce tumulte scintillant et bariolé des armées glorieuses du Grand Hetman de la Couronne de Pologne. En dépit de la politique qui le plus souvent contrariait cette pas-

sion : affection pour un peuple malheureux, images romantiques et mazurkas, tout cela fut furieusement à la mode chez nous un siècle durant.

Voilà de fort beaux sentiments et les plus nobles du monde. Ils nous sont précieux et si nous en sourions quelquefois, nous les conservons toujours avec fierté dans le trésor des sentiments nationaux. Les Polonais seulement les jugent stériles, et je suis prêt, quant à moi, à les juger funestes, s'ils nous doivent dissimuler la qualité, la gravité et la vérité politiques de la question polonaise. Le Français qui a payé son tribut sentimental à la Pologne se tient quitte et se repose, satisfait, sur sa générosité ; il se rend compte encore qu'il y a un point délicat à accommoder avec nos alliés russes, et que c'est au surplus une affaire orientale, lointaine et qui ne touche point ses intérêts directs. Pardonnez-moi ; mais cela vous touche dans votre passion première et vos intérêts immédiats, mais non pas par le côté que vous croyez. Pour moi, me voici prêt à renier mes sentiments polonophiles, qui sont vifs, si l'on m'accorde que la question polonaise est sans doute la première de l'Europe pour l'importance politique, et je consens que l'amour de la Pologne soit moins populaire parmi nous si la connaissance de la question polonaise doit l'être davantage.

§

La question polonaise est une question prussienne. C'est la première des questions de la politique prussienne. C'est la question même de la vie de la Prusse. Tel est le premier principe que l'on découvre en passant du romantisme au réalisme, de l'ordre du sentiment à l'ordre de la politique, qui ne se confondent pas toujours ni partout. Si vous ne voulez pas m'en croire, en croirez-vous les Prussiens eux-mêmes ? Ils n'ont jamais bronché sur cette vertu cardinale de l'antipolonisme. Tous les grands Prussiens, du prince de Bismarck au prince de Bülow, ont considéré que la vie de la Pologne était la mort de la Prusse et réciproquement ; tous ont poursuivi l'œuvre de germanisation de la Posnanie, par les lois et les crédits de colonisation et d'expropriation qui faisaient déjà l'horreur du monde avant que la Prusse n'eût donné au monde de bien autres sujets d'horreur. Le miracle, c'est que l'Etat prussien ayant entrepris d'exterminer la Pologne l'a ressusci-

ée. Je ne vous raconterai pas cette histoire qui a été trop bien écrite et que nous devrions mieux savoir (1).

Voilà qui fait tout à fait notre affaire. Que cherchons-nous pour reconstruire l'Europe ? Des éléments antigermaniques. Car il s'agit de construire une digue contre l'esprit de guerre. Nous trouvons en Pologne prussienne l'un des meilleurs filons de ce précieux minerai. Il a été forgé, ici, par la haine des Teutons : l'esprit national des provinces polonaises de Prusse est un don que la persécution germanique a fait à l'Europe. Il n'y a probablement pas d'exemple d'une entreprise politique ayant donné des résultats aussi parfaitement contraires à ceux qu'on recherchait. Le diable, qui est logicien, à dû s'en mêler en prenant les choses à l'envers.

L'Allemagne, voulant exterminer la Pologne, lui a tout donné ou rendu ; il n'est rien dans sa vie politique ou économique que la Pologne prussienne ne tienne de la persécution méthodique des Allemands : son aristocratie et sa démocratie, son esprit national et sa prospérité agricole. Son aristocratie? Bismarck qui voulait l'exproprier annonçait en plein Reichstag qu'elle dévorerait à Monte-Carlo le prix de ses terres héréditaires; à ce coup la noblesse polonaise a retrouvé des vertus rustiques qu'elle avait oubliées et s'est mise à résider. Une démocratie, une « république de paysans » est sortie tout armée de cette entreprise d'empire. En face du colon allemand appuyé sur ses banques, doté de privilèges d'Etat, instruit aux méthodes de culture, le paysan polonais, à qui on ne voulait même pas permettre d'apprendre à lire en sa langue, est devenu cultivateur excellent, hardi, savant et moderne, a formé d'innombrables et riches associations, a créé et soutenu lui-même sa banque, si bien que la Posnanie, la meilleure terre à blé de l'Allemagne (retenez ce point pour calculer les bénéfices de sa libération), a un rendement à l'hectare supérieur à celui de la France (2), et qu'il s'est trouvé dans ce pays des curés de campagne nés grands financiers,

(1) H. Moysset : *L'esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*. Paris, Alcan 1911. Cf. *Aux marches du germanisme*, (*Revue Bleue* du 13 septembre 1913.)

(2) *Petite encyclopédie polonaise*, publiée à Lausanne, chez Payot, sous la direction de M. Erasme Pilz. — Excellent petit livre, plein de faits présentés par les Polonais. Pourquoi les Tchéco-Slovaques, les Yougo-slaves, les Roumains de Transylvanie ne publient-ils pas aussi un recueil des faits qu'ils invoquent ? Quel avantage pour la préparation de la paix !

plus puissants en leur presbytère qu'un banquier de Francfort ou qu'un magnat de la Hanse, pour gérer les millions des caisses polonaises de Crédit agricole.

Les Polonais donnaient ainsi, grâce aux Boches, un premier démenti à leur légende nationale. Car c'est ici sans doute que perce la joie raffinée et le méchant sourire du Méphisto qui mystifia le Faust teutonique ; il fallait bien dompter ce peuple polonais incapable, tout au long de son histoire, d'ordre et de discipline, fécond en factions, turbulent, négligent et indocile. Et voici qu'en quarante ans, à la barbe de l'Allemand, il est devenu plus organisateur que son maître, plus riche, plus obéissant aux règles qu'il s'est données. En vingt années (1893-1913), l'Allemagne a dépensé un milliard pour rendre à la Pologne prussienne son esprit national : elle l'a organisée contre elle-même.

C'est un point de grandes conséquences que vous pouvez suivre à l'intérieur de l'Allemagne et à l'extérieur. Vous n'avez pas oublié que nous faisons la guerre au militarisme prussien. Or, le remède spécifique au militarisme prussien, c'est la restitution de la Pologne. Supposez, pour une démonstration correcte, le problème résolu et les terres polonaises de Prusse rattachées à la Pologne russe. La Prusse serait un état dont la capitale serait séparée de sa frontière par 150 kilomètres environ, en pays plat. Les provinces seraient coupées par la ligne de la Vistule, la Prusse orientale, jadis Prusse ducale par opposition à la Prusse royale ou polonaise, serait isolée sur les tristes rivages de la Baltique. Car les « Marches de l'Est » (Ostmarken) ne sont pas limitées à la Posnanie. Il y a encore les millions de Polonais de la Haute-Silésie, réveillés par la persécution (régence d'Opole), les 300.000 Mazures de cette région des lacs Mazures où l'armée russe a poussé son raid généreux et héroïque d'août 1914, enfin les 600.000 Polonais de la Prusse occidentale, plus denses à mesure qu'on s'approche de la mer et qui dans le voisinage de Gdansk (Dantzig) atteignent 73 0/0 de la population. Les statistique allemandes dissimulent comme elles peuvent ces populations sous le nom de Cachoubes : ce sont de purs Polonais.

Après la soustraction de ces quatre millions d'habitants et de cette bande de territoire le long de la Vistule, que pèserait la Prusse en Allemagne ? La densité spécifique en serait

évidemment modifiée. Quelle serait sa situation à l'égard des autres Etats ? Ne pesant plus sur la Pologne, pèserait-elle autant dans la confédération ? Que serait, une fois déchiqueté, cet Etat fait de provinces cousues par les conquêtes successives ? Et ce ne sont là que des problèmes de quantité.

Mais la qualité, si j'ose ainsi parler ! La qualité du Prussien supérieur serait sérieusement atteinte. C'est ici que nous rencontrons le militarisme. Juridiquement, le militarisme, dont on ne trouve pas la définition dans les Manuels de droit public, c'est, j'imagine, le régime où le pouvoir militaire est indépendant du pouvoir civil. L'Allemagne est un pays militariste, parce que l'armée dépend du Cabinet de l'Empereur. On a vu cela, clair comme le jour et comme une démonstration juridique, dans l'affaire de Saverne. En Prusse, l'état militaire est aussi une formation historique. C'est ce régime sorti de l'histoire de la Prusse où le pouvoir militaire, distinct et souverain dans tous les grands moments de la vie publique, dans toutes les grandes questions politiques, est toujours le maître de l'Etat et prend seul les décisions. C'est ainsi que le pouvoir est demeuré à travers deux siècles entre les mains des « compagnons de guerre » du roi, les hobereaux. Et cette tradition historique repose elle-même sur une constitution sociale et foncière, garantie par les majorats et les fidéicommis, c'est-à-dire un régime spécial des biens nobles. Or, dans la réforme projetée, une bonne partie de ces biens passe en Pologne, c'est-à-dire sous le régime du Code Napoléon. Le Junkertum prussien, principe de tout l'organisme militariste, est mortellement atteint.

Il y a dans le monde un homme politique qui semble avoir eu de tout cela une vue fort claire, sans le dire expressément : c'est le président Wilson. Nous avons pris longtemps l'éminent juriste qui préside la République des Etats-Unis pour un moraliste, souvent enfermé avec sa conscience et portant sur les choses politiques la sévérité d'un jugement nourri de moralité. Et cependant, l'éminent homme d'Etat mettait naguère au même rang l'agresseur et la victime et parlait d'une paix sans victoire, c'est-à-dire sans moralité. Il hésitait alors à s'engager sur les voies de la Justice. Mais, même alors qu'on craignait qu'il ne faiblît sur la morale, le président portait au contraire les vues les plus pénétrantes dans les contingences de

la politique. Dans son Message au Sénat américain, il n'a donné qu'un exemple de la restitution des nationalités et il a choisi celui de la Pologne. Qui donc disait que les Américains ignorent les choses d'Europe ? Il est vrai qu'il y a dans les Etats-Unis trois millions de Polonais pour éclairer les Américains sur cette affaire. Le président a parlé d'une Pologne « unie », sachant bien que c'est l'essentiel, et il a ajouté que cette nation comme les autres devrait avoir accès à la mer. Conception historique et juridique parfaitement juste : c'est la Posnanie et Gdansk polonais. Voilà qui est parler : j'y souscris, s'il se peut. Ce serait par une revanche séculaire l'aigle blanc terrassant l'aigle noir et l'Europe purgée du millitarisme prussien.

Si le « polonisme » est l'ennemi et l'antidote du régime prussien, mon théorème est démontré ; et dans une guerre où le premier objet, suivant le formulaire constant de tous les chefs d'Etat de l'Entente, est d'abattre le militarisme prussien, ce n'est point un abus de donner le premier rang des questions politiques à la question polonaise. Je me tiendrais à cette proposition si la guerre même et le mouvement des idées que la guerre a déchaînées ne commandaient d'y apporter une réserve. Il est bien vrai que, jusqu'en 1914, l'Allemagne était appuyée sur la Prusse qui reposait tout entière sur les privilèges d'une caste guerrière. Mais est-il bien sûr désormais qu'en ruinant cette classe, ce système et la Prusse, on terrasse par là même l'esprit de conquête, on sauve l'Europe de la menace de guerre et l'Allemagne de son militarisme ? J'en doute, sur quelques signes qui font penser que la Prusse n'est plus le seul foyer d'infection.

Le virus militariste n'est plus concentré dans les provinces à l'Est de l'Elbe, il est répandu dans tout le corps de l'empire. La fièvre pangermaniste atteint une température au moins aussi élevée en Bavière qu'en Prusse. Dans le spectacle de la vaste démence tudesque, les manifestations annexionnistes, les appels à la force, la confiance en ses abus et ses violences, les ambitions maritimes et « telluriques » n'ont été nulle part plus forts ou plus répétés qu'en Bavière et en Westphalie, de même que le Centre et les nationaux-libéraux de la vallée du Rhin rivalisaient de fureur teutonique avec les conservateurs de Brandebourg et de Poméranie. L'Allemagne, enfermée

dans son armure qui ne pèse plus désormais aux compagnons de la Socialdémocratie, est entrée dans la guerre féodale et impérialiste; elle est peut-être aujourd'hui plus impérialiste que féodale. Je n'oublie pas que, en ce moment même, le gouvernement, par une loi foncière des substitutions, tente de renforcer encore le Junkertum; je n'oublie pas que rien n'a pu lui arracher la promesse capitale de la réforme du régime électoral prussien, qu'il garde là-dessus ses intentions secrètes comme si c'était un « but de guerre ». Mais je vois aussi que cette guerre a soudé l'Allemagne entière au culte de la suprématie militaire, que les catholiques du Centre et les juifs libéraux de la grande presse, les grands industriels, les armateurs et les peuples tiennent aujourd'hui le militarisme pour l'instrument éprouvé et bienfaisant du pangermanisme, pour la sauvegarde nécessaire de la Patrie. Peut-être en cet état l'empire allemand pourrait-il se passer de la caste prussienne qui l'a fondée, et qui lui lèguerait son esprit de domination implacable et hautain et sa voracité qui guette sans relâche le bien d'autrui et le champ du voisin. Peut-être Scheidemann, le plus fidèle serviteur du Chancelier et du Gouvernement, conduit-il l'Allemagne de Guillaume II vers une démocratie impérialiste; le peuple allemand montre déjà l'un des signes certains de ce régime : il a divinisé son Empereur.

S'il en était ainsi, les questions politiques changeraient de place et les problèmes de valeur; notre première affaire n'est point de détruire le militarisme prussien, c'est d'élever des barrières autour de l'impérialisme germanique. Le « polonisme » en est un élément; il n'y suffit pas.

§

Tout est simple, tout est clair en Pologne, si on considère les choses du côté prussien. Ici comme en Bohême, une seule opinion, une seule passion, l'antigermanisme, génératrice de toutes les vertus publiques et d'une profitable prospérité. Franchissons la frontière : dans le Royaume et en Galicie, nous abordons la riche et redoutable confusion des opinions polonaises et des partis. Lorsque la Prusse et l'Autriche eurent proclamé l'asservissement légal de la Pologne sous le nom d'indépendance, le 5 novembre 1916, la consigne dans la Galicie officielle, si dévouée à l'Autriche, fut de se réjouir. On se demandait notamment si le prince-évêque de Cracovie, Mgr

Sapieha laisserait passer un si grand événement, et si agréable aux Germains, sans ordonner dans son diocèse des messes d'actions de grâces. Le noble prélat pesa les raisons de jubilation et ne les trouva pas suffisantes. Il est homme d'esprit et polonais, rencontre fréquente : il prescrivit les messes attendues, mais ne voulut pas que le ciel fût loué pour un événement si contestable : il ordonna seulement de prier l'Esprit-Saint pour qu'il donnât à son peuple les lumières nécessaires pour se diriger dans les circonstances difficiles. Cette invocation et ce préambule propitiatoires ne me semblent pas inutiles au moment de tenter de prendre une idée claire des choses présentes en Pologne.

Je ne tenterai certes pas l'entreprise insensée de poursuivre le dénombrement des partis politiques dans les trois Polognes. Impossible dans un article ; il y faudrait un catalogue sur fiches. Je me suis demandé plutôt si cette prodigieuse faculté de dissémination de la pensée et de l'action polonaises dans l'ordre politique, cette incroyable disposition à adopter en toutes choses l'ordre dispersé ne sont pas une force de l'esprit national et une arme défensive contre l'étranger qui veut se mêler de ces affaires intérieures. Peut-être cette réflexion s'est-elle présentée parfois à l'esprit de Son Excellence le général von Beseler, gouverneur de Varsovie et chargé d'organiser la Pologne pour le service du roi de Prusse.

Pour marquer le sens de la pensée polonaise pendant cette guerre où les fils de cette patrie combattaient dans deux camps et trois armées, je dirai, que l'esprit national a été fortifié, c'est-à-dire que la défiance à l'égard des autres nations s'est accrue. Les Allemands l'ont éprouvé, qui ont essayé de mordre sur ce pays. Les Polonais ont pris ce qu'on leur offrait et n'ont rien rendu : les Allemands n'ont rien obtenu que ce qu'ils ont pris de force. Cette réserve, cette sorte de contraction de l'esprit public, c'est l'œuvre du parti national démocrate et de M. Dmowski. L'esprit de ce parti qui s'est un peu effrité pendant la guerre, et dont les principaux chefs se sont retirés en Russie, règne cependant dans le Royaume ; c'est lui qui a rappelé, dans les récentes années, alors que tant de Polonais découragés désertaient la politique et se dispersaient dans les œuvres charitables ou sociales (1),

(1) *Aux Marches du Germanisme* (*Revue Bleue* du 4 septembre 1913).

qu'il restait cependant une nécessité et un devoir politique, resserrés dans le sentiment national. Le point seulement est que ce parti termine son œuvre et qu'au moment où l'armée russe rentrera dans le Royaume la conciliation succède à la réserve, qu'accomplissant ce qui fut son programme il fasse de la Pologne « indépendante et unie » un rempart contre la Germanie, appuyé à la Russie.

Les bureaucrates, dont le métier est de répéter sans cesse, diraient que la tentative d'organisation des Allemands en Pologne est intéressante parce qu'elle « fait précédent ». Voici le premier essai et le plus net de réalisation politique du Mitteleuropa, la première fois que l'Allemagne essaya d'enchaîner un peuple au vaste empire qu'elle veut exploiter au centre et à l'Orient de l'Europe. Elle y rencontre des difficultés. Initiales et passagères? ou durables et essentielles? Il est aujourd'hui malaisé d'en décider. Il faudra donc les suivre; qui donc peut douter que nos chancelleries s'y appliquent?

Je ne pense pas, en premier lieu, qu'ici les Boches se débarrasseront facilement du ressentiment autrichien. Car la Pologne est un des points où l'Allemagne et l'Autriche se sont querellées longuement et âprement. L'Allemagne croit avoir terminé l'affaire à sa mode, en écrasant sa complice; espérons que la rancune en réserve ressuscitera quelque jour.

Les Polonais de Galicie ont leur rôle propre dans cette guerre où les peuples ont eu des destinées diverses; les uns furent héroïques, les autres martyrs. Les partis galiciens furent dupes. Parce que la Pologne autrichienne avait sa diète, sa langue et ses écoles, et parce qu'eux-mêmes étaient souvent ministres dans l'empire, les chefs de la politique galicienne pensaient qu'au moment où s'ouvrirait la question de Pologne, on n'aurait qu'à étendre le régime galicien au Royaume et qu'il suffirait de les installer de leur personne, eux et leur système, dans la capitale. Pour le Prussien, il se tiendrait satisfait si on renonçait à lui parler de sa Posnanie. C'était compter sans le compère. Aveugles à cette vérité qui crevait les yeux, ils n'apercevaient pas que, « même si le hussard autro-hongrois entrait à Varsovie, ce serait le uhlan qui y resterait (1) ». Peut-être leur déception porte-t-elle une grande moralité politique. Serait-il vrai que c'est une toute autre chose d'être

(1) *Aux Marches du Germanisme* (*Revue Bleue*. 4 octobre 1913).

ministre en temps de paix et ministre en temps de guerre, que la souplesse aux transactions, la méthode qui élude les grandes questions, qui étouffe les passions populaires par des « compromis », qui résout les difficultés politiques en satisfaisant les hommes politiques, que ce système d'accomplissement et proprement de corruption qui est toute l'Autriche soit incapable de fonder un Etat ou à ressusciter une nation, que pour cette raison enfin l'habileté experte d'un Bilinski, d'un Bobrzynski ou d'un Korytowsky, ministres présidents et gouverneurs, soit impuissante à ressusciter la Pologne ? On tremble à la sévérité de ces conclusions morales.

Quand le uhlan prussien et le hussard austro-hongrois entrèrent de compagnie en Pologne, on établit d'abord un régime militaire qui divisait le Royaume en deux zones fort inégales, le Prussien gardant les deux tiers du pays et la capitale. *Quia nominor leo.* Puis, dès le commencement de 1916, on songea à établir un régime civil, permanent. C'est ici que le mauvais larron montra son éternelle supériorité sur le bon. On assure que les derniers jours du vieux François-Joseph, qui avait vu tant de choses qu'il ne doutait plus de rien, furent bercés par le rêve de réunir sur sa tête la couronne de Pologne. On devait l'annoncer au monde le 18 août 1916, jour béni de son anniversaire. Pour l'empereur ou pour quelque archiduc, la solution autrichienne c'était la Pologne Royaume et Galicie, unie à l'Autriche par des liens étroits : union personnelle, trialisme, combinaison qui faisait, dans l'empire des Habsbourg, de la Pologne une Galicie agrandie. Le Prussien refusa net. Et sa grande raison n'était pas, comme on pourrait croire, sa voracité naturelle. Il savait bien, après tout, que, dans un royaume autrichien, il serait toujours le maître, qu'il aurait la souveraineté utile à défaut de la constitutionnelle, et que ce pays resterait aussi libre pour ses projets et ses commodités douanières, ferroviaires, industrielles. Mais il ne voulait pas que ce régime libéral et bénin devînt un attrait et un voisinage pour ses propres Polonais de Posnanie, malgré l'annexion à l'Allemagne des confins militaires et du gouvernement de Suwalki, qu'il avait toujours stipulée ; il redoutait par-dessus toutes choses le contact explosif du régime galicien et de son « Hakatisme ».

L'Autriche a bien essayé de défendre son système et ses

intérêts. M. Bilinsky, président du Kolo polonais au Reichsrath et le premier personnage par conséquent de la Galicie, s'y est employé avec un zèle qui ne fut surpassé que par celui du comte Julien Andrassy. Car la question polonaise est devenue question d'intérêt hongrois au premier chef. Soudain, l'enthousiasme magyar s'est enflammé pour la restauration de la Pologne. On s'est brusquement souvenu que l'armée volontaire polonaise et le général Dembinski étaient généreusement accourus au secours de l'indépendance hongroise en 1849. Souvenirs émouvants, gratitude réciproque, sentiments indéracinables dans l'âme hongroise pour les nationalités opprimées qui réclament leur libération ! Andrassy porteur de tant de belles choses courut, tout l'été de 1916, à Berlin, à Vienne, en Suisse, impétueux avocat de la cause polonaise. La passion l'emportait si loin, lui et la Hongrie, que Pest prenait en cette affaire position pour Vienne contre Berlin, pour la solution autrichienne contre la volonté prussienne. C'était le renversement des alliances et même le monde renversé. Des esprits mal faits peuvent seuls soupçonner que ce beau zèle puisse être nourri d'autre chose que de beaux sentiments. La question polonaise est devenue chère aux Magyars depuis qu'ils ont senti dans leur dos, au sommet des Carpathes, le souffle des chevaux cosaques. Une barrière montagneuse ne suffisait plus, il fallait un Etat puissant entre les Russes et eux : tel fut désormais le premier article de la politique magyare. Ajoutez encore qu'en arrachant la Galicie à l'Autriche on laissait face à face dans l'Empire une Autriche diminuée et une Hongrie à jamais directrice.

En dépit de tant de raisons et même de l'insistance magyare, Berlin ne cédait pas et ne voulait laisser Varsovie à personne. Se servant de l'argument de la nécessité militaire, que l'Autriche n'est guère admise à discuter, le gouvernement allemand a contraint le « brillant second » à proclamer avec lui en Pologne un régime qui n'a de comptes à rendre qu'à Berlin. C'est la proclamation du 5 novembre 1916 et la nomination du Conseil d'Etat qui s'efforce de gouverner provisoirement le Royaume (décembre 1916-janvier 1917). Les hommes d'Etat galiciens, si j'ose ainsi dire, et la Galicie elle-même restent en l'air. M. Bilinski ni le vieux Jaworski ne seront ministres de cet Etat polonais pour qui ils avaient rêvé les pro-

fitables douceurs des régimes autrichiens. Ni à Vienne, ni à Cracovie, ni à Léopol (Lemberg), ni à Varsovie, ni même à Berlin, personne ne sait ce qu'il adviendra de la Galicie elle-même : si elle restera province autrichienne « représentée au Reichsrath », ou autonome avec son Parlement, si elle sera absorbée par le Royaume, quand, ni comment.

Pauvres libérateurs qui partaient à la conquête du Royaume ! Ils avaient même une armée ; on la leur a confisquée, comme le reste, et c'est le Prussien qui s'en sert. Car, réalisant une idée qu'ils avaient préparée pendant la paix (1), les Polonais de Galicie ont levé une petite armée de 20.000 hommes, semble-t-il, les « Légions polonaises » qui ont combattu contre nos Alliés russes. Ce fut fort bien au début ; mais, dès qu'on fut à Varsovie, les Légions commencèrent à se demander si on ne les avait pas jouées. Elles étaient venues pour libérer la Pologne : elles voyaient qu'on se disputait seulement pour savoir si la Pologne serait au roi de Prusse ou à l'empereur d'Autriche. Il y eut des moments difficiles, durant l'été de 1916; les Légions s'étaient retirées, loin du front et refusaient de combattre, comme faisaient parfois jadis les bandes de Wallenstein : on disait même qu'on était obligé de faire garder le camp de ces redoutables auxiliaires. On n'osait pas les montrer à Varsovie : le peuple les acclamait, ce qui semblait presque séditieux. L'Allemand fut plus habile ; il s'est réconcilié, on ne sait comment, avec le chef de ces Légions, Pilsudzki, révolutionnaire hardi, socialiste devenu général, qui a jadis tâté de la Sibérie, aujourd'hui populaire et capable d'une grande action dans le Royaume ; von Beseler l'a fait ministre de la Guerre dans son gouvernement provisoire. Pilsudzki est un tout autre homme que ces chambellans de Galicie, qui ont ainsi suscité une armée qui leur échappe.

Sans doute, le nouveau régime en Pologne a été proclamé par les deux Gouvernements, en apparence d'accord. Mais les deux régions d'occupation militaire et les deux commandements subsistent nonobstant, on ne sait comment. L'Autriche, évidemment mécontente, boude, à sa mode. On raconte que les journaux de Varsovie, paraissant sous la censure boche, sont arrêtés à la frontière de la région autrichienne. Mille piqu-

(1) *Aux Marches du Germanisme*, (*Revue Bleue* du 4 novembre 1913).

res administratives révèlent que ce terrain conquis est entre les deux empires un point de friction constamment envenimé.

§

L'Allemand a donc des difficultés avec l'Autrichien en Pologne ; c'est peu de chose, pense-t-il. Il en a avec les Polonais ; c'est plus grave. L'administration impérieuse d'un peuple discipliné rencontre ici une nation qui ne chérit que sa « liberté dorée » et l'expression naturelle de cette liberté, entendez les luttes des partis. Des partis, des cercles, des Ligues, le Prussien en a tant trouvé en Pologne qu'il s'y est parfois embrouillé. On se hâterait d'en rire, si ce n'était de si grave conséquence. La prodigieuse faculté polonaise de dispersion politique a joué depuis un an contre l'Allemand, maître du pays.

Il faut louer la réserve, la dignité et la prudence du peuple polonais dans toute sa vie politique sous l'occupation allemande, jusqu'à la nomination du Conseil d'Etat. Le Gouverneur von Beseler, général poméranien qui jadis prit Anvers, vieux prussien et assez habile homme cependant, a tenté d'accorder des « libertés » aux Polonais pour obtenir leur gratitude et les disposer à la servitude militaire ; les Polonais ont célébré les libertés et réservé leur gratitude. Ni l'ouverture de l'Université de Varsovie, ni l'autorisation de commémorer la fête nationale de Pologne, le 3 mai, anniversaire de la dernière Constitution, n'ont donné les résultats qu'on attendait. Soit dans les discours officiels, soit dans les manifestations de la rue, 300.000 personnes défilèrent à Varsovie, le 3 mai ; l'enthousiasme était spontané et les remercîments pénibles. Il était trop clair que la fête eut été complète, si seulement l'Allemagne en eût été absente.

Même dans la démarche solennelle qu'avant le 5 novembre firent à Berlin les délégués polonais, choisis parmi les plus dociles à l'Allemagne, pour demander une Constitution, le langage fut si différent de ce qu'on espérait que la censure prussienne coupa le discours du président qui avait exprimé à M. von Bethmann-Hollweg, « au nom de la nation polonaise, ses tendances inébranlables vers l'établissement d'un Etat polonais indépendant » (1). L'aventure de cette délégation fut

(1) Coupée en Prusse, la phrase a été reproduite dans la *Gazeta Polska* de Dombrowa (occupation autrichienne).

d'ailleurs l'intermède comique de l'histoire de Pologne pendant la guerre. Les grandes choses et les grandes époques portent tout au paroxysme. Ce n'était pas un mince succès que de parcourir toutes les capitales de l'Europe centrale pour demander un roi, sans cesser d'être ridicules ; la délégation polonaise, vitupérée à Berlin, rabrouée à Vienne, et qui pensait porter avec elle les espérances de la patrie fut désavouée à Varsovie par toutes les Ligues et Associations qu'elle prétendait représenter. Les Allemands entreprirent de donner un caractère spontané à la constitution d'un Gouvernement national en Pologne ; ils persuadèrent à quelques notables médiocres de se faire les ambassadeurs du peuple polonais auprès des puissances protectrices de Berlin et de Vienne. De ce nombre était Brudnicki, recteur de l'Université de Varsovie, dont Beseler avait fait en quelque manière le premier personnage du Royaume, homme d'une honnête obscurité, qui eut le tort d'être inégal à cette destinée et le mérite de le reconnaître puisqu'il a donné sa démission récemment pour retourner à ses études. C'est l'homme au discours censuré de Berlin. Il y avait là encore Lempicki, ancien député de Pietrokow à la Douma, rejeté par ses Collègues du Kolo de Petrograd, resté en Pologne après l'occupation, esprit d'un équilibre incertain, livré à des troubles nerveux depuis qu'il a été menacé de mort, comme ingénieur, par des ouvriers révolutionnaires. Lempicki avait fondé une Ligue pour l'Etat polonais qui semblait n'avoir d'autre but que de faciliter son œuvre au gouvernement allemand. Or, quand il comparut, au retour de son voyage, et qu'il dut en faire le récit, Lempicki fut si bien désavoué qu'il fut obligé de donner sa démission de la Ligue qu'il avait lui-même formée.

Ces ambassadeurs rapportaient, en effet, la nouvelle de la prochaine déclaration qui parut le 6 novembre. Cette proclamation d'un nouveau régime civil fut uniquement un acte militaire. Berlin voulait une armée polonaise; il pensait ne la pouvoir lever qu'au nom d'un gouvernement polonais. Il donna donc à la Pologne, sous le nom d'autonomie, un gouvernement qui était chargé d'ouvrir des bureaux de recrutement. L'objet militaire de cet acte a échoué, sans réserves. Non qu'il n'y ait eu quelque élan, et même belliqueux, à la proclamation, le 5 novembre. Mais, peu de jours après, fut

nnoncée au peuple la formule du serment que les recrues evaient prêter à l'empereur Guillaume. Sur quoi on attendit s volontaires. A Varsovie, ville de près d'un million d'âmes, en vint 46 le premier jour, dont 42 « auxiliaires ». La proortion s'est maintenue à peu près. L'Allemagne n'obtiendra as ou n'obtiendra que très difficilement son armée poloaise.

Mais s'il n'a pas atteint son objet militaire, le gouvernement llemand a obtenu, comme il arrive, des résultats auxquels il e songeait pas. Il est parvenu, après deux mois d'efforts ostérieurs à sa proclamation, à former un gouvernement olonais, c'est-à-dire à réunir autour d'une table, sous une enture décorée de l'Aigle Blanc, un certain nombre de Polonais authentiques qui pour l'heure ne gouvernent rien, et qui oient devant eux une moitié de la population hostile et l'aue réservée. Mais il n'est pas indifférent qu'il y ait quelque art un gouvernement composé, sous le protectorat allemand, e Polonais des classes moyennes, ingénieurs, petits propriéaires, administrateurs de Sociétés populaires ou Caisses d'éargne.

La chose, encore, ne s'est pas faite sans peine. Le Gouveeur Beseler invita les partis à lui désigner leurs délégués à e « Conseil d'Etat ». *More majorum*, les partis polonais ommencèrent à se disputer sur le nombre de délégués auquel haque parti avait droit. Mais il n'y avait pas que l'obéissance ux traditions nationales dans ces discussions ; il y avait enore des motifs plus profonds. Beseler finit par s'impatienter, rappa sur la table de son poing poméranien, puis déclara ue si les partis ne lui présentaient pas leurs candidats dans es 24 heures, il nommerait lui-même son Conseil d'Etat. Aussitôt la *Ligue des partis*, ou réunion des six partis de droite t du centre, rompit la conversation et se retira, refusant oute collaboration avec les Allemands. Dans le conseil d'Etat insi désigné, seul le jeune prince François Radziwill fait igure de conservateur. C'est peu, par le nombre et par la quaité. « S'il n'était prince, il ne serait rien », m'écrivait un Polonais, de ce grand seigneur accouru de Posnanie au secours les Allemands.

La grande majorité du clergé catholique s'est abstenue de oute approbation. L'archevêque de Varsovie, Mgr Kakows-

ki, a répondu à Beseler : « J'ai été nommé à mon poste par le Saint-Siège et confirmé par le tsar de Russie, à qui j'ai juré fidélité! Seul le Pape peut me relever de mon serment. (1) » Une fâcheuse maladie a détourné le prélat de bénir l'ouverture des séances du Conseil d'Etat. Un Etat polonais laïque! Voilà qui serait une nouveauté.

Le gouvernement que les Allemands sont parvenus à établir dans un palais de Varsovie a donc contre lui la majorité sans doute et certainement les grandes forces de la nation : les disciples de M. Dmowski d'abord, ceux de Russie et les fidèles du Royaume ; rien ne leur enlève le prestige de l'esprit national qu'ils ont conquis à travers toutes les luttes politiques, et qu'ils ont fait briller au-dessus de toutes les questions intérieures. Auprès d'eux tous les partis conservateurs, certains intérêts industriels, la plupart du clergé.

La question est de savoir si le Conseil d'Etat entraînera à sa suite, groupera autour de lui les partis et les forces de « gauche » pour employer les termes de notre topographie politique, d'où il semble, bien artificiellement, être sorti. Il est probable qu'il attirera les Allemands vers une politique démocratique, et ce serait une bien belle hypocrisie si la domination prussienne se répandait, en son Mitteleuropa, en flots populaires. Elle trouverait sans peine, pour les favoriser, des revendications sociales et des avidités agraires. Et l'on voit bien que la politique de démocratie impérialiste vers laquelle semble se diriger le gouvernement en serait réconfortée à l'intérieur même de l'empire germanique.

La constitution du Conseil d'Etat est le premier succès que les Allemands aient connu en Pologne depuis un an et demi d'occupation et de soins. C'est un moyen d'action encore faible, mais qui peut devenir plus puissant, s'il garde à sa disposition quelques forces « intellectuelles » et ouvrières, et Pilsudzki.

§

La politique de l'Entente en Pologne a été tardive, mais habile. Elle a été inaugurée dans l'été de 1916 par la dépêche Briand-Asquith-Boselli qui sollicitait ingénieusement le texte

(1) La réponse est rapportée par le *Dziennick Kjowski* du 12 janvier 1917, journal qui paraît en Russie (Kiew). Mais le D. K., qui a une rédaction nationale-démocrate, est généralement très bien et sérieusement renseigné.

ıne déclaration de M. Sturmer. Une fatalité télégraphique
i pèse sur la Pologne n'a pas permis que ce document eût
Varsovie tout l'effet désirable. Car c'est une chose singu-
re que les textes relatifs à la Pologne, et même le message
Président Wilson, sont fréquemment mutilés.

Il est en Europe un souverain qui a apporté dans la ques-
ın de Pologne une pénétration plus clairvoyante encore que
Président Wilson, qui en a si bien parlé : c'est le tsar Ni-
las II. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué que ses inten-
ns ni ses desseins n'ont attendu la guerre. Par ses instruc-
ns réitérées à M. Goremykine, il faisait connaître, en 1913
en 1914, ses projets sur les mesures alors soumises au Con-
il de l'Empire touchant l'autonomie et la langue des assem-
ées provinciales et communales de Pologne. Cette vue paraît
ıgulièrement pénétrante en ce temps. Sans doute, les soucis
ı'il percevait à l'Orient, à Constantinople, notamment, au
oment de l'affaire Liman von Sanders, ont montré à l'em-
ereur la nécessité de résoudre une question où la politique
sse pouvait prendre tant d'avantages sur la politique
ussienne. Car la Prusse, comme on l'a vu, est serve de son
stoire et de sa nature même pour sa conduite en Pologne;
Russie est libre. Et, depuis la guerre, le tsar n'a cessé de
péter sa volonté. Les paroles les plus récentes sont aussi
s plus nettes. Ce sont celles que le souverain a adressées au
omte Wielopolski, président du Kolo polonais du Conseil de
Empire, la plus haute personnalité par conséquent de la
ologne impériale, celui-là même qui a parlé pour la première
is dans une cérémonie officielle au nom des partis polonais à
Hôtel de Ville de Paris, en mai 1916.

L'ordre du jour de S. M. l'empereur du 12 décembre, a dit tout
cemment le comte Wielopolski, est un événement d'une grande
nportance historique. Il proclame que la paix ne sera pas conclue
ant que la guerre amène la création d'une Pologne libre, formée
ses trois parties actuellement séparées. Par ce fait, la question
olonaise devient un des grands problèmes de la guerre actuelle. La
constitution de la Pologne est une des conditions.

... Je suis autorisé à déclarer que la Pologne doit être unifiée. La
ologne doit être libre, ce qui doit signifier qu'elle obtiendra sa pro-
re Constitution d'Etat avec ses Chambres législatives et son armée.
a Victoire de la Russie et de ses alliés nous assure la réalisation
nos plus chers désirs. Cette victoire assurera à la nation polonaise

les mêmes droits que possèdent les autres nations qui travaillent pour le bien de l'humanité.

Ses institutions, ses Chambres : c'est bien l'autonomie sous la suzeraineté russe.

Mais qui ne voit que la question politique n'est ici que secondaire auprès de la question internationale, et que, comme pour tous les grands peuples, le régime intérieur de la Pologne, son unité nécessaire, ne sont qu'un moyen pour lui permettre de réaliser ses destinées dans le monde? Nous sommes ainsi ramenés à cette question de Posnanie et de Dantzick, à laquelle toutes les autres sont subordonnées. L'immense avantage de la Russie et des Alliés aux yeux de la nation polonaise, c'est qu'ils peuvent seuls lui rendre son unité, tandis que le partage et l'esclavage de la Pologne furent toujours la première nécessité de la vie de la Prusse.

La suzeraineté russe en Pologne sera comme un regard des Alliés sur les affaires de l'Europe centrale, qu'ils devront bien organiser, dont il faudra bien qu'ils gardent quelque contrôle, puisqu'ils devront en garantir le statut. Mais il faut construire et pour construire que cherchons-nous? Des éléments antigermaniques Il y en a ici, et de très puissants. Ramassons-les. Les meilleurs sont en Pologne prussienne, qui trouveront leurs chefs et l'élite directrice qui leur manque dans les éléments ententophiles du Royaume. De même que nous pouvons organiser l'Europe centrale en utilisant à la base la force tchèque et la force polonaise, de même on ne peut concevoir la Pologne que sur le fondement de la Pologne prussienne. La Posnanie et Dantzick sont les piliers du royaume de la Vistule.

Sans doute, l'élément polonais n'est pas absolument pur, sans doute, ils ont gardé à travers une vieille histoire le goût des divisions et des partis, sans doute ils semblent parfois chérir et caresser la discorde comme si elle était l'image même de la Liberté. Mais voyez aussi comme le peuple, quand il est foulé, s'organise admirablement et seul, contre l'Allemand! Si la « République des paysans » de Posnanie pouvait engendrer, resusciter le Royaume qui s'appela toujours la République Polonaise !

Avec sa population prolifique qui fait peur aux Boches, son esprit national indomptable, ses vertus militaires hérédi-

ires, parées de la gloire d'un passé éclatant, sa rapidité et
puissance d'adaptation économique qui ne le cèdent qu'aux
chèques parmi les Slaves d'Occident, ce peuple, qui n'a pas
erdu sa fougue, se tient dans ses plaines si souvent foulées.
i la Pologne ne portait avec elle tant de grâce, elle m'appa-
ît comme un énorme caterpillar au milieu de l'Europe. Qui
aura le diriger?

ETIENNE FOURNOL.

CHANT FUNÈBRE

—

A la mémoire de Jacques Peyronnet,
tué à l'ennemi.

Pauvre petit soldat si pâle au fond de la tombe,
Pauvre et doux combattant roidi par l'affreuse Mort,
Dors en paix loin de nous ! Le crépuscule qui tombe
Te pleure éperdument, de toutes ses larmes d'or.

L'éclat du soir royal t'auréole et t'illumine ;
Comme un chant alterné, d'un bout à l'autre du bois
Volent vers ton cercueil tous les bruits de la colline ;
Et le soleil mourant empourpre ton humble croix.

C'est en pleine bataille, au plus fort de la mêlée,
Qu'un aveugle shrapnell te coucha stupidement.
Lors tes yeux se sont clos ; et, l'âme presque envolée,
Tes lèvres en délire ont appelé ta maman.

Et tu n'as pas souffert !... Plein de bravoure et d'audace,
Athlète merveilleux fier de vaincre et de lutter,
Tu voulus t'immoler pour le salut de la Race ;
Et tu connus l'orgueil de t'en aller en Beauté.

Va, ne regrette rien ! Que te réservait la vie?
Quels maux, quelles douleurs t'attendaient en vieillissant ?
La mort te divinise et chacun te sanctifie,
Pauvre petit soldat qui nous as donné ton sang.

és rêves généreux dont tu souriais toi-même
u ne les verras point se réaliser, hélas !
lais qu'importe, pourvu que l'on t'admire et qu'on t'aime
t que ton souvenir reste avec nous ici bas!...

ors en paix, pauvre Ami !... Nous garderons ta mémoire
u fond le plus secret et le plus pur de nos cœurs;
t nous t'associerons à leur éternelle Gloire
u jour resplendissant où reviendront les Vainqueurs.

u n'auras point connu l'amertume et la colère.
édaigneux des méchants tu passais droit ton chemin ;
omme un aube d'Avril ton existence était claire....
eureux ceux d'entre nous à qui tu tendis la main,

u seras l'Exilé qu'on évoque à voix très basse,
e pauvre Absent parti pour ne jamais revenir,
ont on revoit les traits malgré le temps et l'espace
t dont rien ne saurait altérer le souvenir.

al ne viendra jamais s'agenouiller sur ta fosse !...
our les petits Poilus mourir c'est mourir deux fois;
la Gloire ne peut racheter la fin atroce
u martyr inconnu qui dort sous la croix de bois.

ni, repose en paix!... Ceux dont le sort est de vivre
gardent jusqu'au bout leur fraternelle amitié
t'apportent l'Hommage, ô toi que la Mort délivre,
toute leur ferveur et de toute leur Pitié!

FERNAND MYSOR.

ORDONNANCES

—

Le jour où je fus nommé officier je demandai au serge
téléphoniste placé directement sous mes ordres de m'indiqu
un ordonnance (1) dans son équipe. Il m'amena un drôle
diable noir, au nez en pied de marmite, doué d'un formidab
accent parigot, qui avait été, me dit-il, le tampon de mon pr
décesseur. Les yeux éveillés, l'air infiniment débrouillard
bonhomme me séduisirent. Et, l'acceptant comme écuyer-se
vant, je commençai à être la victime de ce citoyen.

L'animal, dont j'ai oublié le nom, était dans le civil tour
tour ouvrier électricien et chanteur de café-concert. Il ava
pris dans ces deux professions de puissantes habitudes de
berté et de je m'en fichisme, avec les opinions les plus bar
ques sur l'aristocratie, les femmes, le travail, les bourgeois q
sont des poires que l'on fait casquer et les ouvriers qui doive
cultiver ces poiriers. Et je dois avouer qu'il me rangea rapid
ment dans la série des poires : non seulement il fumait le tab
ordinaire que l'on nous distribuait et que je lui abandonnai
mais il aimait le mélanger avec le tabac anglais dont j'ava
quelques boîtes dans ma cantine ; il se présentait à moi,
matin, vers neuf heures, sortant paisiblement de la grange
il dormait, alors que dès six heures je courais à travers l
tranchées et boyaux du secteur; il portait mes chaussette
mon linge; dès que j'entamais une boîte de conserve ou un p
de confitures, il les vidait religieusement, de peur de les vo
se gâter; l'après-midi, il allait se promener à l'arrière,
bécane; le soir, il se couchait douillettement très tôt. Enfin

(1) Il paraît que l'on doit dire *une* ordonnance. Mais je ne puis pas me résign
à mettre un poilu au féminin.

m'apprenait à vivre, et mon admiration pour lui croissait chaque jour.

Cependant, en lui réglant son premir mois, je lui annonçai que j'étais décidé à me passer dorénavant d'ordonnance. Et c'est ce que je fis durant une vingtaine de jours.

Après quoi, l'on me redonna une section de mitrailleuses, et je tentai une seconde fois l'aventure. Ma cantine était en ordre, mon linge renouvelé, j'avais retrouvé du tabac : on pouvait se lancer dans de nouvelles dilapidations.

Cette fois, je ne pris plus conseil de mon sergent : je cherchai à connaître mon monde avant de faire un choix.

Je sortais un matin de la cagna de mon colonel, lorsque j'aperçus sur la route trois gaillards qu'un lieutenant, commandant la compagnie de réserve, engueulait soigneusement. Ils avaient tout bonnement, depuis deux semaines, trait chaque nuit la vache d'une paysanne qui ne voulait pas leur vendre de lait. Deux d'entre eux avaient de douces têtes de gouapes, mais le troisième, très jeune, avec de magnifiques yeux humides et des grappes de cheveux noirs débordant son képi (c'était le temps où l'on n'avait pas toujours de tondeuses, dans une compagnie), n'était qu'un gosse de dix-huit à vingt ans. Je m'approchai de mon camarade et, comme je manquais d'hommes dans ma section, je lui dis en montrant le petit bonhomme :

— Vous ne pourriez pas me donner celui-là comme mitrailleur?

— Ah! certes, bon débarras pour moi. Son départ désorganisera le trio : je ne sais que faire de ces trois pîtres, ils se foutent de tout ce qu'on leur dit.

— Eh bien, je verrai ce que l'on peut tirer de celui-là, lorsqu'il est seul.

Je parlai au boy. Il montra la plus grande joie lorsque je lui offris de devenir mitrailleur. C'était certainement une de ces têtes chaudes qui sont à leur place dans les corps d'élite, marsouins, chasseurs à pied, zouaves ou tirailleurs. « La compagnie, me dit-il, ça me barbe. »

Le jour même, la mutation était faite, et il passait à la section. Au bout de peu de temps, j'en fis mon ordonnance et agent de liaison. Il me suivait partout, très intelligent, très brave, et comme nous causions ensemble, il m'aimait bien.

C'était un garçon très facile à commander : il n'avait jamais bu, et pour le reste il était complètement transformé : sage, raisonnable, pas une histoire, ne criant jamais, toujours prêt au travail, ne rouspétant pas aux corvées. Il ne fut un peu ulcéré que le jour où je lui fis couper les cheveux. Encore est-il que deux heures après, il expliquait avec abondance aux autres mitrailleurs que, pour ne pas avoir de poux, il faut avoir les cheveux courts.

C'était un petit placier en dentelles de Paris, un de ces gosses comme l'on en voit courir chaque jour de la rue du Sentier jusque vers l'Elysée pour offrir le réassortiment aux magasins secondaires ou aux maisons de couture : ils portent un chapeau melon et ils font la cour aux arpettes. Il s'était engagé à dix-huit ans et avait fait le début de la campagne avec un régiment actif. Il me racontait leurs efforts à l'armée Foch, et la prise de La Villeneuve-Charleville, un grand village emporté de vive force sur les Allemands. « C'est ça qui est bath, une charge à la baïonnette », disait-il en parlant de ce dernier combat.

Il faisait toutes les patrouilles avec moi. C'était pour nous l'une des plus tristes périodes de la guerre : la pluie, la boue; soixante-quinze centimètres d'eau dans les tranchées en se réveillant le matin; les hommes trempés dans leurs cagnas; impossibilité de se ravitailler de jour, les boyaux étant envahis par l'eau jusqu'à un mètre de hauteur; des éboulements incessants; et surtout ce poison des mitrailleuses qui ne marchaient plus, avec la mauvaise graisse qu'on nous donnait, congelée par le froid dès que l'on voulait en garnir le mécanisme, et cette humidité tenace qui rouillait la culasse sitôt qu'elle était dégraissée. Et allez donc nettoyer une Saint-Etienne lorsqu'il pleut sur vous de tous les côtés! On le faisait cependant trois et quatre fois par jour : pendant le nettoyage, le pointeur enlevait sa capote pour mettre les pièces détachées sur la doublure, qui était le seul endroit un peu propre et sec dont il disposât. Un matin, je m'éveillais, engourdi sous mes couvertures dans ma bauge d'un mètre de haut; j'entendis mon ordonnance qui déclarait en pataugeant dans l'eau couleur chocolat au lait : « Et dire qu'il y a des salauds qui payent pour prendre des bains de boue! » C'était beaucoup plus drôle que l'éternel « Sur les bords de la Riviera » que mes can-

tonniers de boyaux chantaient longuement chaque jour en ma-niant leur écope.

On appelait le réduit que l'on m'avait donné à commander « l'Ile du Diable », parce que je me trouvais au fond d'une cuvette et que toute l'eau du voisinage descendait vers moi. Et Dieu sait combien il a plu, durant cet hiver 1914-1915, sur ces terres argileuses de l'Artois qui n'absorbent pas une goutte d'eau. Nous avions dû barricader tous les boyaux venant de l'arrière, parce qu'ils servaient de canaux de drai-nage et nous amenaient des dizaines de mètres cubes de liquide. Il y avait vraiment de quoi devenir pessimiste : je me consolais en lisant Saint-Evremond, dont j'avais découvert une édition ancienne dans la bibliothèque du châtelain.

Lorsque l'on voulait sortir le jour de ce satané réduit, il fallait se risquer à découvert, à 800 mètres des Boches. Ils vous flanquaient quelques balles, l'on courait, et tout était dit. Mon petit ordonnance m'accompagnait dans ces expéditions, à quinze pas derrière moi. Lorsque l'on retombait dans la tranchée de la section voisine, à 150 mètres de la nôtre, nous nous regardions en rigolant. Un matin, une balle lui coupa un piquet de téléphone à cinquante centimètres devant le nez. Il déclara que c'étaient de rudes saligauds, et nous continuâmes nos imprudences. Lorsque l'on est si malheureux, on n'attache grande importance à la numérotation de ses os.

Pauvre gosse ! Lorsque je revins à mon bataillon de chasseurs, il voulait me suivre : être chass'bi, c'était, pour lui, monter en grade. Le règlement imbécile qui interdit aux officiers non montés d'emmener leurs ordonnances en changeant de corps me fut appliqué dans toute sa sottise bureaucratique. Et ce gosse est mort en Champagne, comme caporal mitrailleur, en septembre 1915 : déjà blessé, il revenait en arrière, sur le terrain, blaguant ceux qui prenaient le boyau ; une balle l'étendit raide.

J'ai appris tout cela par une lettre de sa maman, qui ne m'avait jamais écrit jusque-là et qui me disait que son fils lui parlait souvent de moi dans ses lettres... Ah ! les lettres des mères ! C'est un des devoirs les plus cruels de l'officier de les recevoir, ces lettres résignées, tendres, douloureuses, ces lettres qui semblent écrites avec leur sang, où elles parlent de la chair de leur chair avec des mots de paysanne ou de grande

dame, mais toujours nobles, superbes, divinisés..... Elle vous remercient de ce que l'on fit pour leurs enfants, comme si l'on n'aurait pas voulu faire plus et les leur garder. Et elles ne savent pas que lorsque l'un de ces papiers nous arrive, nous restons enfermés dans nos trous, incapables de rien durant des heures. Puis la vie nous reprend, dans son immense tourbillon.

§

J'ai dans mon portefeuille la photographie des deux frères qui me servirent alors d'ordonnances. Dans le petit jardin de trois mètres carrés qu'un de mes hommes, pépiniériste dans le civil, m'avait construit en Artois pour que je puisse prendre l'air entre deux volées d'obus, près de mes petits bancs fabriqués avec des piquets pour défenses accessoires, les deux Pointel montrent leurs bonnes têtes de paysans français.

Tableau étonnant; comme effets militaires, le jeune porte un pantalon de chasseur et le vieux le pantalon et le képi ; le reste est entièrement civil : l'aîné a un tricot et un gilet civils, le jeune une cotte de toile blanche, un gilet de chasse et un bonnet de laine tricotée. C'était le grand chic au bataillon : ne pas user sa capote et avoir l'air de ce que l'on était avant la guerre. Le plus superbe, dans le genre, était un petit blond à la figure futée, qui arborait toujours une redingote pour la corvée de rondins. Où l'avait-il chipée? Mystère... Mais il n'y avait pas moyen de garder son sérieux, lorsqu'on le voyait s'avancer dans un boyau avec ce vêtement de notaire et un beau tronc d'arbre de deux mètres cinquante sur l'épaule. Il finit même par découvrir un gibus, et ce fut, durant une semaine, le divertissement de toute la compagnie de voir aller et venir le copain, pareil à l'Auguste du cirque. Une troupe dans les tranchées qui pense ainsi à la rigolade est une troupe qui n'a pas le cafard. Et il faut savoir fermer les yeux sur les excentricités de ses hommes, pourvu qu'on les sente prêts à marcher avec leurs officiers.

De ces deux Pointel, l'aîné seul, ancien chasseur à pied, reversé, après blessure, de la territoriale dans les chasseurs, était officiellement mon ordonnance. Mais le jeune, déjà blessé aussi dans notre bataillon actif, jouissait d'une certaine liberté comme patrouilleur volontaire, et il en profitait pour aider son frère et bricoler dans ma cagna. C'étaient deux

braves : l'aîné, fermier, père de quatre enfants, racontait sobrement les tristes combats et les surprises qu'ils avaient subis dans la territoriale. Jamais une plainte chez cet homme de quarante ans. « Puisqu'il faut le faire, on le fera », tel était son mot habituel. Et c'est bien là le patriotisme de nos paysans : ils ne savent pas, comme nous, que nous nous battons à la fois pour Denain et pour saint Louis, pour Corneille et pour Versailles, parce que nous sommes les héritiers de cinquante gloires, les fils de la plus belle des patries, parce que le sang des héros de Jemmapes et d'Iéna bout encore dans nos veines ; non, tout cela ils l'ignorent, parce qu'on ne le leur a point appris. Mais ils ont été à la caserne : un colonel, un chef de bataillon de chasseurs leur ont présenté le fanion ou le drapeau ; il leur a dit : « Vous êtes des Français, le Devoir, la Revanche, l'Alsace-Lorraine, Honneur et Patrie... Vos officiers vous conduiront un jour au feu. » Et les clairons, les musiques ont joué la Marseillaise, Sidi-Brahim, Sambre-et-Meuse. Et leur cœur a vibré. Ils n'ont pas tout compris, mais ils ont compris quelque chose. Puis, lorsque l'heure de la mobilisation a sonné, ce départ général les a placés dans le même sentiment : ils ont senti ce qu'était l'égalité dans le devoir, et ils ont été les sauveurs de la France.

Le jeune Pointel poussait le courage jusqu'à la témérité, et même, le dirai-je, jusqu'à la plus charmante des loufoqueries. Je ne m'occupais plus de patrouilles, mais l'on m'avait dit son sang-froid et son flair, lorsque le groupe franc du bataillon battait de nuit l'immense terrain qui nous séparait des Boches. Notre stationnement sans combat lui paraissait inconcevable : il attendait avec impatience « le jour d'en foutre un coup ». C'était le vrai soldat, qui sort à peine de la caserne, poli, obéissant, discipliné, respectueux et guerrier. Il avait une manie, qui était de ne jamais rentrer dans son souterrain pendant les bombardements, ce qui m'obligea plusieurs fois à le menacer de le flanquer en prison, s'il continuait à exposer ainsi sa peau. Il déclarait à ses copains que les artilleurs Boches étaient des gourdes et qu'ils tapaient toujours à côté. C'est avec ce mépris des 77 percutants qu'on finit par en recevoir un dans la poche, au moment où l'on pourrait être ailleurs.

Mais la fois où il me fit vraiment mettre en colère et où

je voulus lui administrer des coups de canne, ce fut un soir de mai vers cinq heures où il me croyait en train de manger, ainsi que les sergents, et où je le découvris qui avait rassemblé la section pour le voir faire du maniement d'armes sur le parapet de la tranchée à 800 mètres de l'ennemi. Littéralement je croyais que j'allais avoir une attaque de rage. Pendant deux jours il n'osa plus me parler.

Ces deux hommes étaient le modèle du dévouement obscur. Un soir d'hiver où je pestais contre le brasero qui enfumait ma cagna (1), je leur déclarai qu'il me fallait un poêle dans les quarante-huit heures. L'entreprise était difficile, car déjà bien des officiers s'étaient fournis dans le village devant lequel couraient nos tranchées. Cependant à trois heures de l'après-midi, le lendemain, le vieux, de retour d'une tournée d'inspection à travers Fonquevillers, me déclara que dans la nuit, un peu tard, j'aurais mon affaire. En effet, à une heure du matin je fus réveillé par les deux frères qui introduisaient avec difficulté un poêle dans mon souterrain.

Mais quel poêle! Un monument. Un poêle Godin, rond, haut de 1 mètre 20, pesant dans les 150 kilogs, à briques réfractaires ; une vraie tour de Babel à côté des poêles minuscules que l'on avait jusque-là introduits dans les tranchées. Assis sur ma couchette, je les regardais, médusé. A qui donc appartenait jusque-là cet énorme appareil?

— A la popote des officiers de biffins.

C'était simple et juste : le chasseur doit se débrouiller sur le dos du fantassin.

Mais comment diable avaient-ils pu l'amener à travers le dédale des boyaux ?

— Sur une brouette, m'expliqua le jeune. Mais pour une suée, vous parlez d'une suée!

Je sortis mon portefeuille pour leur allonger un petit billet bleu. Et dix-huit heures plus tard, un tuyautage ayant été organisé, je jouissais dans ma cagna de six mètres carrés d'une température de 25 degrés au-dessus de zéro qui m'obligeait à me mettre en bras de chemise pour passer la soirée. Je n'ai ja-

(1) Le brasero est une des plus sinistres inventions de fournisseur de la guerre. Des poêles légers ne coûteraient pas plus cher et n'asphyxieraient pas, comme font les braseros. D'ailleurs on est obligé d'allumer le brasero en plein air, ce qui fait perdre de la chaleur et montre à l'ennemi des lueurs qui attirent des bombardements.

mais connu poêle capable de développer une pareille chaleur : on y eût fait cuire de la porcelaine. Je n'ai jamais connu d'objet qui m'ait procuré pareille somme de plaisirs, lorsque je rentrais trempé d'un quart de deux heures, la nuit, et que j'installais mes vêtements à sécher autour du poêle que l'on venait de rallumer : je m'asseyais alors devant ma petite table faite de morceaux de parquet, et profitant du silence, de la tranquillité relative de la nuit, je lisais des vers, attendant le jour et me figurant presque que j'étais un solitaire dans sa cellule, uniquement occupé à des besognes intellectuelles. Le seul ennui était que la chaleur excessive faisait fondre les bougies, qui penchaient la tête avec mollesse, comme attirées par un aimant invisible : je les étayais avec des allumettes ou des culots de cartouches...

Le jeune Pointel se fit dégringoler dans une patrouille de nuit où nos chasseurs tombèrent dans une embuscade. Le sergent qui la commandait, un brave petit engagé de dix-huit ans, eut la poitrine traversée et fut sauvé par un de ses hommes qui l'emporta sur son dos parmi les rafales de balles. Pointel se tira d'affaire avec deux balles dans la cuisse. Je ne l'ai plus revu.

Le vieux eut, en Argonne, la fin la plus étonnante : blessé au bras à l'assaut de la côte 285, il continua avec les camarades. Arrivé sur le parapet de la tranchée boche, il se dressa, cria : « Le père Pointel est mort », et reçut au même instant une balle en plein front.

§

Je les avais déjà quittés depuis deux mois, ayant changé de compagnie à raison d'une totale incompatibilité d'humeur entre mon capitaine et moi. La compagnie nouvelle où j'arrivai était gouvernée selon des principes excellents, logiques, féconds en résultats, mais qui eussent épaté plus d'un chef de corps. La popote en particulier était splendide ; le maître de la maison, notre capitaine, recevait beaucoup dans une salle à manger ornée de culots d'obus et de vieilles faïences ; et c'est de lui que je tiens cet aphorisme à la Brillat-Savarin, asséné dans un jour d'agacement à notre cuisinier : « Il n'y a pas de sauce au beurre, ni à l'huile, ni à la graisse. Il n'existe que la sauce au porto. » Le même capitaine était d'ailleurs le plus parfait chef qui fût pour ses deux cents hommes,

attentif à tout, sachant découvrir la moindre vétille, suprêmement brave, ne craignant jamais de se mouiller les pieds et même les genoux pour surveiller le curage d'un boyau inondé. J'ai beaucoup appris de lui.

En particulier que l'on peut traiter un ordonnance à la fois avec familiarité et dignité, et qu'il doit vous servir avec habileté tout en se considérant comme votre meilleur ami. Son ordonnance était un personnage de la comedia dell'arte : Bourgeaux, dit la Sagesse des Nations, à raison de son bon sens et de ses proverbes, souple, mince, guilleret, aussi flemmard qu'agile, fumiste et dévoué, raisonneur et obéissant, ne croyant jamais que la moitié ou le tiers de ce qu'on lui racontait, une tête de gavroche sur un corps de clown, Bourgeaux qui répondait : « En bois ! » lorsqu'on lui disait quelque chose qui lui déplaisait, Bourgeaux qui lisait les journaux en se tordant aux histoires inventées par « les bourreurs de crâne » et qui disait : « Mais la guerre, on y est pour sept ans », Bourgeaux, ouvrier en soie artificielle, avait appris le sonnet le plus obscur de Mallarmé pour l'asséner aux convives de son maître, à l'heure des toasts. La stupeur des invités faisait notre délectation. Et c'est vraiment la meilleure blague de tranchées à laquelle il m'ait été donné d'assister, que cette intrusion brusque d'une littérature à ce point immatérielle parmi cet univers de boue et de sang où la réalité atroce nous assaillait de tous côtés.

Comme nous étions joyeux, d'ailleurs, lorsque la mort nous laissait un peu de répit ! Et comme ce fantaisiste Bourgeaux se battit bien, le jour où il fut blessé à l'œil d'un éclat de grenade ! Mais dans quelle armée trouverait-on des gaillards aussi riches en attitudes successives et toujours bon enfant ? C'est la France, ça. C'est le Français. Et c'est parce que nous sommes ainsi, rigolos mais héroïques, que la guerre actuelle tournera à la confusion de l'Allemagne. Il faut espérer, après ce massacre, que l'on ne nous prendra plus à l'étranger pour de simples pantins.

Le superbe Bourgeaux me présenta pour ordonnance un sien copain, ouvrier comme lui, assez bon serviteur, tout aussi paresseux, mais moins drôle. Métallurgiste dans une usine des environs de Paris, il profita de sa première permission pour se faire démobiliser. Je ne le regrettai pas : le jour d'une contre-

ttaque il s'était beaucoup plus préoccupé de mettre en sûreté
nes couvertures et ma bécane que de savoir si j'étais vivant
u mort. Ce qui lui avait permis de ne pas prendre part au
oup de torchon. Il était père de quatre enfants, il allait cesser
'être soldat : je ne cherchai point à éclaircir les choses.

Le gaillard qui s'occupa ensuite de mes affaires durant six
nois a été l'un de mes plus curieux sujets d'étude pendant
ette guerre. Peu importe son nom, qui était simple et modes-
e. Le capitaine le plus fantasque de notre bataillon l'avait
adis appelé « Nabuchodonosor » à cause de sa stature athlé-
que et de son profil assyrien, qui le faisaient ressembler aux
aureaux ailés de Khorsabad. Le surnom lui était resté. Avant
e me servir, il avait été l'ordonnance d'un sous-lieutenant
orti du rang qui, cinq ans auparavant, était son camarade
e chambrée. Et il tirait une grande fierté de ce que son offi-
ier avait été jadis son « bleu ». Il aimait beaucoup cet officier,
ui fut tué d'une balle au front en chargeant à la tête de ses
ommes.

Pour moi, il ne me comprit jamais très bien et n'arriva
oint à sympathiser d'une façon entière avec un officier qui
tait trop loin de lui. C'était un paysan, un fermier, robuste,
aborieux, âpre au gain et honnête : il avait tout pour être
rès bien. Mais il était perverti par la folie égalitaire et les décla-
nations des politiciens : ignorant comme une carpe de toute
istoire et de toute géographie, il prétendait juger tout, tran-
cher de tout, au nom de son bon sens et de sa robuste sagesse
l'électeur inconscient et désorganisé.

Et il n'est pas de sottise que ce brave garçon n'arrivât à
oférer lorsque j'essayais de bavarder avec lui. Il était devenu,
n somme, anarchiste et presque antipatriote, quoiqu'il fit
dmirablement son devoir au feu. Tout cela parce qu'au lieu
e le confier à des chefs qui l'eussent guidé, on lui avait per-
uadé de penser par lui-même, et qu'il était trop étranger à
rop de choses pour pouvoir embrasser une question quelcon-
que dans ses détails. C'est le crime de la démagogie, de trou-
oler ainsi des âmes simples, de les ennorgueillir et de les lan-
er dans l'inconnu avec un petit bagage de connaissances :
elles trébuchent et ne veulent jamais convenir de leurs erreurs.

Il jouissait comme ordonnance d'un confortable — très
relatif certes — et de privilèges qu'il n'eût jamais eus dans

une escouade. Il ne m'en était nullement reconnaissant. Il était seulement révolté parce que je jouissais moi-même, comme commandant de compagnie, de quelques privilèges qu'il n'avait point lui-même. Je n'avais pas de juge plus sévère que ce garçon. Et tout cela me chiffonnait un peu, parce que, quelque sceptique que l'on soit, on est tout de même content d'être aimé; mais je n'avais pas le courage de m'irriter contre ces défauts et ces erreurs, parce que leur détenteur n'était véritablement pas responsable de ces maladies de son caractère. Il était de la Sarthe : ce mot dit tout.

Lorsque nous reviendrons, nous dirons : « Pourquoi diable avait-on raconté tant de bêtises à ce pauvre peuple qui a un si bon naturel ? Pourquoi l'avait-on tant trompé ? Pourquoi lui avait-on dit qu'il n'y aurait plus de guerres, qu'il ne fallait plus de canons, plus de vingt-huit jours, plus d'armée, plus de discipline !... » Et nous qui avons été ravinés, déchirés, malaxés par la plus horrible des réalités, nous ne demanderons qu'une chose : « Plus de mensonges ! Pas de vérité idéologique avec un grand V, qui n'est que le masque creux de la bêtise. Mais la simple, l'honnête, la modeste réalité. Toutes les réalités. La lucidité précise. » Et à ce prix seul la France refleurira. A ce prix seul notre sacrifice n'aura pas été inutile. Ce qui serait tout de même la plus amère des dérisions.

Nous avons tout souffert, mais éloignez de nous ce calice d'infamie !

LOUIS THOMAS.

L'ORIGINE DES « CLOUS » D'HINDENBURG[1]

On a pu trouver singulière l'idée d'honorer le maréchal Hindenburg en enfonçant des clous dans une statue de bois.

Pareille idée est surtout en opposition avec les mœurs du présent siècle et son application doit être recherchée bien loin dans le passé. En effet, cette pratique remise en honneur en Allemagne remonte à 1414 et elle est d'origine démocratique et suisse.

Ceux qui se sont familiarisés avec l'histoire des origines de la Confédération helvétique auront peut-être déjà reconnu sous cette grossière et sinistre parodie l'antique *Mazze*, au moyen de laquelle, il y a cinq siècles, les populations du Valais se libérèrent de la haute féodalité.

Avant que d'être envahi par les soldats du Directoire, de passer sous la domination impériale de 1802 à 1813 sous le nom de Département du Simplon, puis d'être admis dans la Confédération dont, bien qu'allié depuis quatre siècles, il avait préféré demeurer indépendant, le Valais, cette grande vallée alpestre que parcourt le Rhône avant de venir reposer ses eaux troublées sous la nappe d'azur du lac de Genève, avait, depuis Charlemagne, formé un Etat indépendant. De forme plus ou moins démocratique selon les temps, son gouvernement avait de bonne heure pris le nom de « république », lequel était loin encore de revêtir la signification que la Révolution française lui devait imprimer beaucoup plus tard. Car, pour arriver à s'affranchir des empiètements de ses princes-

(1) Cf. *Le Clou de la guerre*, « Mercure de France », 16 février 1916.

évêques combinés avec ceux de quelques grandes dynasties féodales, les Valaisans, de même que la plupart des autres peuplades des Alpes centrales, avaient dû lutter pied à pied durant de nombreux siècles.

Un écrivain qui plus qu'aucun autre — depuis Jean-Jacques Rousseau auquel l'idée était un jour venue d'en écrire l'histoire — s'est appliqué à l'exploration du passé mystérieux de ce pittoresque pays, Edouard Rod, nous a laissé quelque part le résumé suivant de cette histoire demeurée en espérance :

Le Valais, disait-il, a une histoire qui, par son intérêt dramatique, ne cède en rien à celle des grands pays. Il s'était créé son organisation politique : une organisation étrange, compliquée, adaptée à ses besoins particuliers, qui ne ressemble à aucune autre, — et dont il faut bien reconnaître que les résultats furent désastreux, car elle valut au pays dix siècles de guerres incessantes, dans lesquelles se disputaient, sous d'autres formes, les questions qui bouleversaient l'Europe. La querelle des Guelfes et des Gibelins, par exemple, eut son pendant sur les bords du Rhône : les luttes continuelles entre les comtes-évêques de Sion, les barons des bourgs voisins et le peuple du Haut-Valais rappellent par bien des traits les éclatants démêlés du Saint-Siège, du Saint-Empire et des communes italiennes. Les passions n'y furent pas moins violentes : il y eut du sang, des conjurations, des trahisons, des meurtres, de quoi suffire à l'imagination d'un Shakespeare. Ces paysans, ces montagnards, furent à l'occasion de profonds politiques et de grands capitaines. Ils eurent de la ruse et de l'héroïsme autant que les tyranneaux du quinzième siècle ; ils furent aussi cruels, quelquefois aussi perfides.

Et, dans leur genre, — pour autant que leur sol le permettait, — ils furent aussi magnifiques...

Les guerres entre les patriotes valaisans, qui après la formation des communes visaient à rendre autonomes les fédérations de communes, et la maison de Savoie, qui cherchait à étendre sa puissance jusque dans la profondeur des plus hautes vallées des Alpes, occupent deux siècles et demi de l'histoire du Valais. Dans cette vallée du Rhône supérieur, de même qu'à Genève, la Savoie s'évertua longtemps à assurer sa suzeraineté en plaçant sur le trône épiscopal ses propres fils ou ses principaux féaux. Ainsi, en 1384, l'évêque Edouard de Savoie, chassé du trône de Sion par les Valaisans, le vient réoccuper peu après à main armée, pour en être chassé une fois de plus trois années plus tard.

Or, comme ces entreprises obstinées de la Savoie féodale sont favorisées par le sire de Rarogne, dont les châteaux insolents gardent la plupart des défilés de ces âpres vallées,

la colère du peuple va grondant. Pendant la guerre entre la Savoie et le duc de Milan, Guichard de Rarogne, capitaine général du Valais, en précurseur du roi de Grèce actuel, permet aux troupes savoyardes de traverser le Valais pour se rendre dans l'Ossola. Les Valaisans ne peuvent en supporter davantage ; ils jurent de se débarrasser de l'indigne et puissante famille.

Mais par quel moyen ?

C'est alors qu'ils imaginent le plus singulier des instruments d'ostracisme, la *Mazze*.

Cette Mazze (masse ou massue) consistait en une énorme racine de bouleau où quelque pâtre exercé à manier la serpette avait grossièrement sculpté les traits douloureux d'une femme symbolisant la justice outragée. Cette figure sinistre entourée d'épines était transportée la nuit sur les places publiques des principales bourgades et des villages.

Lorsque le peuple accouru en foule faisait cercle autour, un homme hardi s'approchait. C'était le héraut ou avocat de la Mazze. Alors des gens du peuple s'adressant à la statue lui demandaient :

« Mazze, pourquoi es-tu si triste?... Mazze, pourquoi es-tu venue ici ? Mazze, nous voulons te porter secours, mais dis-nous contre qui !... Est-ce de la Tour ? Est-ce Asperling ?... Est-ce Hennegarten (1) qui te chagrine? » L'énumération se prolongeait tant que la statue demeurait immobile. Mais, au nom du seigneur objet du mécontentement populaire, le héraut inclinait le sinistre symbole et tous ceux qui se disposaient à prendre la défense de la justice et de la liberté y plantaient un clou en signe d'engagement.

Une nuit, la grossière statue est déposée toute hérissée de fer devant le château de Rarogne. Comprenant le danger qui le menace, le capitaine général se réfugie à Berne qu'il soulève, obtient du secours de la Savoie, déchaîne sur le Valais toute la noblesse de la Suisse centrale, saccage la ville épiscopale de Sion. Mais il finit par être battu par la populace qu'il a méprisée et disparaît du pays après la confiscation de ses biens et l'incendie de ses châteaux.

La Mazze ne devait être abolie qu'en 1551, après que toute l'ancienne noblesse du Valais eut été chassée du pays. Parmi

(1) Noms des principaux seigneurs du pays.

les personnages les plus célèbres qui furent bannis de la sorte on peut citer Jodoc de Silinen, évêque de Grenoble, transféré sur le siège de Sion ; Mathieu Schiner, dit le « cardinal de Sion », l'instigateur de la guerre de Marignan ; puis l'agitateur Georges Supersaxo, à l'influence duquel était dû l'exil des précédents.

Telle est l'origine de la tradition que l'Allemagne s'ingénie à ressusciter aujourd'hui. Faute de parvenir à anéantir la liberté, il ne lui restait qu'à en parodier les premiers héros.

LOUIS COURTHION.

EN CAMPAGNE
AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE

—

PREMIÈRE PARTIE
LE BATAILLON SE FORME

CHAPITRE PREMIER

Préface.— Histoire d'un engagement.— Vivre avec les Dieux.— La mobilisation à Marseille. — Les Italiens. — Un gendarme. — Wessman et Poiret, légionnaires.

Réunis en campagne, sous le coup direct des événements, sans aucun souci littéraire, ces documents n'ont d'autre prétention que de pouvoir servir, un jour, à écrire l'histoire des Volontaires étrangers.

Puissent les Légionnaires — et leurs frères des bataillons français — éprouver quelque émotion à la lecture de ces pages. Puissent-elles, aussi, contribuer à leur faire garder, bien vivant, dans le cœur le souvenir des chefs et des camarades qui, le 9 mai et le 16 juin, en Artois, sont tombés à l'assaut, dans la farouche clameur de la charge d'où sortaient les cris de FRANCE ET LÉGION !

★

La guerre déclarée, Richard Grant s'en fut au bureau de recrutement de la Place de Marseille.

— Je suis Anglais, — dit-il à l'officier qui le reçut, — et je désire prendre du service dans l'armée française.

C'est là tout ce qu'il put prononcer du discours qu'il avait

préparé pour expliquer sa situation et ses sentiments. Le capitaine, qui avait figure de brave homme et portait un uniforme démodé, considéra Grant :

— Vous êtes étranger? — lui répondit-il. — Si vous voulez vous engager, vous avez « la Légion »... et l'engagement est de cinq an .

Devant la mine dépitée du jeune homme, il reprit :

— Mais, puisque vous êtes Anglais, pourquoi ne serviriez-vous pas dans l'armée anglaise? L'Angleterre va marcher, mon ami! Elle marchera sûrement!

— Mon Dieu,— expliqua Grant,— mon père était Anglais; mais ma mère est Française; je suis né à Marseille; j'y ai été élevé; j'ai épousé une Française... et mes enfants sont Français.

Jamais il n'avait autant parlé de sa famille! Le capitaine demanda ;

— Vous avez des enfants?

— Trois.

— Quel âge avez-vous donc?

— Trente-sept ans.

— Très bien!... Mais vous n'avez que « la Légion »... et l'engagement est de cinq ans.

Sa façon d'insister sur ces derniers mots signifiait nettement : « Réfléchissez avant de vous lancer dans une telle aventure! » Ensuite, il rassembla des papiers disséminés devant lui. Grant comprit qu'il n'y avait pas lieu de prolonger l'entretien. Il remercia l'officier et sortit, répétant en lui-même : « La Légion! et pour cinq ans! » — Il avait la mort dans l'âme.

Jusqu'à ce jour, il s'était contenté d'être un artiste, et de vivre, loin de tout trafic humain, « avec les Dieux ». Brusquement, il s'apercevait qu'il avait des comptes à rendre aux hommes; qu'il avait, comme le premier passant venu, une femme et des enfants; qu'il appartenait à une nationalité et relevait d'un ambassadeur; et que, pour continuer à habiter dans la ville où il était né et qu'il n'avait jamais quittée, il devait, comme l'en priait de grandes affiches blanches collées contre les murs, aller faire une déclaration d'étranger au commissariat de police de son quartier et obtenir, ainsi, un « permis de séjour » pour lui et les siens.

Jamais l'existence ne lui avait semblé plus maussade et compliquée. Il maudit le coup de tête qui lui avait fait refuser, à sa majorité, la qualité de Français. Il fut sur le point de retourner au Recrutement, afin de demander quelles étaient les formalités nécessaires pour signer un engagement de cinq ans à la Légion Etrangère.

Une édition spéciale des journaux annonçait que l'Angleterre déclarait la guerre à l'Allemagne. Grant se ressaisit alors. « Si je ne peux servir en France, j'endosserai l'uniforme kaki », se dit-il.

Cette solution ne la satisfit point. La qualité des liens qui l'attachaient à la France se révélait à lui. Ce fut une sensation physique, violente comme un coup bien frappé. Il murmura : « La France ! » Et, sans qu'il sût pourquoi, des larmes montèrent à ses yeux. Il eut la certitude que rien n'existait plus de ce qui avait été sa vie; qu'une seule chose importait : la guerre; que les hommes n'avaient plus qu'une seule raison d'exister : se battre ! Une voix s'éleva en lui qui disait : « La plume aussi est une arme ! Ton arme véritable ! » Mais d'autres voix plus persuasives répondirent : « Non ! » Richard Grant était vigoureux. Il avait gardé, de sa jeunesse sportive, des muscles solides. Quelle belle occasion de les faire travailler ! Un contentement animal l'exaltait. Comme des verres de vin, bus d'un trait et de suite, des pensées fortes et rapides déposaient leur alcool dans sa cervelle. Il marchait vite et droit devant lui, mais comme dans un tourbillon, guidé par une idée fixe : faire son devoir ! Ce mot le fit sourire. Ce n'était point par devoir qu'il agirait, mais par plaisir ! La guerre ! Quelle épopée ! Quel déchaînement de lyrique énergie ! Comme il s'était toujours appliqué à mêler étroitement l'art et la vie, il s'animait en se persuadant que c'était bien aussi pour la défense de Rabelais et de Ronsard, pour le triomphe de la civilisation de l'olivier et de la vigne, que les armées couraient aux frontières.

Des sonneries de clairons interrompirent le déroulement de ses pensées. Il se trouva à l'extrémité de la rue Noailles. Une foule immense et surexcitée se pressait entre les maisons pavoisées. Sur la chaussée, précédé par un orchestre et des drapeaux, s'avançait un cortège : c'étaient des Italiens. Richard les suivit. Ils déposèrent des couronnes et des palmes devant

le monument érigé en l'honneur des combattants de 70. Des orateurs prononcèrent des discours. Ces harangues affirmaient que l'Italie, sous peu, se rangerait aux côtés de la France; elles flétrissaient les politiciens qui, jadis, avaient séparé les deux sœurs latines. Un vieux Garibaldien, veston ouvert sur la chemise rouge, lut une proclamation dans laquelle l'Autriche était appelée « l'ennemie héréditaire »; les souvenirs de Magenta et de Solférino y étaient évoqués. Le vieillard cloua cette proclamation contre un platane. Deux heures après, des copies en étaient placardées au bas des murs de la ville. Les manifestants chantèrent la *Marseillaise*, la *Marche royale* et l'*Hymne de Garibaldi*. Des cris de : « Vive l'Italie ! » répondirent.

Le peuple s'éloigna, s'arrêta devant un immeuble occupé par une société de secours aux blessés et acclama les Dames de la Croix-Rouge. Une soudaine inspiration conduisit Grant dans cet hôtel. Il demanda s'il pourrait y être de quelque utilité. Ses services furent acceptés ; il apprit, en outre, que sa femme appartenait à cette œuvre et qu'elle y était réclamée. On le pria de se mettre immédiatement à l'ouvrage. Il s'agissait de transporter le matériel sanitaire au Lycée de garçons, où s'installait un vaste hôpital. Grant téléphona chez lui qu'il ne rentrerait pas pour le déjeuner, et déménagea des caisses de coton et de pansements, des tables et des chaises.

Au soir, il descendit les allées de Meilhan et la Cannebière. La foule y était plus dense encore que le matin. Il assista au sac d'une brasserie que l'on jugeait allemande et qui appartenait, en réalité, à un Marseillais mobilisé, mais qui vendait, sous le nom de bière de Munich ou de Pilsen, l'âpre breuvage des malteries de la région. Des masses d'hommes passaient, brandissant des pancartes où se lisait : « *Les réformés veulent partir !* » — « *Les exemptés demandent à s'engager !* » — etc... Ils avaient peur de ne pas arriver à temps. La circulation devenait impossible. Devant les transparents des journaux, des groupes commentaient les dernières nouvelles. L'entrée en campagne de l'Angleterre suscitait un enthousiasme et une confiance extraordinaires. Les terrasses des cafés regorgeaient de consommateurs. Tout ce mouvement baignait dans la riche lumière d'or rouge exhalée par le vieux port, qui semblait appuyer les mâts et les vergues de ses navires contre un ciel incandescent et sans nuages.

Richard avait plaisir à respirer dans cette cohue. Cependant, il retourna chez lui fort triste, et raconta à sa femme les incidents de la journée. Certes, il était heureux d'avoir trouvé un emploi, d'être utile; mais ce n'était point là ce qu'il désirait. Le problème se posa de nouveau : l'armée anglaise, ou cinq ans à la Légion ! En « vivant avec les Dieux », Grant n'avait pas acquis la faculté d'envisager simplement les situations diverses de la vie. Celle que lui offraient, actuellement, les circonstances était des plus simples. Tout autre que lui eût pris le train pour Paris et se serait fait naturaliser. Mais il ne songea pas, un seul instant, à agir de la sorte, parce que l'art de se débrouiller ne comptait pas au nombre des vertus de son intelligence. Donc : l'armée anglaise, ou cinq ans à la Légion, puisqu'il lui était impossible de faire campagne, dans les rangs français, auprès de ses camarades et de ses amis d'enfance.

Les journaux lui apprirent que le nombre des étrangers résolus à prendre du service dans l'armée française était tel, qu'il se fondait, à Paris et en Province, des sociétés chargées d'incorporer ces hommes, pour la durée des hostilités. Il acheta d'autres feuilles pour voir si cette nouvelle était confirmée : elle l'était. Un quotidien illustré publiait même des photos montrant des Suédois, des Danois et des Russes prêts à passer leur conseil de revision. Certain de partir, désormais, Grant se remit, avec courage, à sa besogne de déménageur. Ses fonctions l'amenèrent dans une caserne. Le régiment partait pour le feu. Quand le drapeau, entouré par sa garde, franchit le portail, des femmes s'agenouillèrent. Grant s'entendit murmurer : « Je vais y aller, moi aussi ! » Il avait connu une exaltation semblable, quinze ans auparavant, quand s'imprimait son premier livre.

Les jours que nul n'oubliera se succédèrent. Après l'apothéose de la mobilisation, ce fut, d'abord, le raid en Alsace ; puis l'envahissement de la Belgique ; puis la chute de ses forts ; puis Charleroi...

Les premiers envois de blessés arrivèrent à l'hôpital. Aucun de ces hommes ne sut donner, par ses récits, une impression de la guerre. Ils n'avaient, d'ailleurs, pris que très légèrement contact avec l'ennemi ; avaient été touchés au cours de re-

connaissances ou de patrouilles ; la plupart n'avaient jamais vu d'Allemands. Quand on les interrogeait sur une attaque, ils se contentaient d'imiter le sifflement des obus et des balles. La rapidité avec laquelle se cicatrisaient certaines blessures les étonnait ; mais tous affirmaient que, pour eux, la guerre était finie ; qu'avant la Noël, les Allemands seraient écrasés, et que les Russes, déjà maîtres de la Prusse orientale, nous attendraient à Berlin.

Néanmoins, les Huns s'avançaient vers Paris.

Le 22 août, la question des volontaires étrangers était résolue : ils pouvaient s'engager pour la durée de la guerre. Grant retourna au bureau de recrutement. Le capitaine le reconnut.

— Vous êtes content ? — lui dit-il.

— Très, mon capitaine.

Il donna son état civil. Un auxiliaire lui tendit une fiche qui l'autorisait à passer devant un conseil de revision, et, souriant :

— Cela ne vous engage à rien, — fit-il.

Une heure après, Grant se présentait à la visite. Il se dévêtit dans une vaste salle et jeta, un peu vivement, son veston sur une table. Sa montre et son porte-cigarettes en acier bruni rendirent un bruit sourd et métallique. Le gendarme qui, les bras croisés, surveillait les recrues, s'élança vers Richard :

— Vous ! — s'écria-t-il, — vous avez un revolver. Montrez-le-moi !

Grant, amusé par la perfection classique du personnage, lui offrit son veston. Le gendarme n'y trouva que la montre et l'étui.

— Heureusement que vous n'avez pas de revolver ! Sans cela vous n'y coupiez pas !

Sans répondre, Grant pénétra dans la chambre du conseil. Devant des majors et des officiers défilaient des individus de nationalités diverses. Richard fut déclaré « bon pour le service ». On lui remit une feuille qui l'envoyait à la Place ou au fort Saint-Jean, il ne comprit pas au juste.

Pendant qu'il se rhabillait, le gendarme s'avança, derechef, vers lui, et, avec une grimace de la moustache et du nez :

— N'auriez-vous pas, par hasard, un revolver dans votre pantalon ?

— Je ne vois pas, — répliqua Grant en belle humeur, — pourquoi vous tenez absolument à ce que j'aie un revolver sur moi. Voici mon pantalon.

Le gendarme le fouilla consciencieusement, mais sans profit.

— C'est bien, — dit-il.

Son examen terminé, il se tourna vers un Japonais qui lui demandait, en anglais, où siégeait le conseil. Le gendarme expliqua, par gestes, qu'il ne comprenait pas. Richard lui vint en aide.

— Ah ! vous parlez le chinois ?

— C'est de l'anglais, — répliqua Grant.

— Ah ! vous parlez l'anglais ?

— Je suis Anglais.

— Ah ! vous êtes Anglais ! — s'écria le gendarme. — Diable ! Il fallait le dire !

Le sens de cette exclamation demeura obscur pour Grant. Dans le système du monde élaboré par ce gendarme, les sujets britanniques étaient peut-être des gens autorisés à avoir, en dépit des lois, des revolvers sur eux.

A la Place, Grant reçut un bon de transport pour Avignon. Il lui fut déclaré, une fois encore, que cela « ne l'engageait à rien », car son engagement définitif n'était pas encore signé. Il accomplit cette formalité le lendemain même, au fort Saint-Jean. Un sous-officier le pria de prendre connaissance de ses obligations. Il lut qu'il contractait, à la Légion Étrangère, un engagement pour la durée de la guerre, et qu'il devrait aller partout où le commandement l'exigerait. Il déclara n'avoir rien à objecter. Un planton le conduisit, alors, chez le colonel qui l'interrogea avec une grande cordialité sur ses occupations, sa famille, puis :

— Voulez-vous signer, Monsieur ?

Grant signa.

— Jurez de servir avec honneur et fidélité.

Grant jura. Le colonel se leva, et lui serrant la main :

— Bonne chance, mon ami.

Sur ces entrefaites, deux bataillons de Légion débarquent à Marseille.

A la terrasse d'un bar du cours Saint-Louis, deux légionnaires sont attablés. Grant s'approche :

— Vous êtes de la Légion ?

— Oui, — répond l'un d'eux, froidement.

— Vous n'avez pas chez vous le capitaine Bernard ?

Du regard, ils se consultent :

— Connaissons pas.

Richard a inventé ce nom comme prétexte pour entamer une conversation. Il s'assied :

— Que prenez-vous ?

Et comme les lascars le considèrent avec surprise, il ajoute :

— Vous pouvez accepter. Je suis des vôtres. J'ai signé un engagement pour la durée de la guerre, à la Légion. Je rejoins dans quelques jours.

— Ben, mon vieux ! — s'écrie le plus jeune, figure maigre et rouge, courtes moustaches blondes, yeux bleus. — Ben, mon vieux, en v'là une idée !

Et s'adressant à son camarade :

— Quoi que tu prends, Wessman? C'est un futur pote qui offre !

Wessman caresse sa barbe rougeâtre :

— Un vermouth-citron. Et toi, Poiret?

— Moi itou !

Une fois servis :

— A votre équipement, — commence Poiret, — je devine que tu dois être un fils de famille qui aura fait des frasques.

Richard certifie qu'il n'en est rien, et parle des volontaires étrangers.

Wessman murmure :

— Et nous, les vieux, on va les encadrer, ces volontaires !

— Penses-tu ? — ricane Poiret, — on doit nous réserver un morceau de choix, à nous autres, t'sais ! — Et se tournant vers Grant : — En tout cas, tu t'embêteras pas à la Légion. C'est un tonnerre de Dieu de régiment, t'sais !

Grant demande ce qui différencie les légionnaires des fantassins.

— La ceinture bleue autour de la taille... c'est coquet, — répond Poiret en cambrant ses reins, — la grenade sur le képi, et les écussons verts.

— Puis, — ajoute Wessman, — il y a aussi le genre de boulot... marche ou crève !

— Et les officiers! — complète Poiret. — Des officiers bath, t'sais... et qui sont un peu là...

Il n'est plus besoin de les interroger. Pendant une heure, ils vantent leur régiment, leurs chefs, leur installation de Bel-Abbès et de Saïda, leur musique et leur cuisine; ils racontent leurs campagnes, leurs exploits et leurs bordées ; ils évoquent les individus curieux qu'ils ont rencontrés : un évêque, un grand-duc russe :

— Et pour un chic copain, t'sais, c'en était un, celui là ! Pas fier... et du pognon! Quand il a clapsé, un cuirassé est venu prendre le corps... et quand le cercueil, un bath de cercueil en chêne, est arrivé à bord, balancé au bout d'un palan, il y a eu du canon... une salve !

Entre deux anecdotes, Grant va acheter des cigarettes et des demi-londrès. Poiret s'écrie:

— Comme au temps du grand-duc, quoi!

Et Wessman déclare :

— Les londrès sont de bons petits cigares. Ce sont les plus réguliers.— Il compare alors les Upman aux Henry Clay; les tabacs turcs aux tabacs égyptiens. Ses remarques dénotent un connaisseur. Grant l'en félicite. Poiret hausse les épaules :

— Peuh ! nous autres, on fume de tout... on boit de tout, on mange de tout!

Et les verres de vermouth succèdent aux verres de vermouth, les histoires aux histoires. Les dernières tendent toutes à prouver que la *Légion* est le premier régiment de France.

Un groupe de territoriaux passe devant la terrasse du bar. Poiret les interpelle :

— Hé! là-bas, vous autres, si c'est pas indiscret, de quelle classe que vous êtes?

— 96.

— De 38 à 40, comme nous, — dit Wessman.

Mais Poiret sort de sa poche un petit miroir rond, s'y examine complaisamment, puis :

— De même âge... mais on est plus girond ! On est ferme, on est sec... l'œil est bon ! Eux, ils ont le dos triste...

Wessman allume un second cigare et, la bouche déformée par une moue dédaigneuse, décrète :

— Que veux tu? Ils doivent déjà penser à leur famille !

Deux jours après, il partait pour Avignon avec, dans sa musette, un rasoir, une brosse à dents, deux chemises et deux paires de chaussettes. Il avait, en outre, autour de la taille, sur la peau, cousus dans une ceinture de toile, six louis d'or, pour rentrer en Allemagne, ou pour corrompre une sentinelle prussienne.

Sa femme et ses enfants l'accompagnèrent à la gare. Il les embrassa sans aucune émotion. Jamais, même aux moments de ses inspirations les plus heureuses, il ne s'était senti une âme aussi riche.

A cinq heures de l'après-midi, il arrivait à destination. Sur le quai il demanda à un factionnaire où se trouvait la caserne de la *Légion*. Il lui fut répondu :

— Au château des Papes.

CHAPITRE II

Les volontaires. — Première journée à la caserne. — Le caporal Saigne. — Quelques types. — Le sergent Lucca. — La soupe. — Le moine du Liban. — Un intellectuel. — Les cadres. — Le père Charles. — Un philosophe.

Au centre de l'esplanade qui termine le perron, les grilles rouillées du château des Papes s'écartent ; et, descendant les marches du double escalier qui aboutit sur la place, une foule bruyante apparaît : ce sont les volontaires étrangers.

Grant s'approche afin de les examiner. On dirait la sortie d'une usine. Aucun uniforme, dans cette cohue composée de plusieurs centaines d'individus. Tous sont en civil. Et quels vêtements que les leurs ! Ces hommes sont là depuis dix jours, et comme ils s'attendaient à être immédiatement équipés, ils ont endossé, en quittant leur foyer, de vieilles défroques rendues minables par une semaine de corvées et de marche, le long des routes de Provence. On voit là, soit fermés par des épingles de sûreté, soit ouverts sur des chemises grises ou des tricots noirs, des vestons percés au coude ; des pieds nus dans des espadrilles ; des genoux qui pointent par les déchirures des pantalons étriqués. Des complets corrects, des visages rasés, des cols propres et des chaussures cirées se montrent aussi, en assez grand nombre. On peut même remarquer un jeune homme vêtu avec une certaine recherche et qui, à peine hors de la caserne, se gante et orne son œil d'un monocle.

Grant se dirige vers le poste de garde. A ce moment, s'avance un groupe composé de cinq colosses aux jambes longues, aux larges épaules, aux tailles minces. Deux d'entre eux portent une blouse grise serrée par une ceinture de cuir ; leur culotte de velours marron s'enfonce dans des bottes jaunes ; ils sont tête nue, et leurs cheveux noirs rejetés en arrière recouvrent leur nuque.

— De quelle nationalité sont-ils? — demande Grant au chef de poste.

— Des Russes, mes compatriotes.

— Et ces deux aux longs cheveux ?

— Deux peintres : des Cosaques.

— Y a-t-il beaucoup de Russes ici ?

— Neuf cents.

Une voix commande :

— Hé ! Martinoff !

— Présent ! — répond l'interlocuteur de Grant.

Il entre dans le poste ; en ressort peu après. Sur ses conseils, Richard s'en fut au bureau. Tout en se livrant aux formalités d'incorporation, le capitaine-major lui dit :

— Si vous voulez voir de vilains moineaux, regardez par la fenêtre.

Richard obéit, et aperçoit dans une cour entourée par de hautes murailles des prisonniers allemands.

— Il y en a cent vingt, ce sont des Bavarois.

Un planton conduisit, ensuite, Grant au local affecté à sa compagnie. C'était une vaste chapelle gothique éclairée par d'immenses verrières dont manquaient les deux tiers des carreaux. Au bas des murs blancs, étaient éparpillées des bottes de paille ; et, sur cette litière, des couvertures symétriquement allongées marquaient la place de chaque homme. Suspendus à des clous, des musettes et des bidons ; et, maintenues par des chevilles fixées entre les pierres, des planchettes faisaient office d'étagères.

— 3e compagnie ! 4e escouade !

Un jeune homme, la face recouverte de mousse de savon fit signe à Grant d'approcher :

— Un moment, — dit-il. Et indiquant un coin libre, sur la paille : — Voilà votre lit. Mais si votre musette renferme des objets précieux, ne la laissez pas traîner. C'est un peu mélangé

ici, comme monde, pour l'instant ! — Et tandis qu'il repassait son rasoir : — Prenez mon carnet, inscrivez votre nom, prénom, âge, nationalité et métier... Merci. L'appel est à 8 1/2.

Un bâillement formidable s'éleva, et, répercuté par les voûtes, se termina par cette constatation philosophique lentement modulée :

— La vie n'est pas le rêve !

Dans la chapelle se trouvaient quelques hommes. Les uns, torse nu, rapiéçaient leur chemise ; d'autres, harrassés par une marche, dormaient déjà.

Richard se mit en quête d'une chambre en ville. Il en découvrit une, rue Favard, à 500 mètres de la caserne. Son hôte était un ancien chanteur d'opérettes ; il vivait avec ses deux sœurs qui exerçaient le métier de repasseuses et vendaient des articles de pêche. Grant leur confia son or et ses papiers. M. Bonsergent l'invita à dîner : lièvre de Crau en civet, dorade grillée et vin du pays. On était au 1er septembre. Au dessert, les demoiselles Bonsergent s'écrièrent :

— Et cette guerre ? Non... elle n'est pas encore finie !

A 8 1/2, la fanfare du génie et la clique d'un régiment d'infanterie, groupées devant la Mairie, sonnèrent la retraite. Richard chantonna :

Et c'est l'heure
De rentrer au quartier pour l'appel !

La nuit était noire ; l'obscurité de la cour, très grande ; celle de l'escalier, impressionnante. Pour parvenir à la chapelle, on comptait 80 marches ; et, sur ces marches, des hommes se heurtaient, s'injuriaient, glissaient sur des écorces d'oranges et de melons, tombaient en sacrant. Tous, en pénétrant dans la chapelle, hurlaient. Les voix tonnaient terriblement sous les voûtes de la nef. Les multiples échos amusaient les hommes redevenus enfants. De distance en distance, des bougies, brûlant sur des planchettes, éclairaient des groupes accroupis. Des ombres fantastiques se mouvaient le long des murs. Grant reconnut en son voisin le jeune homme au monocle : un Italien nommé di Giorgio, employé dans une banque de Paris. Dominant l'indescriptible vacarme, une voix commanda :

— Silence ! là-dedans ! — Et aux ombres qui bougeaient contre une des murailles s'ajouta une autre ombre très haute,

rendue comique par la déformation de la visière d'un képi, par celle d'un long nez, d'une barbe pointue et d'une capote très serrée à la taille. La même voix cria :

— Chefs d'escouade! A l'appel!

Malgré le tintamarre, on distingua la réponse : « Manque personne! » Et l'ombre du légionnaire disparut par une petite porte creusée dans l'épaisseur du mur.

Des disputes s'élevèrent à propos de couvertures volées, d'assiettes cassées, de paille subtilisée. L'extinction des feux sonna.

— Soufflez les camoufles! — Les bougies s'éteignirent, une à une. Quelques hommes hurlèrent encore pendant quelques instants. Puis un seul chanta qui, bientôt, se tut. Richard, qui ne possédait pas de couverture, s'étendit sur la paille. La couche en était mince. Le froid des dalles le saisit; l'air qui s'engouffrait par les vitraux le glaça. Les ronflements le tinrent, jusqu'à l'aube, les yeux ouverts. Comme il s'endormait, le clairon le réveilla. Il en éprouva une telle surprise, un tel choc, qu'il fut long avant de se rendre compte de ce qui avait pu lui arriver.

— Debout! Eh! là-dedans!

C'était le caporal Saigne, surgissant de son réduit qu'il appelait son antre, car il se comparait au « Lion d'Afrique ». Quelle apparition! Un gaillard de 35 ans, sec comme une souche; taille serrée à l'excès par la ceinture bleue; long cou agrémenté d'une pomme d'Adam; barbe brune taillée de telle sorte que ses pointes exagérément écartées formaient des parallèles avec les moustaches cirées; regard clair; teint de brique et voix formidable.

— Debout! là-dedans! — Comme personne ne remuait, il prit son fusil, frappa le sol avec la crosse, manœuvra plusieurs fois la culasse, replaça son arme et arpenta la chapelle en criant :

— Au jus, nom de Dieu! C'est malheureux de voir ça!

Les hommes de corvée allèrent au jus, cependant que l'immense chapelle était balayée... avec un seul balai qui circulait d'escouade en escouade.

— Les lits! Les paquetages! Les couvertures!

Pour boire son café, le caporal Saigne s'arrêta près de Grant et, le dévisageant :

— Pas besoin d'être sorcier, hein? pour deviner que tu n'as pas dû bien dormir là-dessus, toi! — Il éclata d'un grand rire franc, et accepta la cigarette que lui offrait Richard. De tous côtés, des appels : « — Caporal Saigne! — Caporal Saigne! » — Il eut une réponse énergique, croisa ses bras sur sa poitrine et examina ces « bleus qui ne savent pas se dém... débrouiller sans lui », avec une extrême pitié. Seul gradé pour une chambrée de plus de 300 hommes, il ne savait où donner de la tête. A son ordre, les chefs d'escouade dressèrent la liste des malades.

— Toute la 8e, je parie! Si c'est pas malheureux de voir ça!

Des types étonnants composaient cette escouade. Ils portaient des noms belges, mais possédaient de magnifiques accents marseillais et parisien. Un légionnaire qui, après avoir « tiré » ses cinq ans, avait repris du service pour la durée de la guerre était leur chef. Depuis douze jours qu'ils étaient au corps, il avait été impossible de leur faire exécuter quoi que ce fut. Toujours malades, et toujours « reconnus », ils passaient leur temps à jouer aux cartes, et peut-être même à alléger les musettes de leurs voisins du superflu qu'elles pouvaient contenir. Et ce matin-là, il en fut comme de coutume : toute la 8e se déclara malade.

Entre temps, un garçon d'aspect correct aborde Grant.

— Je suis l'opérateur du comptoir franco-belge... et j'ai photographié, bien souvent, vos enfants, Monsieur.

— Ah! vous êtes Belge?

— Non, Autrichien. — Et après un silence : — Nous sommes une vingtaine d'Autrichiens, ici. On nous envoie au Maroc.

Le caporal Saigne hurle :

— Tout le monde en bas! Vivement! Et en ordre! A-t-on jamais vu un b..... pareil!

Les compagnies sont dirigées vers le terrain d'exercice, sur les bords du Rhône, et là, divisées, au petit bonheur, en sections. Comme les gradés de la Légion n'étaient pas en nombre suffisant, on leur avait adjoint des sous-officiers de réserve, des territoriaux dont aucun n'était au courant des nouveaux règlements. Le savoir du caporal Saigne excita leur admiration et celle des hommes.

Un sergent légionnaire commandait la section de Grant : c'était un petit Corse blond, très fier de sa médaille militaire

gagnée à 20 ans, au Maroc. Grant manœuvrait pour la première fois. Aussi, exécuta-t-il un « en ligne face à gauche » avec une maladresse qui lui valut une menace de conseil de guerre et, en manière de conclusion : « le poteau avec douze balles dans la peau! » A la pause, Grant s'excusa :

— Je suis arrivé hier au soir...

— Il fallait le dire, — interrompit le sergent, — et ne pas te laisser engueuler! A la Légion, quand on a quelque chose à dire,on le dit...un point c'est tout! — Puis, il ajouta : — Je suis bon garçon, mais il ne faut pas se moquer de moi ! Je suis Corse, et je m'appelle Lucca. Il ne faut pas l'oublier !

— Ah! vous êtes Corse, sergent?

— Et après? Ça te vexe?

— Bien au contraire. Un de mes parents est Corse.

— Et comment il s'appelle, ton parent ?

— Fabriani.

— Le député?

— Lui-même!

Et le sergent Lucca examina Grant des pieds à la tête ; puis frisant sa courte moustache :

— Mais alors,— fit-il émerveillé, — mais alors, tu n'es pas un jean-foutre!

Le coup de sifflet annonça la fin de la pause. De ce jour, le petit sergent Lucca appela Richard son cher compatriote.

A l'heure de la soupe, le château des Papes présentait un extraordinaire spectacle. Dans la cour entourée par les hauts édifices dont toutes les salles regorgeaient d'hommes, s'était installée une cantine où se débitaient du vin rouge et du vin blanc, des fromages et de la charcuterie ; plus loin, se dressaient des étalages de fruitiers : melons, pastèques, grenades et raisins formaient de belles taches de couleur sur les pierres blanches. Les escouades mangeaient séparément. Chacune avait sa salle à manger : des fragments de colonnes, des chapiteaux, des blocs de marbre servaient de tables et de chaises.

Quelle foule pittoresque! Voici des Russes ; quelques-uns ont encore leur costume national et leurs cheveux longs ; certains offrent d'épais visages asiatiques ; d'autres, de délicates figures aux yeux caressants et gris. A côté, des Grecs montagnards, coiffés de bonnets rouges à flot noir, chaussés de sou-

liers à pompons, vêtus de la veste brodée et de la fustanelle; voici des ouvriers, italiens; des étudiants roumains; des Polonais; des Espagnols silencieux qui se tiennent à l'écart et dévorent des poivrons crus; voici des Scandinaves (Danois, Suédois, Hollandais) blonds et roses; voici quelques Arméniens timides; des Serbes et deux Bulgares; des Suisses; puis voici un moine du Liban. Un véritable moine du Liban à la barbe noire, opulente et calamistrée, aux yeux d'une désespérante tristesse! Il a quitté son monastère et ses études pour suivre les armées françaises en qualité d'aumônier; soit qu'il n'ait pas su s'expliquer, soit que l'on n'ait tenu aucun compte de ses réclamations, il est, pour l'instant, légionnaire de deuxième classe dans une compagnie. Mais il est sous la protection du caporal Saigne qui lui offre, chaque soir, une place dans son antre. Et là, le moine se dépouille de son costume militaire,— il est le seul à en posséder un, — endosse sa soutane et récite ses offices.

Au milieu des groupes, furieux et amusés, se démènent les caporaux venus d'Afrique, en uniforme ceux-là, et quelle allure! Aucun d'eux n'oserait, cependant, rivaliser avec leur camarade Saigne qui, debout sur des graviers amoncelés, le képi sur le crâne, l'œil allumé par les quarts de vin que ses « bleus » se font un honneur de lui offrir, le poil en éventail et les mains sur les hanches, murmure devant ce grouillement de civils :

— Faudrait tout de même équiper ça !

Les jours suivants, Grant fut continuellement de corvée : transport de bottes de paille, de sacs, de ceinturons, de cartouchières, de capotes et de pantalons. Il dînait au restaurant, et attendait l'heure de l'appel, parfois avec le caporal Saigne, dans un bistro, parfois dans un café, en compagnie de di Giorgio qui ne quittait pas son monocle, et parlait de Paris et de la petite femme qu'il y avait laissée. A leur table venait s'asseoir Martinoff, gentilhomme russe, caractère autoritaire et charmant; Altwig, un Luxembourgeois de Paris... Tous espéraient, dès que le Bataillon serait formé, suivre leurs classes d'élèves-officiers et partir avec un grade !

Un après-midi, après la soupe, Grant vit venir à lui un jeune homme blond, à moitié chauve, courbé, d'apparence gênée.

— Monsieur, — lui dit-il, — veuillez avoir la complaisance de me prêter votre chapeau, pour un instant. On m'a dérobé le mien, et je ne saurais sortir tête nue ! On n'a aucune espèce de considération pour moi ; on ne respecte pas les personnalités, c'est fâcheux ! Pouvez-vous me rendre le service que je vous demande? Je cours chez mon chapelier, et je reviens.

— Mais avec plaisir.

— Vous me sauvez. Permettez-moi de me présenter, je suis Ignace M... — Il s'inclina et s'en fut.

Martinoff qui avait entendu ce discours se mit à rire, et apprit à Grant que ce garçon si poli était le neveu d'un des grands banquiers israélites de Pétrograd, qu'il vivait à Paris, était docteur en philosophie et en droit, et que la guerre avait interrompu ses études de médecine. Peu après, Ignace était de retour. Il invita Grant à dîner. Pendant le repas, ils se découvrirent, « dans le monde de la littérature et des arts », quelques admirations communes. Au dessert, ils parlaient des derniers ballets russes et de Bergson ! Au moment de se séparer :

— J'ai l'autorisation de coucher à l'hôtel, — dit Ignace, — maie cela ne durera pas longtemps. J'entrevois avec horreur le jour où il me faudra dormir sur la paille, me lever sans prendre mon bain ! Le contact des hommes me répugne. Heureusement que je vous ai rencontré ! Nous reprendrons notre dispute sur Bergson. A mon avis...

La retraite sonnait. Grant le quitta.

Sans que rien n'en parût, les services s'organisaient. Les tailleurs et les cordonniers eurent leur atelier ; les employés de banque et les comptables furent placés dans les bureaux ; les officiers du dépôt choisirent leurs secrétaires et leurs plantons ; les étudiants en médecine devinrent infirmiers ; une moitié des hommes qui avaient servi dans leur pays — des Italiens, en majeure partie — complétèrent l'effectif d'un bataillon de Légion (bataillon du commandant Collet) cantonné aux Ecoles ; l'autre moitié forma deux compagnies de marche que le capitaine Viard commandait.

Un matin, au réveil, le caporal Saigne, au lieu de crier, selon son habitude : « Debout ! là-dedans ! » — annonça d'une voix triomphante :

— Ça va barder, les gars! Les cadres sont là !

Effectivement, il y a dans la cour huit sergents. Ils arrivent de Tazza. On leur trouve, naturellement, l'air farouche : ils sont tout simplement éreintés par une semaine de marche dans le bled et par une traversée de quatre jours. Les événements de cette traversée sont racontés par l'un d'eux, géant maigre, dont la barbe brune dévore la face et touche la poitrine. Il interrompt son récit afin de regarder les bleus alignés devant le lavabo. Il s'écrie, emphatique et joyeux :

— Ah ! les voilà, ces volontaires, ces nobles étrangers ! C'est nous qui allons avoir l'honneur et le plaisir de les mener au feu ! Nous, les vieux légionnaires !

Et, se tournant vers un de ses camarades :

— Mais, dis donc, Dubois, il y a de tout, là-dedans : des purotins et des fils de bourgeois, — et en prononçant ce mot, il a un geste large,— peut-être des nobles, des fils d'archiducs décavés, des princes valaques, des enfants de la misère, des prolétaires, des nihilistes et des cambrioleurs ! — On lui crie :

— Assez ! Père Charles !

Mais rien au monde n'a pu interrompre et n'interrompra jamais un discours du sergent Charles, parisien pur sang, fils de commerçants de la rue du Louvre, bachelier ès-lettres, quinze ans de service, autant de campagnes, quelques blessures et des décorations.

En voyant Grant sortir une brosse à dents d'un étui de celluloïd, il continue du même ton dithyrambique.

— Vous soignez votre bouche, jeune homme, et vous avez raison ! Ma brosse à dents ne me quitte jamais, non plus ! J'ai mangé tout ce qui se mange ; bu tout ce qui se boit ; fumé tout ce qui brûle ; croqué tout ce qui se croque ; décortiqué tout ce qui se décortique ; roulé partout où a roulé la Légion... et, grâce à ma brosse à dents, je tords, à plus de quarante-trois ans, une pièce de 20 sous entre mes mâchoires ; je brise les os des côtelettes, et je ne peux pas faire la cour à une femme, sans qu'elle admire la blancheur de mes dents ! De quelle nationalité êtes-vous ?

— Anglais, — répondit Grant.

— Oh! la royale Angleterre ! Pays des grands diplomates,

des vrais poètes, des ivrognes de choix et des loufocs ! Je suis allé à Londres...

— Père Charles, la cantine est ouverte !

— C'est l'heure du coup d'Aramon. J'offre ma tournée ! La première en terre de France !

Sous la chapelle occupée par la 3e compagnie se trouvait une chapelle identique affectée à l'infirmerie. Sur la première marche de l'escalier qui y conduisait, se voyait, aux heures de repas, un bizarre personnage. Il se tenait accroupi, les genoux serrés dans les bras. Ses souliers vernis, son complet noir et de bonne coupe, étaient parfaitement usés. Du col de son veston maintenu relevé par une agrafe en fil de fer, sortait une figure ronde, glabre, blafarde, aux yeux mi-clos, aux traits peu indiqués. Le front était vaste et saillant ; la tête, en forme de pain de sucre, rasée. Il fumait une longue pipe d'où pendaient, attachés par une ficelle rouge, une boîte d'allumettes et une curette. Il lançait, à intervalles réguliers, de longs jets de fumée parfumée. Grant se sentit attiré par cet être bizarre qui n'accordait aucune espèce d'attention à ce qui se passait autour de lui. Il le heurta volontairement, s'excusa et aurait entamé une conversation si le phénomène ne se fût, à l'instant même, levé lentement et traîné dans l'infirmerie, en murmurant :

— Pardon, Monsieur, — d'une voix lente comme sa démarche, et avec un accent qui rappelait le « Twang » des Américains.

Grant remonta à la chapelle. Le caporal Saigne, enchanté par l'arrivée de ses « poteaux d'Afrique », leur faisait visiter les chambrées ; et, en passant devant les escouades, il répétait :

— Ça va barder, les gars ! Ça va barder !

CHAPITRE III

Considérations. — La victoire de la Marne. — Un officier de dépôt. — La prison. — Le frangin. — Un malentendu. — Présentation. — La Légion garibaldienne. — Le Bataillon D.

Depuis son arrivée au régiment, Grant jouissait d'une grande tranquillité d'esprit. Pendant le mois qui précéda son engagement, la lecture des journaux le rendait malade. Certes, les nouvelles qu'ils donnaient aujourd'hui n'étaient pas moins

inquiétantes, mais le contre-coup qu'il en ressentait n'était plus le même.

— Quoi de surprenant à cela? — C'est le sergent Charles qui pérore: — Vous pensez actuellement, en soldat. Un soldat a un devoir défini. Quand il le remplit, son intelligence, quelles que soient son acuité et ses directions, ne connaît plus l'inquiétude. Il n'a plus à juger. Il fait ce qu'il doit, avec la certitude absolue de ne pouvoir faire davantage. Voilà où réside sa force. Et cette force engendre sa sérénité. Le désespoir, le manque de courage qui vous torturaient, quand vous étiez civil, n'a-t-il pas cédé la place à un autre sentiment, la haine de l'envahisseur! La qualité de cette haine m'a été révélée à moi, brusquement, lorsque fut annoncé le bombardement de la cathédrale de Reims. Ce soir-là, j'ai entendu le sol de la France crier!

Il s'indigna contre certains égarés par des théories militaresques qui affirmaient que ce bombardement était de bonnes guerre; que les Allemands avaient le droit de détruire des tour utilisées vraisemblablement comme observatoires pour l'artillerie.

— Je me refuse à admirer la réponse du maréchal allemand : « Les os de mes Poméraniens valent toutes les pierres du monde! » Moi, je suis irréductible. Du plus profond de mes pensées les plus intimes, avec les forces les plus vives de mon instinct, au nom de mes goûts et de mes idées, je hais, méprise, condamne et tiens en méfiance tout ce qui flaire le Germain, le Hun!

— Vous avez raison. Il faut avoir des idées de guerre, — repartit Grant.

Le jour de la Victoire de la Marne, l'escouade de Grant était de garde : cela consistait à demeurer 24 heures sous le tunnel qui, traversant dans sa longueur l'édifice de front du Château, mettait en communication l'esplanade du perron avec la grande cour intérieure. Même en été, pendant la nuit, le froid y était vif. Les hommes, pour se reposer, n'avaient que des bancs sans dossier. Consigne : ne laisser entrer ni sortir personne, en dehors des heures réglementaires. On prenait la garde sans armes, et toujours en civil.

Le soir de la Marne, il y eut retraite aux flambeaux et permission de dix heures. Comme l'appel sonnait, Richard poussa

la grille. Elle n'était pas encore complètement fermée que quatre garçons apparurent, au haut de l'escalier. Grant s'apprêtait à écarter un des battants du haut portail pour laisser pénétrer ses camarades, quand un officier, qui se dissimulait dans l'ombre, surgit et commanda :

— Ils sont en retard. Mettez-les en prison ! — A ce mot, un des quatre gars répondit : — En prison ! jamais ! avons pas engagé pour prison ! Grande victoire française ! Grande fête ! Vive la France ! Vive la Russie ! Nous autres, Russes ! Moi, « artilléríste » russe ! Mon ami, « cavaléríste » russe ! — Et se découvrant, il entonna : « Bojé Tsaria Krani ! » Les trois autres l'imitèrent. Mais l'officier les interrompit :

— N'ajoutez pas le tapage nocturne à l'ivresse ! En prison ! Appelez la garde ! — Grant obéit ; il eut, cependant, le temps de dire à trois des garçons : — « Filez vite ! » — Ils ne se le firent pas répéter deux fois. Leur retard ne fut pas remarqué ; les bougies brûlaient encore dans les chambrées, et le tapage y était formidable. Mais l'artilleur, dès que la garde se présenta pour l'emmener, se mit en position de combat et fonça, hurlant :

— Moi, Russe ! Grande victoire ! — Le gaillard était solide. Richard, qui ne s'attendait pas à son attaque, reçut, en pleine poitrine, un furieux coup de tête qui l'étendit à terre ; le chef du poste Altwig encaissa un swing qui lui endommagea la mâchoire. On réclama du secours. Huit hommes descendirent conduits par Martinoff qui avait une réelle autorité sur ses compatriotes. On lui expliqua l'aventure. Il dit quelques mots à « l'artilléríste » qui s'écria de nouveau :

— Victoire ! Vive la France ! — L'officier s'impatientait. Il ordonna : — En prison, et vivement ! — L'ordre fut enfin exécuté ; et l'officier s'en alla, se frottant les mains :

— Il faut les mater, ces gaillards-là !

L'artilleur s'en tira avec huit jours de prison. L'affaire fut étouffée, au grand désappointement de l'officier. C'était un très vieux capitaine en retraite, qui avait repris l'uniforme à la mobilisation. Il avait sorti de ses armoires un attendrissant dolman à brandebourgs, de larges pantalons rouge et un képi style Louis-Philippe. Il passait le meilleur de son temps caché dans un enfoncement du mur. On l'y apercevait, le soir à 8 h. 1/2, au moment de l'appel ; parfois, il revenait à minuit

et demandait leurs feuilles aux permissionnaires; parfois, encore, il surgissait à 6 h. du matin, pour la rentrée des hommes autorisés à coucher en ville; c'était la terreur de la cantine et des retardataires. Il avait envoyé en prison les quelques hommes qui s'y trouvaient.

La prison était située dans une des innombrables salles du Palais. La description de cet édifice immense serait inutile et impossible. Des escaliers ou des couloirs, creusés dans l'épaisseur des murs, aboutissaient dans des réduits éclairés par des lucarnes. Ces chambres étaient occupées par les différents services. A mesure que l'on en découvrait une nouvelle plus vaste ou plus confortable, les bureaux s'y transportaient, et comme ces déménagements avaient lieu fréquemment et sans caractère officiel, les plantons envoyés aux compagnies en avaient pour une bonne heure avant de les trouver.

Cinquante marches d'un escalier en colimaçon, d'une raideur et d'une étroitesse invraisemblables, conduisaient à la prison : vaste salle voûtée et basse; dans un angle, un puits, dont trois lourdes dalles de granit bouchaient l'orifice. Il en montait, grâce à un phénomène d'acoustique, une rumeur où se mêlaient des bruits de pas et des voix. Enroulés dans leur couverture, sur la paille, certains prisonniers dormaient; d'autres se racontaient des histoires; d'autres jouaient aux cartes et tiraient des plans pour se procurer du tabac et du vin; d'autres se désespéraient et se croyaient déshonorés; d'autres encore étaient enchantés de leur sort.

Parmi ces derniers, se remarquait un individu malingre; taille moyenne; épaules tombantes; long col et poitrine rentrée; face terreuse et imberbe; cheveux châtains, séparés, sur le côté, par une raie très nette; un rictus perpétuel crispait ses lèvres; il avait le nez fin, des yeux bleus dont les paupières ne battaient qu'à peine. Selon l'éclairage, on lui donnait 18 ou 40 ans. Il marchait les mains dans les poches de son pantalon en loques. Sa silhouette n'eût point surpris, à 3 heures du matin, près des fortifs ou aux environs des halles. Il s'appelait Marc, tout court, — sujet belge, disait-il. Il s'était fait « boucler » pour ne pas aller à l'exercice. Il en avait « frigousse » de faire « en avant par quatre » et « en ligne face à gauche » avec des bleus ! Il en avait « marre » de la théo-

rie, des signes extérieurs du respect et des soins à donner à ses pieds! Il réservait ses forces pour plus tard, car il était furieusement patriote; plus exactement, il était furieusement parisien. Une fois « bouclé », il se fit « porter malade » pour éviter les corvées. Il se plaignait de douleurs au côté. Le major le pria de se déshabiller. Sur son dos, son torse, comme le long de ses bras, des muscles solides accusaient leurs lignes. Autour du cœur, ces phrases tatouées : « Enfant de la misère ! » — « Qu'importe ! » — Sur son bas-ventre cet avertissement : « Gare les Anglais ! Voici le Boer ! »

— Où t'es-tu fait décorer comme ça ? — demanda le major. Marc ne répondit rien. Ses regards trahissaient plus de malheur, de véritable malheur, que de vice. Le médecin l'ausculta, ordonna un badigeonnage à la teinture d'iode et l'exempta de service pour un jour.

En attendant que la porte de la prison fût ouverte, Marc considérait les groupes qui circulaient dans la cour. Soudain, il tressaillit, ses paupières s'abaissèrent, ses traits se durcirent.

— Allons, vieux, à la tôle!

— Un instant, mon pote, rien qu'un instant. Je t'en prie!

Il y avait une telle angoisse dans cette supplication, que l'homme de garde céda. Marc examinait un garçon frêle comme lui.

— Dis donc,— dit-il à une recrue qui passait, — tu vois ce gars, là-bas, le troisième, sur le rang... Tiens, celui qui se retourne... Eh bien, dis-lui de se débrouiller pour attraper quatre jours, tout de suite... dis-lui qu'il le faut! C'est promis, hein? mon pote!... Le gars, là-bas, qui me ressemble... Confonds pas... c'est sérieux!

Et, sans quitter des yeux le gars qui lui ressemblait, il marcha jusqu'à la prison et disparut par l'étroit escalier. Une minute après, sa figure anxieuse s'écrasait contre les barreaux de la lucarne, pendant que les sections se rendaient au terrain de manœuvre.

A 11 heures, un garçon, encadré par deux hommes baïonnette au canon, traversait la cour et entrait en prison. Sur le seuil, il interrogea du regard les prisonniers. Aucun ne fit attention à lui : on attendait la soupe. Alors, il alla s'asseoir sur les dalles du puits, et se demanda si on ne lui avait pas

joué un vilain tour. D'un mouvement des yeux, Marc lui fit signe d'approcher :

— C'est moi qui veut te causer, — commença-t-il. — Comment tu t'appelles ?

— Jean !

— Et puis ?

— A la Légion, Jean Quille. Et toi?

— Marc.— Et après un silence: — Ça te dit rien, ce nom là ?

— Rien. Quoi que tu me veux ?

— Te causer. T'es peut-être mon frangin !

Et sans être le moins du monde bouleversé par cette nouvelle :

— Ton frangin ! Tu crois ? Ça se pourrait. T'es de Paris?

— Dame ! Toi ?

— Ma'itou... Je crois...

— Quel âge ?

— Vingt-cinq.

— Moi vingt-six... T'as bien l'âge qu'aurait mon frangin ! De quoi que tu te souviens, dans la vie ?... Tes vieux... ta maison... parle !

— La maison ? Je vois ça : une baraque en planches et en boue avec un toit de zinc... comme un tas d'autres des environs.

— C'est bien ça !

— ... Et des chiffons... de sales frusques... des os... de la ferraille... dans un coin...

— C'est bien ça,— répéta Marc.

— La mère ? plutôt vieille... Le père ?... souviens pas. Il y avait toujours beaucoup d'hommes, là-dedans... mais le père !

— Il existait... mais il a eu une histoire... Tu comprends... Il est mort, là-bas ! J'avais quatre ans. Tu peux pas te rappeller ! Mais de moi? Tu te souviens pas? T'avais pas un frère ?

— Y avait aussi beaucoup d'enfants, ceux des voisins... et il y en avait d'autres qui couchaient un jour, deux jours... Tu devais être dans le tas !

— Et la mère ? Cherche...

— Un soir, plus personne !.. J'ai habité chez une voisine.

— C'est bien ça ! Une voisine t'a pris... une autre s'est chargée de moi, parce que la mère a eu des histoires aussi...

comme le père... ils ont fini kif-kif, là-bas ! Moi, mes nouveaux parents changèrent de zone... il se passait trop d'histoires dans la nôtre... Quand je suis venu te chercher, les tiens et toi vous vous étiez barrés ! Comment qu'ils s'appelaient ?

— Rémonard.

— Rémonard ?.. Rémonard ?... ça me dit, ce nom-là ! Les miens Gafforel... ça te dit rien ?

— Rien.

— On m'a toujours dit que ce serait à la ressemblance que je te reconnaîtrais... que tu me ressemblais comme si on était jumeaux... et tu me ressembles, mon gars ! T'es bien mon frangin ! Mon petit frangin Eugène !

— Eh oui, que c'est mon nom ! A preuve que l'aîné des Rémonard s'appelait Ugène... Alors pour pas nous confondre on m'a appelé Jean !

— Ah ! je l'avais bien senti que t'étais mon frangin ! Ça m'a fait au cœur un coup, quand je t'ai vu... et ça ne trompe pas ! C'est curieux, tout de même ! Comment que t'es ici ?

Ils se racontèrent l'un à l'autre leur lamentable aventure. Marc résuma :

— En somme, j'ai été plus malheureux que toi ! Tu ne te souvenais de rien, tu te croyais seul !... tandis que moi, je savais que tu existais... Et toujours dans les endroits où les gens comme nous ont chance de se rencontrer, je te cherchais ! Tu es insoumis, que tu dis !... Moi j'ai fait de la correctionnelle, avant le régiment : je suis un bat'd'af ! J'espérais bien te retrouver, là-bas... mais rien !... Et maintenant qu'on est ensemble, il faut plus se quitter !...

— Pensons pas à ça !

— Il faudra se mettre de la même compagnie, même section, même escouade... Faudra avoir la même conduite ! Si tu peux pas dominer ta passion et si tu en mets sur la gueule à un chef... je ferai comme toi ! Même faute : même punition ! Mais surtout que l'on ne sache pas que nous sommes frangins... on nous séparerait. Les hommes sont tellement vaches !

Quinze légionnaires en prison, deux en prévention de conseil de guerre ! Plus de doute, cela bardait !

Les compagnies de marche furent rapidement équipées et soumises à un sérieux entraînement. Les compagnies de

dépôt reçurent, peu à peu, leurs uniformes et leurs armes ; les costumes civils disparurent, les longues chevelures tombèrent. La sortie des volontaires ne ressemblait plus à celle des ouvriers d'une usine.

Convoyés par le caporal Saigne, les Autrichiens et les Alsaciens furent expédiés au Maroc. Les majors firent passer une visite générale, renvoyèrent chez eux tous ceux dont la santé laissait le moins du monde à désirer et ceux qui semblaient regretter le moment d'enthousiasme qui les avait poussés à contracter un engagement. Grant et Martinoff conseillèrent, de nouveau, à Ignace de se faire réformer :

— Jamais vous ne vous habituerez à la vie militaire, — lui certifia Richard ; — vous songez continuellement à votre tub, aux réceptions de votre oncle, aux ballets russes et à Bergson. Quelle déplorable hygiène morale !

— Je resterai ! — déclara Ignace de sa petite voix haletante et têtue. — Je ne demande qu'une seule chose, de la considération pour moi... que l'on sache qui je suis !

— Mais vous n'êtes rien !

— Ma personnalité...

— Au point de vue militaire : néant ! A moins que vous ne soyez bon tireur, bon marcheur ! Il vous faut oublier que dans le civil vous êtes un intellectuel...

— Est-ce possible ?

— J'y suis bien arrivé ! Le soir, je m'endors sans songer que j'ai une maison agréable, une famille, une bibliothèque, des gravures... un manuscrit inachevé...

— Vous ne pensez pas à cela ?

— Jamais !

— Mais votre vie intérieure ?

— Mon intelligence est sur pied de guerre, mon cher ; elle a diminué ses frais... je ne me permets pas le luxe d'avoir ce que vous appellez une vie intérieure !

— Cependant, promettez-moi que nous aurons quelques entretiens...

— Faites-vous réformer...

— Fais-toi réformer, — appuya Martinoff.

— Vous n'êtes pas plus taillé pour la vie militaire que le moine du Liban qui, après avoir été successivement soldat,

garde-magasin et balayeur, se meurt de neurasthénie en attendant sa réforme!

Mais l'exemple du moine ne décida pas Ignace. Il ne voulut rien entendre, certain que sa personnalité s'imposerait un jour. Comment? Il l'ignorait. Cette idée fixe le mena insensiblement à la manie de la persécution, puis à une douce folie qui, après des aventures que nous retracerons ici, nécessita sa libération.

Un soir, Grant reconnut, chez un pâtissier, attablé devant une assiette de petits fours, l'homme à la tête rasée.

— Invitons-le, — dit-il à Martinoff qui l'accompagnait.

L'invitation transmise en russe, l'homme à la tête rasée répliqua en français :

— Excusez-moi (il prononçait : moâ), Monsieur, mais je ne suis pas présentable. Je ne sors de l'infirmerie que pour me nourrir... et je ne mange que des gâteaux. Quand je serai habillé, j'accepterai, volontiers, l'invitation de Monsieur?... — De la main il désignait, Richard qui se présenta :

— Richard Grant.

L'autre se leva :

— Et moi, Max Gourfinkel, étudiant en médecine à la Faculté de Montpellier, engagé volontaire pour la durée de la guerre! — Il se rassit, choisit des gâteaux, les engloutit en murmurant : — C'est excellent! — et cela d'une voix grave, étrangement timbrée. L'assiette de petits-fours vidée, il paya, alluma sa pipe d'où pendaient, attachés par une ficelle rouge, une boîte d'allumettes et une curette, passa devant Martinoff et Grant, les salua par un « bonsoâr, Messieurs! » et sortit en traînant les semelles.

« Evidemment, — pensa Grant, — des types pareils (et leur nombre, à mesure qu'il connaissait mieux le bataillon, lui paraissait considérable) doivent être désorientés par la blague des sous-officiers de la Légion! » — Certains sergents — par plaisanterie pure — appelaient les « engagés pour la guerre » les « engagés pour la gamelle ». Les Russes, non seulement ne comprirent pas la plaisanterie, mais en furent profondément affectés. Grant et quelques autres essayèrent de leur prouver qu'il n'y avait pas lieu d'attacher la moindre importance à cette boutade et qu'il fallait l'accepter, comme elle était faite, « à la blague ». Mais les Russes ne comprirent pas : ils ne pouvaient pas comprendre. Le contingent russe était

formé d'individus de toutes les classes, de toutes les sectes politiques et religieuses. Il y avait là des tailleurs, des cordonniers et des mécaniciens; des étudiants en droit et en médecine; des élèves de l'école des Beaux-arts et des musiciens; quelques chanteurs et danseurs des ballets russes; des nobles, fils d'officiers de cavalerie; des orthodoxes et des israélites, des libres-penseurs et des croyants; des exilés politiques et des moujics. La plupart s'étaient engagés sur les conseils de leur ambassadeur ; un grand nombre, si les communications avec la Russie avaient été libres, auraient été officiers dans leur pays; beaucoup étaient riches, très riches même, aussi n'admettaient-ils pas qu'on pût les traiter « d'engagés pour la gamelle ». Ils ne protestèrent pas, souffrirent : et montrèrent de magnifiques soldats. Les Espagnols, eux, prirent la plaisanterie de tout autre façon. Ils avouèrent s'être engagés pour la gamelle. Ils ajoutaient : « Comme nous payerons, sans doute, cette gamelle avec notre sang, on ne peut pas nous la reprocher ! » Quant aux Italiens, ils s'agitèrent tant et si bien qu'ils furent — sauf une centaine qui manifestèrent le désir de rester à la *Légion* — expédiés en masse dans un camp d'entraînement, près de Nîmes. Ils formèrent le 4e Régiment de marche du 1e Etranger ou Légion garibaldienne. Ces hommes se battirent héroïquement en Argonne. Au moment de charger, ils ouvrirent leurs capotes bleues sur leurs chemises rouges. Ils étaient commandés par des officiers italiens. Leur colonel Beppino Garibaldi mourut, selon les traditions de sa famille, à l'ennemi.

Le départ des Italiens désorganisa le bataillon de marche. Le commandant Viard regretta ses hommes qu'il avait disciplinés et dont il était sûr. Les subsistants de cette belle unité furent versés dans les compagnies de dépôt et constituèrent, avec elles, le noyau d'un autre bataillon, que complétèrent, par la suite, les contingents de Bayonne, de Lyon et de Sidi-Bel-Abbès.

Ainsi fut créé, après une nouvelle visite médicale qui élimina tous les malingres, le Bataillon D, du 2e de marche du 1er Etranger, sous les ordres du commandant Maurice Muller.

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

PHILOSOPHIE

Platon : *Le Banquet* ou *De l'Amour*, traduction intégrale et nouvelle, suivie des commentaires de Plotin sur l'Amour, avec avant-propos, prolégomènes et notes, par Mario Meunier; 1 vol. in-12, 3 fr. 50; Payot et Cie, Paris 1914. — Camille Spiess : *Pédérastie et Homosexualité* ; 1 vol. in 8 ; Paris, Léon Vanier; Genève, Edition de la *Tribune libre*, 1915. — L. Dugas : *L'Amitié Antique*, 1 vol. in-8, 5 fr. ; Alcan, 1914.—John Ruskin : *Les Sept Lampes de l'Architecture* précédées de *La Couronne d'olivier sauvage*, trad. Etwall, avant-propos de Georges Cammaerts; 1 vol. in-8, avec 15 planches hors texte, 9 fr. ; H. Laurens; Paris, 1916. — Fr. Paulhan : *L'Esthétique de Paysage* ; 1 vol. in 16,2 fr.50 ; Alcan, 1914. — A. Dauzat : *Le Sentiment de la nature et son expression artistique* ; 1 vol. in 8, 5 fr. ; Alcan, 1914.

Ayant aujourd'hui à parler d'esthétique, il ne messied pas de remonter d'abord à l'une des sources consacrées de la science du Beau. M. Mario Meunier nous en donne l'occasion dans sa traduction nouvelle et intégrale du **Banquet** de Platon, dont il faut louer la simplicité et la sobre précision. Une intéressante préface du traducteur nous reporte plus haut encore, jusqu'à l'antique sagesse éleusinienne, jusqu'à l'initiation orgiaque et dionysiaque de Demeter, dont les symboles s'évoquent au cours des troublants discours d'Erixymaque, d'Aristophane et de Socrate : éternelle matière à la sagacité des commentateurs ; éternel thème de méditation et de rêve pour ceux qu'attire le mystère de ce que Platon appelait la Beauté et de ce qu'aujourd'hui nous appelons la Vie. M. Mario Meunier nous présente dans le même volume une traduction non moins excellente de la IIIe Ennéade de Plotin, qui marque une évolution de l'amour platonique, « de cet amour qui, né sous les ombrages mystiques de l'Académie, devait être métaphysique et subtil au temps d'Alexandrie, comme il devint sentimental et chevaleresque au moyen âge chrétien ».

C'est de l'[censuré] platonicienne, est-il besoin de le dire, que s'inspire le petit livre de M. Camille Spiess : **Pédérastie et Homosexualité**. « Il suffit, dit-il, de relire le *Banquet* de Platon pour se convaincre du véritable sens étymologique de ce malheureux mot de pédérastie que les imbéciles ont déformé comme celui du reste d'amour platonique. » Et faisant allusion à la polémique soulevée dans le *Mercure* à propos du poète Whitman (1), M. C. Spiess ajoute : « Je cherche à renouveler la philosophie

(1) Cfr. *Mercure* du 1er avril 1913 au 1er janvier 1914.

de l'amour platonique. » — Malheureusement, si l'intention de M. Spiess est claire, son exposé l'est moins. Un style abscons sert de voile opaque à sa pensée. Et puis, quel est au juste le sens platonicien du mot pédérastie ? M. Spiess nous dit qu'il suffit de relire le *Banquet* pour le savoir. Mais le *Banquet* est bien énigmatique. La Vénus vulgaire et la Vénus uranie y voisinent étrangement. Et les mets servis sur la table d'Agathon ont parfois une saveur un peu bien hellénique... Enfin, il semble qu'en somme M. Spiess attribue au mot pédérastie un sens uniquement ésotérique et philosophique ; il voit dans cet amour viril qu'il célèbre un ferment de générosité, d'héroïsme, d'enthousiasme et de lyrisme ; il y voit sans doute aussi une apothéose de la culture masculine par opposition à notre actuelle culture féminine et féministe ; et ici M. Spiess rejoindrait Nietzsche et l'esthétique futuriste dont les articles sont le mépris de la Femme et l'exclusion des thèmes rebattus de notre théâtre : le sempiternel adultère, les beautés du ménage à trois, les non moins sempiternelles plaisanteries sur le mari trompé, etc. Et de fait, rien n'eût paru plus étrange à un Grec que l'idée de localiser l'honneur masculin dans l'organe féminin que Diderot a su rendre si loquace dans les *Bijoux Indiscrets*... Et certes aussi, pour célébrer congrument ledit « bijou », un grec contemporain d'Aristophane eût préféré le ton badin et libertin de Diderot au ton pénétré, respectueux et religieux de ce coquebin de Michelet dans l'*Amour*....Mais chez M. Spiess cette antithèse entre culture virile et culture féministe se complique de bien d'autres anti-thèses raciques, politiques et idéologiques qui encombrent une symbolique déjà bien obscure... L'auteur nous annonce un prochain livre : *Génialité et Sexualité* dont le présent opuscule n'est qu'une préface et qui définira, il faut l'espérer, avec plus de précision, les points de vue esquissés ici.

Avec M. Dugas, dans la seconde édition de son **Amitié Antique**, nous nous écartons, par un vigoureux coup de barre, de l'érotologie platonicienne dont l'auteur avait pourtant subi les suggestions dans la première édition de son livre. Une étude plus approfondie de la question a amené M. Dugas à dissocier l'amitié de l'amour grec et à l'étudier, à l'exemple d'Aristote, comme un sentiment à part, sans alliage impur. « Certes, dit-il, l'amitié et l'amour grec se rattachent à une même cause, procèdent de ce qui a été appelé dans ce livre une civilisation masculine. Mais là s'arrête le rapprochement. Il a pu y avoir voisinage ; mais il n'y a aucune parenté morale entre ces deux sentiments. » M. Dugas est ainsi conduit à sacrifier les parties de son premier travail consacrées aux mœurs grecques en matière d'amour et à mettre l'accent sur la partie psychologique et morale du sujet. Ce n'est là, de la part d'un esprit aussi libre que M. Dugas, ni palinodie, ni concession à une fausse pudeur. Ce sont

des raisons de psychologie qui l'ont décidé, notamment la difficulté qu'il trouve à admettre cette sorte d'alchimie morale par laquelle s'opère chez Platon la transmutation de l'amour en amitié. — Poursuivant à travers le temps l'évolution du sentiment qu'il analyse, M. Dugas constate, sans trop le regretter, le déclin de l'amitié au profit d'autres sentiments tels que l'amour conjugal, les sentiments de famille. Nous retrouvons ici le problème de l'antithèse entre civilisation masculine et civilisation féminine qui est sous-jacent à toutes ces questions. On peut trouver que la culture antique était trop exclusivement masculine ; mais on peut aussi se demander si notre société moderne ne va pas trop loin dans le sens opposé ! On a fait un drame sur la *Loi de l'Homme*. N'est-ce pas la loi de la Femme qui menace de s'universaliser et d'envahir non seulement nos organisations économiques, ce qui est très acceptable, mais le domaine entier des pensées et des sentiments, ce qui l'est moins ?

De l'esthétique idéologique et éthique les ouvrages qui suivent nous font passer à l'esthétique des arts plastiques et de la représentation de la nature.

Voici d'abord une réédition de la traduction par G. Elwall d'une partie de l'œuvre de Ruskin : **Les Sept Lampes de l'Architecture** précédées de la **Couronne d'olivier sauvage**, c'est-à-dire de deux ouvrages qui donnent au lecteur une idée des deux manières de Ruskin : celle de l'artiste et de l'esthète et celle de l'écrivain et du conférencier social. — Ruskin est un peu démodé aujourd'hui. Ses diatribes contre l'industrialisme et contre les villes et aussi ses idées sur le rapprochement de l'art et du peuple ont bien vieilli. L'échec de ses disciples français, les fondateurs des U. P., lui donne un faux air de vieille barbe de 48. Dans son intéressante préface, M. Cammaerts nous montre qu'il y a encore chez Ruskin des parties très vivantes et même des parties éternelles. Entre autres, on lira avec curiosité la conférence faite par Ruskin sur la guerre, vers les années 1860, à l'école royale militaire de Woolwich. Et M. Cammaerts remarque avec beaucoup d'à propos que ceux qui ont la charge de réparer les ruines de la guerre, d'entreprendre les restaurations nécessaires, trouveront dans Ruskin à la fois un guide éclairé et un grand semeur d'idées.

Ruskin était un grand ami de la nature et du paysage naturel ou peint. Aussi ses idées s'évoquent-elles à plus d'une reprise au cours des deux livres qu'il nous reste à signaler : celui de M. Fr. Paulhan sur **l'Esthétique du Paysage** et celui de M. A. Dauzat **sur le Sentiment de la nature et son expression artistique**. Ces deux ouvrages, dont le premier est un peu antérieur au second traitent des mêmes questions et se complètent l'un l'autre. Tous deux se placent en dehors de tout parti-pris d'école et se re-

commandent par une spontanéité qui n'exclut ni la finesse ni la profondeur. M. Paulhan traite moins de l'origine et de l'évolution de l'art du paysage que de sa fonction actuelle, tandis que M. Dauzat fait une plus large place aux considérations historiques, sans négliger la partie analytique et critique de son sujet. M. Paulhan rattache sa conception du sentiment de la nature et de l'art du paysage à sa théorie de l'Art en général, telle qu'elle se déduit de ses deux livres bien connus : *Le Mensonge de l'Art* et la *Morale de l'Ironie*. On sait que l'Art est, selon lui, la création d'un monde fictif où s'ébattent les désirs que la vie réelle comprime ; l'amour de la nature et du paysage a sa raison d'être dans un besoin d'évasion de l'individu hors de la société, dans un heurt des tendances individuelles et des tendances sociales. M. Dauzat conteste cette thèse (p. 276) ou du moins la limite à une portée moins générale. Encore faut-il dire que M. Paulhan apporte lui-même à son idée, selon sa coutume et son souci de mise au point, toutes sortes de tempéraments et de nuances. Une autre légère divergence entre les deux auteurs concerne le sentiment de la nature au XVIIe siècle. M. Dauzat refuse à peu près complètement ce sentiment aux littérateurs du grand siècle, M. Paulhan est moins absolu (p. 28) et s'appuie ici sur l'autorité de Faguet. M. Paulhan, après nous avoir expliqué avec sa finesse habituelle les éléments du sentiment de la nature, les procédés d'expression du paysagiste et l'âme des paysages, nous promène enfin dans « quelques mondes », à savoir les mondes enchantés dus au pinceau des Ruysdael, des Millet, des Chintreuil, des Pointelin, des Cl. Monet, etc. M. Dauzat, après avoir distingué dans le paysage des éléments objectifs, subjectifs et mixtes, et un fait historique détaillé de l'évolution du sentiment de la nature, nous expose les spécialités du paysage et les divers tempéraments des paysagistes. En passant (p. 216), il prend la défense de l'école romantique « qu'on s'efforce si injustement de discréditer depuis quelques temps ». Faut-il, au cours de ces remarquables analyses, relever une affirmation hasardeuse et une omission ? L'affirmation hasardeuse concerne Tolstoï qui est cité dans une note de la page 216 comme ayant prêté peu d'attention à la nature. J'en appelle à ceux qui ont lu avec délices les *Cosaques*, par exemple. L'omission concerne Senancourt que M. Dauzat cite bien parmi les peintres de forêt, mais qu'il omet comme peintre de la nature alpestre, alors que Senancourt, est un des premiers et des plus originaux en ce genre et qu'il a même esquissé à ce propos une curieuse théorie du paysage romantique (1). Mais ce sont là minces querelles à propos d'un livre si riche d'idées et de faits.

GEORGES PALANTE.

(1) Senancourt, Obermann, t. I, p. 144. *De l'expression romantique et du ranz des vaches.*

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Images historiques, Monuments de gloire et liberté, Laurens, 7 fr. 50. — Les villes occupées : *Laon*.

La librairie Laurens a réuni en volume six plaquettes de sa collection des *Images historiques* : **Monuments de Gloire et liberté**, où l'on trouvera des notices sur *le Panthéon*, par Jean Monval; *la Bastille*, par Georges Cain; *la Marseillaise et le Chant du départ*, par René Brancour; *la Colonne Vendôme*, par Lanzac de Laborie; *l'Arc de Triomphe de l'Etoile*, par Henri Welschinger et *la Galerie des Batailles*, à Versailles, par André Pératé. C'est une publication que les préoccupations actuelles rendent en quelque sorte d'actualité, mais d'un intérêt plutôt inégal, — par le choix des sujets d'abord. Nous avons déjà présenté lors de leur publication les fascicules sur *la Marseillaise* et sur *la Colonne Vendôme*. M. Henri Welschinger a écrit des pages intéressantes sur *l'Arc de Triomphe*, tandis que M. Jean Monval s'efforçait de nous intéresser au *Panthéon*, qu'il ne trouve pas, du reste, assez dégagé. Cependant cette lourde bâtisse, qui demeure plutôt froide et nue, occupe une place généralement déserte. Sa décoration intérieure faite d'œuvres disparates a été critiquée justement, si elle offre des morceaux de réelle valeur. On a de plus encombré le vaisseau en y plaçant des monuments assez malheureux. — A propos des divers personnages qui s'y trouvent reposer, l'auteur nous rappelle, — peut-être à regret, — quels carnavals se trouvèrent, lors de la Révolution, l'apothéose de Voltaire et celle de Rousseau : l'image du « patriarche de Ferney » trimballée sur un lit et couronnée par la Gloire; dans le cortège, une délégation du faubourg Saint-Antoine portant le plan en relief de la Bastille; un groupe d'écrivains avec les « œuvres complètes » du personnage, etc.. L'apothéose de Rousseau, on le sait, fut du même acabit; on y voyait « des chœurs de vieillards, d'enfants, de mères de familles, de représentants du peuple » qui entonnèrent des strophes de Marie-Joseph-Chénier. M. G. Cain nous raconta autrefois, si j'ai bonne mémoire, qu'au moment du cortège survint une pluie diluvienne qui détrempa les oripeaux et les frusques, et rafraîchit quelque peu l'enthousiasme. — Je ne crois pas devoir revenir sur les inhumations diverses qui se firent par la suite au Panthéon; ses cryptes, paraît-il, contiennent quarante-neuf tombeaux et cinq urnes. Mais on a hésité, — et pour cause! — à placer dans la nef de l'édifice l'image du vaisseau *le Vengeur*, dont la fin héroïque a été plutôt discutée. — *La galerie des Batailles* de Versailles termine le volume. On y trouvera un intéressant historique de la partie du palais qui fut saccagée pour lui faire place. Cet « arrangement », que nous devons à Louis-Philippe, coûta la bagatelle de

1 million et 400.000 fr. à peu près. Parmi les tableaux, d'un mérite divers et souvent contestable, qui s'y trouvent, M. Pératé signale avec juste raison la bataille du *pont de Taillebourg*, qui reste une des œuvres les plus remarquable d'Eugène Delacroix (1). — M. G. Cain a donné enfin dans ce volume la notice qui concerne *la Bastille*, avec des illustrations curieuses, la plupart fournies par le musée Carnavalet. Nous n'oublions par toutefois les pages publiées sur le sujet par M. F. Funck-Brentano, qui a ramené à ses justes proportions le fait d'armes du 14 juillet et donné des indications précises sur les six ou sept personnages, — assez peu recommandables, — qui se trouvaient détenus dans la forteresse. — Une des photographies de la brochure reproduit le petit tas de pierres qui en subsiste aujourd'hui, — des pierres mises à nu lors des travaux du Métro dans la rue de Rivoli et qui ont été transportées sur le quai des Célestins. On en a fait un petit monticule, placé derrière une grille et à côté duquel se trouve, comme par hasard, un cabinet à 15 centimes.

§

Parmi les villes occupées encore présentement par l'ennemi et dont nous espérons tout de même qu'on finira par le déloger un jour, une des plus intéressantes, à la fois au point de vue historique artistique et pittoresque, est la vieille cité de **Laon**, plantée sur une colline haute environ de 180 mètres et qui descend presque à pic dans la plaine. Laon, qui fut aux vieilles époques un des derniers refuges de la royauté carolingienne garde, de la période si mouvementée du Moyen-Âge des édifices remarquables, comme la cathédrale et ses annexes, l'église Saint-Martin, la chapelle des Templiers; de vieilles demeures dont l'une remonte à l'époque romane, et même deux des portes de l'enceinte fortifiée qui a subsisté en partie, surtout à l'occident. Au point de vue topographique, le site de Laon est surtout curieux, car il représente assez exactement la lettre majuscule L; la ville occupe la branche verticale du caractère et empiète même quelque peu sur la traverse, tandis qu'après un site découvert, dans la branche qui se relève était située l'abbaye Saint-Vincent. — De la gare, en contre-bas, il faut donc pour atteindre Laon, gravir d'interminables escaliers ou se servir de l'ascenseur, dont l'installation du reste est assez récente. Mais au vieux temps, ou doit le comprendre, la place était à peu près imprenable. C'était une citadelle de premier ordre et l'on n'entrait que de l'aveu des défenseurs. De fait, Laon ne fut jamais réduit que par surprise ou capitula, par exemple à l'époque d'Henri IV, en 1814 ou plus récemment en 1870. L'occupation actuelle, bien que nous n'ayons guère de détails la con-

(1) L'illustration par malechance à interverti le placement au-dessus des titres de la bataille de Tolbiac et de la bataille de Poitiers.

cernant, dut être faite dans des conditions analogues. L'ennemi s'est installé dans la place, toujours est-il, et rien n'indique encore qu'il soit disposé à en sortir de bon gré, car c'est une position de premier ordre et d'où il doit commander toute la région.

L'édifice le plus remarquable de Laon est la cathédrale, qui se trouve au fond d'une petite place sur le côté nord du plateau. C'est un monument de l'époque de transition. On sait qu'elle a été refaite après l'incendie de 1112 survenu au cours d'une émeute de la commune dont Augustin Thierry nous donna le récit autrefois ; mais la plus grande partie de l'édifice date de l'évêque Gautier de Mortagne qui siégea de 1155 à 1174. Il éleva deux hautes tours sur sa façade occidentale ; une autre à droite du portail latéral nord et une quatrième qui recouvre un petit campanile, sans doute provisoire, car le faîte ne porte pas de balustrade, à gauche du portail sud. Une grosse tour-lanterne, plutôt basse, s'élève sur la croisée. Entre les colonnettes du beffroi de la façade ouest, on peut remarquer des statues de bœufs, rappelant, dit-on, les braves bêtes qui charrièrent jusqu'en haut de la montée les matériaux dont fut construite l'église. — Le chevet de la cathédrale de Laon est plat, disposition assez rare, du moins de nos côtés, et qui a été attribuée à des remaniements effectués durant le XIVe siècle, à l'époque de l'occupation anglaise. A côté de l'édifice subsiste d'ailleurs l'ancien palais épiscopal, transformé en palais de Justice (XIIIe siècle) que borde une belle galerie de cloîtres, et en arrière la Sainte-Chapelle de l'évêché, plus ancienne que la cathédrale. L'étage de cette chapelle a été utilisé comme musée lapidaire et contient diverses pièces curieuses, dont le tombeau de Guillaume d'Hardigny, médecin de Charles VI, avec la curieuse représentation de son cadavre. — La cathédrale de Laon, dont on peut trouver l'historique et des descriptions abondantes dans les ouvrages spéciaux, possède d'ailleurs une pièce précieuse, — une peinture à la cire représentant *la Sainte Face du Christ* d'après un portrait du Vatican et qui provient de l'abbaye de Montreuil aux environs. Le Christ, selon l'ancienne tradition, est représenté plutôt laid. « Le portrait est authentique, me déclara le sacristain ; il est du XIIIe siècle. » En sortant de la cathédrale par le transept sud, on peut voir sur la rue du Cloître, où se tient un pittoresque marché, une curieuse statue d'ange, placé sur la muraille de l'église. Il n'a plus de tête, mais porte un cadran solaire sur le ventre. — De ce côté se trouvent encore une salle capitulaire et un cloître (XIIIe siècle), ainsi que de vastes cryptes.

Mais les rues étroites du vieux Laon offrent encore nombre de coins curieux : rue Sérurier, une très belle porte de la première Renaissance ; rue du Pourrier, la maison romane que nous avons signalée plus haut, avec des fenêtres cintrées et deux cheminées qui

ressemblent à des colonnes ; rue Sainte-Geneviève dans le square du Musée, — curieux surtout au point de vue archéologique et où l'on peut voir, en outre, des tableaux des Primitifs, ainsi que la statue funéraire de Gabrielle d'Estrée, — c'est encore la chapelle octogonale des Templiers, que termine un chœur ou abside, tandis qu'à l'opposé se trouve un campanile à deux baies. — Au côté sud de la ville, on arrive en suivant la promenade de la Couloire, qui suit la muraille en contre-bas, à la *Porte d'Ardon*, un bel ouvrage militaire du XIIIe siècle, que défendaient deux tourelles, un assommoir et une herse, et plus loin à la *Porte des Chenizelles*, plus ancienne mais beaucoup moins restaurée ; on y a même percé des fenêtres et couvert d'appentis les hauts canons de tours. — Avant d'arriver à la porte des Chenizelles, on passe devant les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Jean, où s'est installée la préfecture. De ce point la crête de la colline commence à décrire une large courbe qui enferme l'entonnoir dit la *Cave Saint-Vincent*. On suit toutefois la rue Saint-Martin pour gagner l'ancienne abbaye du même nom dont l'église demeure debout, la façade flanquée de deux minarets, tandis que le chœur s'accompagne de deux tours sans flèches précédant le transept. L'église Saint-Martin, ancienne conventuelle des Prémontrés, dont le couvent a été occupé par l'Hôtel-Dieu, a d'ailleurs sa légende. Lorsqu'on y entre, on voit encore, à droite du côté de la porte, un tombeau qui passe pour être celui d'un sire de Coucy, qui avait été un des bienfaiteurs de la communauté, mais, on ne sait trop pour quelle cause, était mort excommunié. Les moines l'enterrèrent finalement en dehors de l'église, puis, sur les réclamations de la famille, agrandirent la nef d'une travée lors de la reconstruction qui fut entreprise, — ce qui mit la sépulture à l'intérieur ; toutefois, ils omirent de consacrer la partie nouvellement élevée, tant que le défunt ne reposa toujours pas en terre bénite. L'Eglise a toujours eu des accommodements, lorsqu'il s'agissait de sauver la face.

Au delà de l'église Saint-Martin, on arrive au bout de l'enceinte fortifiée de Laon. La muraille dont il reste les courtines et quelques tours s'ouvrait autrefois de ce côté par la porte Saint-Martin, qui s'effondra il y a quelque vingt ans et dont il ne subsiste que des ruines. L'enceinte finit un peu plus loin par la *tour penchée*, une des tours de la défense d'autrefois, mais veuve de ses crénaux et que des tassements du sol ont dû faire incliner vers l'intérieur. — Au-delà, et après un large terrain découvert qui constitue la base de la lettre L sur le plan, s'élève la vieille abbaye de Saint-Vincent qu'occupait le Génie militaire. Elle remonte à la reine Brunehaut (589) et il en subsiste le logis abbatial (XVIe siècle), ainsi que des murailles défensives remontant au XIIIe. — En contre-bas de la citadelle, c'est-à-dire sous la partie nord-est de la colline, s'étend le faubourg de Vaux,

dont l'église est intéressante ; la nef remonte même au XIe siècle, le chœur à la fin du XIIe, comme la tour juchée sur le transept. Mais l'édifice a été trop restauré ; il apparaît comme gratté, verni, clinquant de neuf. A l'intérieur on signale un vieux panneau de tapisserie où se trouve figurée la *Vie de la Vierge*.

Tel était, à peu près, ce qu'on pouvait voir à Laon avant l'occupation des Allemands.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Octave Mirbeau (La Dépêche, 23 février). — *Page extraite d'un manuel d'histoire de France en l'an 2000* (Le Temps, 14 février). — *Sensations d'un blessé* (L'Opinion, 27 janvier).

M. Gustave Geffroy, qui fut l'ami dévoué et l'admirateur d'Octave Mirbeau, lui consacre dans la **Dépêche** cette page qui est déjà une vengeance du dédain que la critique a montrée envers ce juste critique des laideurs contemporaines :

Je l'ai vu étendu pour son dernier sommeil, les yeux clos, le visage calme, commençant le grand voyage de l'éternité. Autour de lui, rien n'était changé. Les tableaux qu'il aimait montraient sur les murailles les images de la vie, des paysages de Claude Monet, des fleurs de Cézanne, des paysannes de Pissarro, un torse de fillette au visage rieur, de Renoir... Sur les meubles et sur les socles, des statuettes surgissaient avec des gestes de tristesse et de regret, des mouvements de marche et de départ. Dans un angle obscur, le buste en marbre blanc de Mirbeau, sculpté par Rodin, semblait regarder Mirbeau mort, et tous deux avaient la même immobilité réfléchie. Le lendemain, on allait emporter et confier à l'abîme de la terre ce qui restait de cet homme qui avait vécu si ardemment, et toutes ces œuvres qui avaient entouré son dernier jour garderaient leur aspect fixé et immuable.

Pour ceux qui ont été les amis de Mirbeau et qui lui ont dit ici leur adieu, ces œuvres des artistes qu'il a aimés et défendus conserveront dans leur mémoire cet arrangement suprême autour de son lit funèbre. C'est désormais le décor de son tombeau, et le souvenir de l'écrivain qui les a célébrées restera vivant autour d'elles. S'il y a une immortalité sur notre planète ravagée par les cataclysmes de la nature et par les convulsions de l'humanité, il sera juste que le nom de Mirbeau subsiste dans l'esprit des générations futures lorsqu'elles contempleront ces œuvres décrites par sa plume savante, commentées par son enthousiasme. L'admiration mérite de survivre, comme les créations qui l'ont suscitée. Une grande partie des pages que laisse Mirbeau a été consacrée à des apologies d'artistes, à la célébration de talents et de génies que l'on voit en ce moment monter vers la gloire. L'avenir devra lui tenir compte de sa prescience, qui s'est si souvent exercée avec une force si magnifique.

Les dons qui étaient en lui ne s'étaient pas moins manifestés dans ses romans du début et dans les livres qui les suivirent, et qui n'étaient plus

des romans, mais des pamphlets sociaux, des libres voyages à travers le monde civilisé, auquel il ne ménageait pas ses critiques, ses diatribes, ses invectives. Si l'on observe le parcours de sa carrière d'écrivain, on le trouve au début le conteur des *Lettres de ma chaumière*, où le réalisme net, précis, coupant, s'apparente à celui de Maupassant, mais avec un sentiment déjà plus tragique, plus douloureux. Il y a toujours chez Maupassant une sorte d'indifférence, de tranquillité, même lorsque son observation révèle quelque aspect terrible des fatalités de la vie. C'est un droit pour l'écrivain de dominer ainsi son sujet, si son art est assez grand pour nous suggérer la signification profonde des êtres. Maupassant ne parvient pas toujours à cette complète maîtrise, mais il suffit qu'il s'en soit parfois emparé pour mériter son renom littéraire. Mirbeau, lui, donne la liberté à son sarcasme et à son indignation, et cette manière qui lui était naturelle, et qui s'aperçoit dans les *Lettres de ma chaumière*, prend toute son ampleur dramatique avec le *Calvaire*, qui est un livre d'une rare sensibilité, d'une analyse poussée jusqu'à la souffrance. Malgré la perfection de la forme, la sauvage éloquence de la plainte, ce n'était pourtant que le début de romancier de Mirbeau. Si la frénésie l'emporte devant le cas morbide de l'*Abbé Jules*, il faut classer comme un chef-d'œuvre la triste et trop véridique histoire de *Sébastien Roch*, victime de l'éducation qui lui a été imposée, et victime aussi de l'impur jésuite qui a sali et détruit son existence d'enfant et de jeune homme.

Avec le *Jardin des supplices*, où l'imagination tourmentée et exaspérée de l'écrivain atteint des bas-fonds d'horreur dont il n'y a peut-être pas d'exemples en littérature (il y en a dans l'art, de Jan Luyken à Goya), Mirbeau quitte le roman pour adopter une forme de livre où il trouvait l'emploi de ses pages de journaliste, conçues d'ailleurs en vue de sujets définis et d'ensembles raisonnés. Il en est ainsi avec le *Journal d'une femme de chambre*, où quelques pages véritablement excessives ne doivent pas faire oublier l'extraordinaire acuité de l'observation. Il en est ainsi avec *La 628-E 8*, qui sont comme des « reisebilder » où l'ironie féroce alterne avec l'ironie joyeuse. Il en est ainsi avec *Dingo*, où Mirbeau, tout en décrivant les faits et gestes de son chien, lui a prêté son âme inquiète et douloureuse révoltée par tant de vilenies et d'iniquités.

L'œuvre de Mirbeau sera examinée par la critique de demain qui « fera le bilan de l'esprit français ». Elle ne devra pas négliger, ajoute M. Geffroy, la page de Mirbeau qui vient d'être publiée comme son Testament :

Malgré que mes forces soient usées, je ne puis me résigner à disparaître sans avoir offert, à ceux qui voudront m'entendre, mes dernières pensées. C'est pour moi le moyen d'accomplir mon suprême devoir envers mon pays...

Deux dangers nous guettent, celui qui consiste à vouloir être l'oppresseur après avoir été la victime ; celui qui consiste à vouloir confondre, au nom d'un vague amour de l'humanité, les rôles de l'oppresseur et de la victime...

Gardons-nous du mensonge, comme nous devons nous garder du crime... Les hommes impatients de tendre la main à l'Allemagne, alors qu'elle

garde entière sa cupidité, sont dans le mensonge, car il n'y a aujourd'hui qu'une seule générosité véritable, c'est de tout sacrifier à la France...

Que mes anciens et chers compagnons de lutte ne s'y méprennent pas ; l'humanité s'améliorera si nous savons sauvegarder la position morale que la France occupe dans l'Univers. Ce que nous demandions autrefois à un parti, nous le trouvons dans un pays. Mais pour cela, il faut qu'on découvre, comme je l'ai découvert moi-même, que la patrie est une réalité.

Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon œuvre est là pour le dire. Mais, collectivement, nous avons fait preuve d'une âme magnifique. Sauvegardons pieusement cette conscience nationale. Un jour, elle finira bien par influer sur la conscience de chacun de nous, et c'est ainsi que l'humanité sera régénérée par la France.

On demande souvent depuis trente mois, écrit M. Geffroy, si la guerre nous donnera un esprit nouveau. Octave Mirbeau nous donne, avec sa réponse d'outre-tombe, « la conclusion de son œuvre et de sa vie ». On retrouve, en effet, dans cette dernière page du pamphlétaires, ce mysticisme chevaleresque et cette foi dans l'amélioration de l'espèce humaine qui fut le rêve pour lequel il a combattu. Il est mort avec la certitude que, sinon lui, du moins ceux de sa race entreraient dans la Terre Promise, où enfin l'humanité serait régénérée.

§

Je trouve dans le **Temps** cette fine et spirituelle satire (à la manière de l'Anatole France de *l'Ile des Pingouins*) de notre histoire actuelle ; l'auteur de cette chronique, intitulée *En l'an 2000*, en a d'avance distingué la haute moralité. Voici cet extrait d'un Manuel d'histoire de France, en l'an 2000 :

... Au cours du troisième hiver de la Grande Guerre, dans les premiers mois de 1917, apparurent les symptômes d'une évolution assez curieuse de l'esprit public dans notre pays. Les Français d'alors traversèrent une sorte de crise morale tout à fait inattendue et dont l'étude est extrêmement intéressante pour tous ceux qui s'attachent à pénétrer la psychologie collective de nos rudes ancêtres et à faire revivre quelques-unes des périodes les plus caractéristiques de ces temps héroïques.

En consultant les journaux de l'époque et en compulsant le formidable recueil des édits de guerre promulgués à cette date, on constate qu'une véritable vague de mysticisme passa sur la France. Un étrange appétit de mortification, une soif d'austérité et de macération s'emparèrent de la conscience nationale et apportèrent dans les mœurs du temps des bouleversements significatifs.

L'impulsion vint des pouvoirs publics. Une série de décrets restrictifs transforma les conditions d'existence de la population et mit en vigueur un régime sévère aux tendances nettement moralisatrices et édifiantes. La vie des non-combattants devint en quelques jours d'une simplicité et d'une humilité quasi monacales ; la pratique de toutes les vertus se transforma

en obligation légale et l'on organisa une véritable chasse aux péchés capitaux. L'avarice, la paresse, l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure et la gourmandise furent impitoyablement traqués par des circulaires impératives : les citoyens furent successivement invités à porter leur or à la banque, à travailler dans les administrations de l'Etat, à pratiquer l'oubli des injures et le pardon des injustices sociales, au nom de l'union sacrée, à se liguer contre la calomnie, à déserter les salles de spectacles, lieux de perdition, et à s'abstenir de repas copieux et de sucreries.

. . . . . .

Des esprits superficiels ont voulu expliquer ces mesures étranges par une prétendue difficulté de ravitaillement dont aurait souffert notre pays après trente mois de spécialisation militaire. Le rationnement de la population aurait été, nous dit-on, une nécessité matérielle indispensable à la conduite énergique de la lutte et un acte d'élémentaire prévoyance.

L'explication est ingénieuse, mais rien ne nous permet d'adopter cette hypothèse de pure fantaisie. Evidemment, l'Europe entière dut connaître à cette époque des difficultés économiques et les assiégeants eurent parfois à résoudre les mêmes problèmes que les assiégés. Mais n'oublions pas que les alliés avaient la maîtrise des mers, des possibilités illimitées de ravitaillement et que le sous-sol de la France était assez riche en charbon pour assurer le chauffage de tous ses habitants en cas de nécessité. Nous ne saurions donc sans impertinence adopter une thèse qui nous amènerait logiquement à accuser de la plus grave imprévoyance les administrateurs de la chose publique.

Les difficultés de ravitaillement ne furent visiblement qu'un prétexte adroitement utilisé pour arriver à des fins moralisatrices dont le but nous échappe, mais dont la réalité est indiscutable. En examinant de près en effet les dispositions administratives réglementant l'alimentation, le chauffage, l'éclairage ou les distractions de nos aïeux, on remarque leur caractère somptuaire, leur désintéressement systématique, leur beauté purement philosophique que n'entache aucune arrière-pensée utilitaire. Vous chercheriez en vain une préoccupation d'intérêt ou une réalisation pratique d'économie dans ces mesures restrictives, et c'est ce qui nous en révèle la noblesse cachée.

Il faut le recul des années pour juger sainement des hommes et des choses, et voici le jugement définitif de l'histoire : notre administration « fut mystique, elle crut à l'influence heureuse de la mortification, de la privation, du renoncement aux joies quotidiennes, de la souffrance inutile et librement consentie ». Et cela est vraiment très français. Cette satire aussi.

§

Je cueille dans l'**Opinion** la relation que le sous-lieutenant Edmond Valery, blessé, a envoyée à sa revue préférée. C'est, sans littérature, une analyse étrangement précise des sensations immédiates d'un blessé « suspendu sur l'abîme » et qui cherche, anxieux, « à ne pas effaroucher » la frêle existence qui lui reste. Je prends le récit à l'éclatement de l'obus :

Arrêt brusque de la colonne. Un 210 est tombé en avant. Le passage est dangereux. Nous repartons au trot dans le vacarme de nos canons martelant la route dure. Une gerbe noire et dense s'éploie de nouveau devant nous, dans la brutalité cassante de l'explosion : l'obus est tombé au même point. L'à-coup est brusque. Hommes et chevaux s'énervent. Mais pas un mot, pas un geste ne décèle l'inquiétude. Nous reprenons le trot. Un conducteur, les dents serrées, le regard fixe, montre l'angoisse d'une attente inquiète. « Ah ça, mon ami, auriez-vous peur ! Vous... »

Un brisement déchirant. Je suis aveuglé, flagellé. Deux couleurs, bistre et noir, tournoient. Mon cheval a dû se cabrer... j'ai la sensation nette d'écouffement, et de mort dans le bruit et l'obscurité. C'est un tourbillon qui m'a bouleversé, anéanti... Un grand calme lui succède aussitôt. Du sang tiède me bouche les yeux, couvre mon visage et englue mon col. Je n'entends que confusément des agonies... Dans le silence oppressant de ma surdité passagère, je sens bruire ma vie, comme diffuse... je ne souffre pas du tout, mais je garde une immobilité absolue, n'osant pas même lever les paupières, de peur de rompre le charme. La chaleur du sang se répand sur tout mon corps et me paraît douce. J'ai l'impression vague d'une vie élémentaire et fragile, que je retiens jalousement dans l'horreur du tumulte où j'ai disparu. Pas une seconde je ne me demande où je suis blessé. Je sens battre mon cœur, j'essaie de respirer ; je suis suspendu sur l'abîme, et je cherche, anxieux, à ne pas effaroucher la frêle existence qui me reste...

« Mon lieutenant ! mon lieutenant ! » Une lumière dans ma torpeur... e ne veux pas qu'on la trouble imprudemment, et je supplie dans un murmure : « Ne me touchez pas, de grâce, laissez-moi ! » Mais j'ai parlé ! la vie extérieure est rentrée en moi. On ne peut rester au milieu des cadavres. Je reconnais la voix du maréchal-des-logis qui m'appelle : malgré mon horreur pour le moindre mouvement, je me laisse, mollement, sans résistance, porter par lui. Je suis de nouveau dans mon isolement complet, replié sur ma vie précaire dont je crois voir vaciller la flamme, ignorant tout ce qui m'entoure.

Il m'a couché sur un brancard. Je me juge encore dans l'immobilité. On me lave les yeux, je regarde furtivement. Je suis devenu semblable à un enfant, je me sens faible, infiniment, sans volonté, pauvre lambeau de chair meurtrie et douloureuse, inutile déchet laissé au bord de la route. On s'empresse autour de moi, j'en suis ému, mais je suis si faible, si faible... je m'abandonne... je crois bien que je vais mourir, et cela ne m'effraie pas du tout ; au fait, je suis entre deux vies, sans grande conscience, mais avec une sorte de lucidité intérieure. Je n'ai pas la moindre appréhension, j'ouvre la bouche pour demander l'Aumônier, et je suis tout étonné de ma voix, blanche, frêle, timide comme si elle avait peur de raisonner. Il vient, je reçois son absolution ; j'ouvre les yeux ; le ciel est flamboyant. Je me sens reposé, je m'enquiers des morts. Je prie le docteur d'aller soigner un malheureux brigadier qui se lamente. Résigné, immobile, je lui parle. Il a le bras cassé, je le plains, mais qu'est-ce que tout cela ? Allongé, les mains jointes, je pense que face à la splendeur sanglante du ciel qui m'emplit l'âme, je vais mourir pour la France.

On soulève mon brancard. Pas encore ! Je veux savoir ce qu'on ne m'a

dit qu'à moitié : 5 hommes sont morts; 6 sont blessés, je les fais partir avec moi. 17 chevaux gisent, le mien a eu les pattes arrachées ; je fais prendre sur moi ce qui peut être utile à d'autres. Puis je me laisse enlever, et mollement balancé, les yeux aux premières étoiles, on m'emmène...

Et je n'ai plus de souvenirs jusqu'à la vision, douce à en défaillir, d'une sœur penchée sur moi, attentive, inquiète, berçant à mi-voix d'intolérables souffrances. Criblé d'éclats, torturé de douleur, je vois toujours, dans une chambre toute blanche, imprégnée de clarté, ce visage de femme, immatériellement blanc lui aussi dans sa guimpe, qui s'inclina, ange de Pitié et de Charité, sur la nuit de ma faiblesse misérable...

Emouvante et curieuse lucidité presque au seuil de la mort.

R. DE BURY.

ART

Exposition *Guillaumin* (Galerie Haussmann). — Exposition *Steinlen* (rue de la Boétie). — Exposition *Louise Hervieu* (Bernheim-Jeune). — Exposition Jacques Blot (Nunés et Fiquet). — Exposition Honey Ottmann (Druet). — Exposition Georges Hugo (Arts décoratifs). — Carolus Duran.

L'art de **Guillaumin** s'épanouit en larges paysages ensoleillés: miroirs du plus beau rivage provençal, flots bleus, pins parasols, rochers rouges. Dans la Creuse, il décrit les flancs des hautes collines que surmonte la pierraille de quelque tour en ruine, mais surtout descend au creux de la vallée, notant les émaux de l'aube sur la rivière irrégulière, au lit souvent marqueté de larges pierres.

Il décrit de radieuses eaux d'été et aussi des jeux de lumière pâle sur des neiges. Il analyse des arbres puissants, vieux noyers, châtaigniers touffus. Autrefois il fut un fervent des environs de Paris où il captait près de Gif ou de Damviette des étendues de champs dorés piqués de meules d'ombreux jardins où il aimait situer des silhouettes féminines. On peut se souvenir en passant qu'il data de ce hameau de Damviette près Gif des toiles ou pastels si lumineux qu'une partie érudite de la critique d'art plaça sans souciller Guillaumin parmi les peintres de l'Egypte en l'accusant d'exagérer la splendeur du décor oriental. Auparavant Guillaumin avait peint, à Paris des Seines charriant de violents reflets de soleil couchant. A l'exposition de la rue des Pyramides, une des plus belles parmi ces glorieuses installations éphémères dans quelque bel appartement vide du centre de Paris qu'avait préconisées Degas, Guillaumin se présentait surtout en peintre de Paris. On disait alors Guillaumin et Gauguin; ceci indiquait en même temps la nuance de déférence de Gauguin envers Guillaumin son aîné et dont il était alors l'adepte ; cela signifiait aussi une nuance de recherche différente, tranchant sur celles des autres impressionnistes de la première heure, Manet, Monet, Degas, Renoir, Pissarro, Raffaëlli, Forain, Lebourg, Sisley, Cézanne, Berthe

Morizot. L'art de Guillaumin cherchait des solidités, il était vigoureux, un peu âpre. Un bouquet de colorations foncées, une impression de nature rude qui sait pourtant sourire, caractérise nombre des premiers Guillaumin. La science des eaux, des arbres, la vie propre des feuillures, la forte structure des terrains font reconnaître de loin et sans erreur possible un Guillaumin dans une exposition et cette forte personnalité a son originalité parfaite et bien tranchée. Les toiles et pastels exposés Galerie Haussmann affirment une fois de plus cette maîtrise faite de sincérité et d'une intelligence complète de la tradition classique en ce qu'elle a d'essentiel et de vrai.

§

Rue de la Boétie des peintures, des dessins des eaux-fortes constituent l'œuvre de guerre de **Steinlen**.

On y voit des études pour quelques-unes de ces belles affiches dont la simplicité tragique nous émouvait au moment des journées de solidarité pour les poilus, pour les Serbes. Une des plus belles, c'est cette République douloureuse, simple femme du peuple, douce et tendre, accueillante et maternelle, qui ramène sous son manteau les enfants éprouvés si durement. Cette étude d'affiche pour les orphelins de la guerre est une page de premier ordre.

Le poilu de Steinlen tel qu'il se pose ici, en tant de tableaux cherchés et de croquis légers, est peut-être par sa simplicité, par le caractère grandiose de sa décision sans forfanterie, de son acceptation de tout effort héroïque comme obligé et quotidien, la figure la plus intéressante qu'on ait donné du pays armé. Ce sont surtout des territoriaux qu'a dessinés Steinlein. Il s'est plu à fixer leur aspect à la fois débonnaire et résolu. Il leur donne bien leur âge qui dans toute guerre antérieure en eût fait de simples spectateurs des événements. Il note du même trait leur fatigue et leur endurance ; il écoute leur chanson de route cadençant un pas allongé malgré le lourd chargement ; il les fait défiler, rigides, devant la civière du colonel blessé, du même pas qu'ils suivent dans cette page décorative voisine : la *Victoire* en chantant leur ouvre la Carrière...

Cette Victoire, il en a eu de nombreux tâtonnements cherché l'envol, les traits, sans qu'aucune étude ne cesse de lui donner un visage fin, mais humain, émouvant, sans recherche du passé et d'hellénisme d'école. D'autres pages figurent des scènes d'horreur de la retraite serbe, des trous de blessés, avec des figures creuses et des corps prostrés. Ici les réfugiés se pressent à des guichets, une foule de femmes et de fillettes s'écarte sous la menace du taube. Steinlen aime à dessiner l'héroïsme de soldats assurant, sous le feu le sauvetage des camarades blessés, les chargeant sur leurs épaules ou portant la civière ; mais son œuvre de guerre n'est pas toute consacrée à la bravoure des soldats ; un dessin au moins dénote que le revers de la

vie militante ne lui échappe point, et le caractériste qu'il est a voulu inscrire au passage, en un coin de boulevard, un groupe en appel de fausses veuves de guerre. Ce n'est qu'une indication, mais elle dit bien ce qu'elle veut dire.

§

Mlle **Louise Hervieu** a groupé chez Bernheim-Jeune nombre de dessins amples et vigoureux. Sa facture est solide, virile, et parfois puissante. Une série de dessins effectués au Petit Palais d'après les objets d'art mutilés encore qu'intéressante le cède à de curieuses pages d'un *Album des poupées* d'un art personnel et délicat. Mlle Hervieu, que préoccupe souvent la recherche de la force, se répand ici en jolies histoires, en traits de finesse subtile et enjouée. Elle écrit en une mise en page agile, par des juxtapositions d'allures et de physionomies, des contes séduisants. La forte partie de son exposition, ce sont ces dessins robustes et attendris, les *Litanies de la guerre*, et des nus pleins d'âpreté et de vigueur, vrais et nets, conçus dans la recherche unique des caractères; et des images de vieilles; très caractérisées, font ressouvenir des beaux vers de François Villon et des regrets de la Belle Heaulmière.

§

De solides portraits d'homme, de séduisants portraits de femmes, de jolies notations du cours de l'Yerre, des vues de mer à Courseulles, de larges étendues de collines d'Auvergne, des prés très verts, des arbres très robustes, constituent l'exposition de M. **Jacques Blot**. Ce jeune artiste est maître maintenant d'un métier sûr et très fin au service d'une jolie sensibilité. Il est de ceux sur qui peuvent se fonder des espérances. Il a dans la disposition des éléments de son tableau une belle habileté décorative et ce sont déjà des effigies très réalisées et de sûres études de caractère que ses portraits d'homme, notamment celui de M. Gaston Devore.

§

Henry Ottmann est un des peintres de l'heure présente les plus séduisants; parmi ceux qui fréquentent les Indépendants et le Salon d'Automne et qui presque tous cherchent de vigoureuses synthèses, il s'est fait une place bien marquée par ses recherches d'élégance heureuse et de couleur limpide et fraîche, d'harmonie jolie et de volonté d'agrément dans le choix même des sujets. Ses dernières grandes toiles menaient ses modèles chez la couturière ou chez la modiste; l'essayage lui fournissait l'étude d'un moment heureux de la femme éparpillant autour d'elle en des tons si divers et si diaprés tant de chiffons et d'étoffes. Ne demandons pas à M. Henry Ottmann trop de solidité; il en a pourtant et sait le faire voir dans des portraits; il l'a prouvé dans des effigies de poilus qu'il montra aux expositions ouvertes pour les victimes de la guerre; mais dans

la plupart de ses tableaux, dans ses jolies notations de femmes ou fillettes, dans ses paysages où circule une eau infiniment miroitante; ce qu'il crée surtout, ce sont les plus aimables bouquets de tons frais et fins.

§

M. **Georges Hugo** a réuni aux Arts Décoratifs une centaine de dessins, le plus souvent rehaussés de couleurs, feuilles du carnet d'un soldat qui sait voir et prestement conter ce qu'il a vu.

Guetteurs, observateurs, soldats en attente dans les boyaux, tireurs de la tranchée, grands aspects de plaines et de ciels moutonnés d'éclatement d'obus, terres déchirées par les feux d'artillerie, arbres déchiquetés, toutes ces formes de l'horreur et tous ces combattants de la grande lutte revivent avec une intensité singulière sous ce crayon à la fois hardi et minutieux. C'est d'un art très simple et, par sa sincérité et sa concision, très émouvant.

§

On nous a dit, avec raison, que **Carolus Duran** sans cesser de priser ses propres succès ni regretter le point de hardiesse qu'il avait adopté, n'était point injuste envers les méthodes ni le talent d'artistes maintenant glorieux, longtemps méconnus, qu'il les défendit lorsqu'ils étaient momentanément plus loin du public qu'ils ne le sont maintenant. A vrai dire, il lui arriva non seulement de ne point les attaquer, mais de les commenter intelligemment, dans le privé, ou à peu près. Le fait n'est pas unique dans l'histoire de l'art. Cabanel défendit Manet, Benjamin-Constant loua Carrière. Un peintre peut aimer ce contraste esthétique de goûter des qualités de peintre produisant des visions toutes différentes de la sienne. Le fait particulier pour Carolus Duran est qu'il connut fort bien les débuts des novateurs impressionnistes, qu'il fut leur camarade, qu'il voisina avec eux et qu'un instant, indécis entre deux voies, il fallait entrer dans la leur, avant de se décider pour celle qu'il admit.

Il était naturel que, peintre doué, très intelligent, Carolus Duran fût au moment de sa jeunesse influencé par Courbet. Il était naturel, étant Lillois et attentif à l'art flamand, qu'il pensât à l'art espagnol et vît dans la tradition qui mêle au sang de nos flamands quelques gouttes de sang espagnol un motif de trouver un accord entre Frans Hals et Velasquez. Ces premières influences de Hals, Velasquez, Courbet, un certain goût du drame, de la mise en scène, du mouvement juste qui le faisaient penser à Goya, c'était de nature à donner à son talent un aspect voisin de celui de Manet, préoccupé aussi de la vérité et de la largeur de la peinture d'Espagne, de celle qui s'est surtout attachée à la vérité humaine, celle de Velasquez. Cette similitude de goûts ou d'opinions et si l'on admet aussi, une légère influence de Manet apparut à un moment ancien de l'œuvre de Carolus Duran

marqué par des portraits, des représentations féminines, causant ou cousant ; les accessoires, les étoffes, sont traités largement d'un faire qui s'éloigne peu de celui de Manet, les figures sont cherchées avec plus d'obstination, poussées à la joliesse, avec presque autant de volonté que le peintre y mit dans la suite de son œuvre. Les quelques tableaux qu'on a pu voir de cette période du peintre sont des plus intéressants pour qui voudrait étudier son développement.

Portraitiste, Carolus Duran eut du succès ; il savait saisir un geste familier du modèle. Il ne retrouva guère l'état d'esprit qui lui fit créer cette grande toile, l'Assassiné, du musée de Lille ; il exposa peu de nus. De plus en plus il s'attachait au brio des étoffes, au geste féminin, à l'éclat des yeux. Il semble sur le tard avoir été préoccupé à nouveau de tableaux composés. Le portrait n'est pas un mauvais véhicule de la gloire, et c'est un moyen de durer. Dans les rétrospectives, le peintre d'histoire, de genre, le réaliste exact, baissent un peu ; quoi qu'ils aient fait, la convention s'est modifiée ; le portrait, s'il n'est pas mauvais tout à fait, retrouve un intérêt ; on a noté que des artistes oubliés un peu, Heim, Court, par exemple aux rétrospectives, se sauvent par des portraits qui font dire que, devant la nature, débarrassés de leur esthétique, ils étaient supérieurs à leur œuvre. Est-ce vrai ? n'est-ce point le portrait qui vient nous plaire par le document qu'il apporte sur l'époque ? En tout cas, c'est à l'avantage de ceux qui confient leur gloire au portrait et, parmi eux, à ceux qui s'arrangent pour que leurs portraits n'aient pas les mêmes gestes que tous ceux qu'on a déjà vus dans les musées et les expositions.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouvelles salles du Luxembourg. — Dons et legs au Louvre, à la Bibliothèque Nationale, au Musée des Arts décoratifs et au Musée de l'Armée. — Dans les régions envahies et en Alsace : à Péronne, à Saint-Quentin, à Damvillers, à Colmar. — Le candélabre de Saint-Remy de Reims retrouvé. — Les rapines autrichiennes en Serbie. — La confiscation par l'Etat italien du Palais de Venise à Rome. — Memento bibliographique.

Comme son collègue du département de la sculpture au Louvre, dont nous avons dit dans notre dernière chronique les heureuses initiatives, l'actif conservateur du **Musée du Luxembourg** s'ingénie à nous dédommager de son mieux de l'absence des œuvres que nous allions jadis chercher dans ses galeries, et aux salles nouvelles, consacrées à l'école belge, à Brangwyn et à l'école anglaise, qu'il avait ouvertes depuis la guerre, il vient d'adjoindre quatre autres salles, l'une en l'honneur des artistes de notre autre alliée l'Italie, deux autres à la gloire de nos maîtres dessinateurs, et la dernière

consacrée à l'œuvre peint, dessiné ou gravé d'un des meilleurs artistes de ce temps : Auguste Lepère.

L'Italie — il faut bien le dire — n'a pas encore remonté complètement la pente au bas de laquelle depuis longtemps son art était tombé, ni reconquis pleinement son ancienne maîtrise : l'habileté de la facture, plus que l'originalité de la conception et la profondeur du sentiment, demeure sa principale qualité. Néanmoins, à côté des brillantes créations d'un Ettore Tito, d'un Pasini, d'un Michetti, et des fines notations parisiennes de J. de Nittis, on admirera, parmi les toiles très heureusement choisies par M. Bénédite, quelques œuvres particulièrement attachantes : une poétique composition de Mme Emma Ciardi, *Le Jardin des Muses ;* un paysage d'un large style de M. Carcano, *Campagne d'Asiago*, et surtout l'émouvante petite toile de M. Morbelli, *Jour de fête à l'hospice de Trivulzio*. Deux statuettes du prestigieux notateur des types et de la vie populaire de son pays, Gemito, et une série de médailles du bon sculpteur Trentacoste complètent cette sommaire évocation de l'art italien d'aujourd'hui.

Nos maîtres français, dans les salles suivantes, méritent une plus longue attention. Cette réunion de dessins, de pastels et d'aquarelles, nullement inédits pour la plupart — car, sauf les cartons de Puvis de Chavannes en vue de la frise restée inachevée du *Ravitaillement de Paris* au Panthéon et de la *Paix* du Musée d'Amiens, et les cartons de M Besnard pour la décoration de l'hôpital de Berck, donnés par le regretté Jules Maciet, ces œuvres sont empruntées à l'ancien fonds du musée, — constitue un ensemble merveilleux : dessins de Puvis, de Delaunay, de Bonvin, de Cazin, de Bracquemond, aquarelles de Gustave Moreau, pastels de Degas, crayons de Gaillard et de Legros, sont, entre tous, pour l'esprit et pour les yeux, un régal exquis. Et le cœur, à son tour, a ses jouissances devant les admirables cartons de M. Besnard que nous venons de mentionner : ces simples compositions, où la souffrance humaine, sur laquelle se penche l'image du divin Crucifié et que viennent soulager la science et la charité, est évoquée avec une émotion si prenante, resteront dans l'œuvre du brillant artiste — d'ordinaire plus impassible — comme un de ses meilleurs titres de gloire et les égales au moins de ses décorations de l'Ecole de Pharmacie et de l'amphithéâtre de chimie à la Sorbonne. — Dans la petite salle voisine un hommage justifié est rendu à un autre maître longtemps méconnu, Auguste Lepère, sous forme d'un choix de peintures, de dessins et d'estampes, où l'on admirera particulièrement les bois gravés inpirés à l'artiste par la guerre. — Et l'on saluera, en revenant sur ses pas, à l'entrée de la salle Brangwyn, les portraits, offerts par de généreux donateurs, des deux grands poètes que cette guerre a encore magnifiés : le regretté Verhaeren, peint par

son compatriote Th. Van Rysselberghe, d'Annunzio par Mme Romaine Brooks.

§

Les dons et les legs continuent d'enrichir nos musées. A ceux, que nous avons naguère signalés, de MM. Raoul Duseigneur et Paul Garnier se sont ajoutés, pour le **Louvre**, un legs fait par un collectionneur mort récemment, M. Emile Huard, comprenant un magnifique portrait de jeune femme (présumée Mlle Papillon de la Ferte, fille du contrôleur général des Finances sous Louis XVI), œuvre de l'école française du XVIIIe siècle, un tableau de Desportes représentant un chien gardant du gibier, un portrait de femme au pastel par Louis Vigée, père de Mme Vigée-Lebrun, un autre portrait de femme de l'école allemande du XVIe siècle, enfin une vingtaine d'admirables spécimens de vieux Chine, porcelaines et cloisonnés; — puis le legs par M. Georges Marteau, d'une incomparable suite de miniatures persanes au nombre d'une centaine. Ce même collectionneur enrichissait en même temps la **Bibliothèque Nationale** d'une collection unique de tarots et de cartes à jouer, d'un précieux ensemble d'estampes et de livres japonais, enfin de superbes manuscrits arabes et persans, tandis que le **Musée des Arts décoratifs** héritait d'une série de merveilleuses étoffes japonaises anciennes qu'on peut voir en ce moment exposées dans les salles de ce musée avec les autres dons qui lui ont été faits depuis la guerre : bronzes et céramiques chinois et japonais, cuivres arabes, pièces d'orfèvrerie ancienne et décoration de cheminée XVIIIe siècle, provenant de la marquise Arconati-Visconti et de M. R. Duseigneur ; vieille argenterie léguée par M. Huard ; verreries françaises et étrangères, reliures anciennes, bibelots de toute espèce, étoffes et costumes, dus à la libéralité de Mme Piet-Lataudrie.

Enfin signalons le don nouveau fait au **Musée de l'Armée** par l'inlassable générosité de M. J. Zoubaloff, d'une œuvre importante du regretté Henri Husson : une tête de Jeanne d'Arc d'un beau caractère, en acier repoussé.

§

Reprenons maintenant notre chronique des œuvres d'art dans les pays envahis.

La *Strassburger Post* nous a appris qu'en août dernier, au cours de notre offensive dans la région de **Péronne**, les Allemands, pour enrayer des incendies qui s'étaient déclarés dans cette ville, avaient pris le parti radical de faire sauter tout le quartier menacé, et que le musée avait été ainsi détruit. Il n'était pas bien important ni supérieur à la moyenne des petites collections municipales de province : pourtant, en dehors de quelques portraits du XVIIe siècle dus à des artistes locaux, d'un tableau de Salvator Rosa, *Le Triomphe de*

David, et de quelques bustes louis-quatorziens, il renfermait un précieux ensemble d'objets préhistoriques et de bronzes, bijoux et monnaies de l'ancienne Gaule et des époques gallo-romaine, française et mérovingienne. Et l'édifice où il était installé — et qui, vraisemblablement, aura été détruit avec lui — était une construction charmante de la Renaissance qui eût, si nos ennemis avaient le souci, que nous vantent le Dr Clemen et M. Grautoff, de la conservation des monuments du passé dans les régions qu'ils occupent, mérité d'être préservé comme le fut celui de Louvain. Mais il n'abritait que des œuvres d'art et non, comme ce dernier, leur *kommandantur*...

Leur zèle artististique, pourtant, s'exerce en ce moment à **Saint-Quentin.** Le Musée Lécuyer, avec la collection de ses merveilleux La Tour, a été, comme nous l'avons dit, rouvert au public dès le début de l'occupation allemande. Lors des précautions prises pour la sauvegarde des trésors du Louvre, la municipalité de Saint-Quentin, au dire du *Temps* (1), avait refusé de confier ses précieux pastels à l'Etat et préféré les disséminer, à Saint-Quentin même, dans des collections particulières, espérant qu'ils échapperaient ainsi aux investigations ennemies. Mais les Allemands ne furent pas longs à déjouer ce stratagème, et les La Tour durent réintégrer leur demeure. Depuis lors, les Allemands — et nous ne saurions trop les en louer — se sont pris pour le délicieux portraitiste d'une admiration qui vient de se traduire par l'annonce pompeuse d'un grand ouvrage illustré, édité par le corps de réserve allemand occupant la ville. Il convient de citer quelques passages du pédant et ronflant prospectus où il est présenté (2) :

Une conquête pacifique accomplie sans violence en pays ennemi, voilà ce que vient offrir aux amateurs d'art allemand un corps de réserve de notre armée, en publiant les reproductions des pastels de La Tour qui se trouvaient jusqu'ici comme enterrés (combien injustement !) dans la ville natale de l'artiste, à Saint-Quentin. De l'ombre de la ville de province française nous exhumons ces œuvres précieuses. Nous nous contentons de les reproduire, car nous n'ambitionnons pas les lauriers des conquérants voleurs de tableaux (3). Mais nous nous approprions les biens spirituels du vaincu, ces biens qui, par leur nature même, appartiennent à tous et à personne. C'est ce que nous tenons pour notre plus beau privilège dans notre mission allemande.

Et voilà donc, une fois de plus, la « nation élue » remplissant la « mission » éducatrice dont elle a été chargée dans le monde et ensei-

(1) N° du 11 février dernier.
(2) Et que nous a fait connaître le *Journal des Débats* (10 février 1917).
(3) Ce n'est pas ce que donnait à penser l'article de M. Emile Schaefer dans le *Kunst und Künstler* de Berlin en octobre 1914 (v. *Mercure de France*, 1er avril 1916, pp. 518-519).

gnant à la France ignorante, insouciante de ses gloires, le culte de celles-ci. A qui sait le renom dont jouissent chez nous les La Tour de Saint-Quentin et la quantité des visiteurs qu'ils reçoivent chaque année, à qui n'ignore pas les nombreux travaux (dont quelques-uns fort importants) que leur ont consacrés les Goncourt, le regretté Maurice Tourneux, MM. Jules Guiffrey, Desmaze, Elie Fleury, H. Lapauze (dont le grand album, publié en 1897 et réédité en 1904 chez Manzi, a probablement servi de modèle à l'éditeur allemand), etc., la prétention qu'a le Dr Erhardt, directeur de la publication allemande dont nous parlons, de révéler au monde les pastels de Saint-Quentin paraîtra — même en tenant compte du *bluff* inhérent à toute réclame commerciale — un nouveau témoignage assez grotesque de l'insupportable outrecuidance teutonne dont M. Grautoff nous fournissait récemment un exemple (1). Dieu veuille maintenant qu'en dépit des belles affirmations du savant docteur, l'Allemagne, sous prétexte de protéger les précieuses œuvres, ne les expédie pas dans quelqu'un de ses musées !

C'est ce qu'elle a fait récemment pour les tableaux de Bastien-Lepage que la petite ville meusienne de **Damvillers** conservait dans la demeure natale de l'artiste : une information de la *Metzer Zeitung* en date du 21 octobre dernier nous a appris que les Allemands ont envoyé au musée de Metz quatre grandes toiles (dont la *Jeanne d'Arc écoutant ses voix*) et des ébauches ou tableaux inachevés de l'artiste, avec quelques tableaux de son frère Emile.

Ils ont pris les mêmes précautions à **Colmar**, en expédiant à la Pinacothèque de Munich le charmant tableau de Schongauer *La Madone au buisson de roses*, de l'église Saint-Martin, et le grand retable provenant du couvent des Antonites d'Isenheim, avec les peintures de Grünewald, qui est la gloire du musée alsacien.

Une bonne nouvelle est venue, il y a quelques mois, nous réjouir : en déblayant les décombres de l'ancien palais archiépiscopal de **Reims** où était installé le Musée archéologique, on a eu l'heureuse surprise de retrouver, à peu près intact, le célèbre pied de candélabre du XIIe siècle provenant de la basilique Saint-Remy, qu'on croyait à tout jamais perdu. Et l'on a retrouvé aussi, dans les débris provenant de la cathédrale, plusieurs fragments de la tête de l'*Ange de saint Nicaise* qui, juxtaposés, permettent de faire revivre un peu de l'âme du délicieux visage. Mais il manque encore un morceau du front, la moitié de l'œil droit, toute la tempe droite, tout le nez, et une partie de la lèvre supérieure.

A l'étranger, on a annoncé, au mois d'août dernier qu'en plus des collections déjà pillées par eux en Serbie (2), les Autrichiens ont mis

(1) V. *Mercure de France*, 1er février 1917, p. 535 et suiv.
(2) V. *Mercure de France*, 16 février 1916, p. 713.

la main, grâce à la trahison d'un paysan, sur le célèbre trésor du monastère de **Detchani** qui, fondé au XIIIe siècle par le premier roi de Serbie, tient la même place dans la vie religieuse des Serbes orthodoxes que le monastère de Tchenstokhovo dans celle des Polonais catholiques. Enrichi au cours des siècles par les pèlerins, le trésor contenait quantité d'objets d'orfèvrerie, de vêtements sacerdotaux brodés, de pierres précieuses, de monnaies d'or et d'argent, que les Autrichiens ont découverts dans les catacombes où ils étaient cachés et que des antiquaires viennois sont venus inventorier et expertiser pour le compte du Trésor autrichien. Et les gazettes d'outre-Rhin continueront de nous accuser d' « instinct de pillage » !... Et qui sait ce que sera devenu, à Bucarest, le célèbre « trésor de Petrossa » qu'on avait admiré à Paris en 1900 et qui était le principal joyau du musée roumain ?

En représailles des destructions commises, au mépris des conventions signées par l'Autriche comme par l'Allemagne, sur les monuments d'art d'Italie par les aviateurs autrichiens (cathédrale d'Ancône, église Saint-Apollinaire le Neuf de Ravenne, église des Scalzi, S. Maria Formosa, SS. Giovanni e Paolo, S. Pietro di Castello à Venise, etc.) l'Etat italien a décidé de reprendre à l'Autriche le palais de Venise à **Rome**, siège de l'ambassade de cette puissance près le Vatican, dont la propriété n'avait jamais été reconnue nettement à l'Autriche. On se propose d'installer dans ce bel édifice, construit par Paul II de 1455 à 1468, la galerie de tableaux du palais Corsini, ainsi que toutes les œuvres d'art, depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle, appartenant à l'Etat italien.

MEMENTO. — La revue *L'Art et les Artistes* vient d'ajouter à sa collection des « numéros de guerre » un intéressant fascicule consacré à *Lille sous le joug allemand* et dont le principal attrait réside surtout dans les reproductions des plus belles œuvres de peinture et de sculpture que possède le musée de cette ville, un des plus riches de France, comme on sait : 34 gravures mettent sous nos yeux les tableaux de Thierry Bouts, Gérard David, Breughel, Jean Bellegambe, Ghirlandajo, Rubens, Van Dyck, Chardin, La Tour, Watteau de Lille, Goya, Boilly, Millet, Courbet, Delacroix, Cazin, Carolus Duran, etc., et la célèbre *Tête de cire*, — tout le même supérieur, n'est-ce pas, M. Bode, à la *Flore* du musée de Berlin ? — qui sont, et resteront, espérons-le, l'orgueil de ce beau musée.

Nous devons signaler également à nos lecteurs une intéressante revue d'art illustrée, *Le Cousin Pons* (administration et rédaction : 6, rue Clauzel; paraît le 1er et le 15 de chaque mois : 10 fr.) fondée il y a déjà un an, et qui s'occupe particulièrement des questions intéressant les amateurs : comptes rendus de ventes ; études sur des œuvres faisant partie de collections françaises ou étrangères, etc. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Une brochure récemment parue, due à l'éditeur Jean Schemit, *Quinze années de ventes publiques* (*1898-1913*) (188 p. ; 1 fr.), sera non moins utile aux collectionneurs et surtout aux travailleurs. C'est un répertoire,

dressé par ordre chronologique mois par mois, et que complète une table alphabétique, de toutes les ventes de tableaux, meubles, objets d'art, etc., ayant donné lieu à des catalogues illustrés, en France et à l'étranger, avec l'indication du nombre de planches illustrant ces catalogues et des artistes ou objets reproduits. Il ne comprend pas moins de 1704 numéros et est précédé d'une nomenclature sommaire des principales ventes antérieures à 1898.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Joseph Mac Cabe : *Treitschke et la grande guerre*, traduit et adapté de l'anglais par Mme Léon Raynal, préface de J.-H. Rosny jeune; Paris, Giard et Brière, 3,50.

L'écrivain anglais G.-K. Chesterton a consacré tout un ouvrage à détailler ce qu'il appelle « les crimes de l'Angleterre », dont le principal a été, selon lui, de se fier à l'Allemagne, de rester aveugle sur le danger permanent que constitue, pour la civilisation, l'existence d'une Allemagne forte, animée et dirigée par la Prusse. Pendant tout le dix-neuvième siècle l'Angleterre a été la complice inconsciente d'un Etat qui, par une succession de coups de force, préparait l'établissement de sa domination mondiale. Elle l'a laissé s'agrandir et s'imposer, sans se douter qu'elle serait un jour victime de ses ambitions. Sous la phraséologie brumeuse des idéologues allemands, elle n'a pas su discerner la menace qui planait sur elle et que ceux qui se contentèrent longtemps de revendiquer « l'empire mondial de la pensée » s'aviseraient un jour de prétendre à l'hégémonie politique. L'Allemagne, depuis qu'elle s'est éveillée, n'a cessé de croire à sa mission historique. Quand on est convaincu que l'on occupe dans la société des nations une place à part, qu'on est le peuple des peuples, le sel de la terre, il vient fatalement un moment où, perdant toute retenue, on se jette sur ses voisins pour faire valoir ce que l'on croit être un droit.

Il ne fallait pas laisser s'éveiller l'Allemagne. Mais l'Angleterre, plus que toute autre nation, a été coupable de l'avoir encouragée dans son éveil. Elle fut la première à applaudir aux efforts de la Prusse et l'unification de l'Allemagne lui apparaissait comme une entreprise parfaitement légitime. La lettre de Carlyle au *Times*, écrite au moment de nos défaites de 1870-71, apparaît comme la manifestation la plus éclatante de cette adhésion. Maintenant que, par un magnifique élan de régénération, à la fois militaire et économique, elle s'efforce de réparer ses « crimes » (l'image trop outrancière, répétons-le, est de Chesterton), l'Angleterre s'applique en même temps à se rendre compte de ses erreurs, en recherchant les origines de la mégalomanie allemande.

Parmi les écrivains responsables de ce singulier état d'esprit qui

a incité les dirigeants de l'empire allemand à déchaîner la guerre, on cite communément l'historien Treitschke. L'opinion britannique l'avait négligé jusqu'ici. Dans un article publié par *The new Europe* (26 octobre 1916), M. Masaryk, professeur à l'université tchèque de Prague, réfugié à Londres, a noté le fait « hautement significatif », selon lui, que Treitschke avait été « à peine découvert » en Angleterre, lorsque la guerre éclata. Les publicistes d'outre-Manche ont donc dû se mettre hâtivement à l'œuvre pour rattraper le temps perdu durant une période d'invraisemblable sécurité. Comme ils reviennent généralement de très loin, pour aborder un sujet qui est pour eux un terrain complètement inconnu, il ne faut pas s'étonner de les voir commettre des erreurs de perspective qu'une familiarité plus complète avec la matière leur eût évitées. Il subsiste en Angleterre beaucoup d'idées chimériques sur le Germanisme que la prolongation de la guerre et une vue plus juste des réalités finiront par dissiper.

La première étude d'ensemble, consacrée en Grande-Bretagne à l'historien de la nouvelle Allemagne s'intitule **Treitschke et la grande guerre**. Elle a pour auteur M. Mac Cabe et Mme Léon Raynal l'a traduite avec diligence. On jugera de l'esprit de cette publication en citant quelques phrases de son préfacier. Pour M. J.-H. Rosny jeune, le système de Treitschke a été « celui de toute l'humanité à travers le temps; vanter ce qu'on est, ce qu'on possède au détriment de ce que sont et de ce que possèdent les autres ». Les chauvins allemands se confondraient donc avec les chauvins français et les ambitions de l'Allemagne s'établiraient sur le même pied que celles des autres pays. Mais M. J.-H. Rosny jeune va plus loin encore :

> On peut très bien se demander, écrit-il, s'il n'eût pas mieux valu aider à l'épanouissement d'une Allemagne du XVIIe et du XVIIIe siècle, en s'efforçant d'obtenir pour le groupe celto-latin des développements analogues... Si la Révolution avait gagné la partie, portée par elle sur un terrain plus élevé, le monde aurait grandi tout à coup : une Allemagne centralisée, rivale d'une France centralisée, n'aurait pas étonné notre courage.

En effet, si l'Allemagne avait tenté son « coup » cent ans plus tôt, et elle l'aurait certainement tenté, comme elle l'avait déjà fait à plusieurs reprises et chaque fois que, passagèrement, nous lui avons laissé réaliser son unité, les problèmes qui nous occupent aujourd'hui ne se poseraient pas et il serait vain de discuter la part de Treitschke dans la préparation de la guerre. Si loin qu'on remonte dans l'histoire, les Germains ont troublé le développement pacifique de l'Europe. En les divisant, nous les avions rendus inoffensifs. Le danger a reparu aussitôt qu'ils ont de nouveau été en mesure de se grouper et nous subissons aujourd'hui les conséquences des fau-

tes successives que nos ancêtres ont accumulées au cours du dix-neuvième siècle. Pour innocenter le peuple allemand, on s'efforce cependant, dans certains milieux, de le séparer de ses dirigeants. C'est la méthode que pratique M. Mac Cabe. Il isole l'historien Henri de Treitschke, sans tenir compte de ses tenants et de ses aboutissants, pour construire, à l'aide de son œuvre, une philosophie de l'impérialisme prussien, à laquelle, en réalité, Treitschke n'a apporté que quelques éléments.

Il convient de louer la haute probité intellectuelle de l'écrivain britannique qui, en plusieurs chapitres, a fourni un résumé excellent des idées éparses dans les multiples écrits de Treitschke. Par des citations heureusement choisies, M. Mac Cabe a mis en relief les traits généraux de la doctrine enseignée par cet historien : l'excellence du germanisme, la mission de la Prusse, la glorification de la guerre. Treitschke avait discerné le parti que l'on pourrait tirer des rêveries éparses dans l'œuvre des penseurs allemands du dix-huitième siècle, pour étayer le fragile édifice d'un système politique contraire aux traditions de l'Europe et contredit par la réalité des faits. Fichte lui inspire ses conceptions et c'est à Herder qu'il emprunte sa terminologie. Ecoutez-le :

Nous sommes arrivés plus tard que les autres contrées de l'Europe à notre développement politique. Conséquemment, plus universels, nous sommes à même de nous assimiler la sagesse de ceux qui nous ont précédés, ainsi qu'en témoignent les progrès de notre littérature. On ne peut nier la part qu'a prise l'Allemagne dans la direction de la science politique, après avoir, durant deux siècles, dépendu de l'étranger. La manière dont, autrefois, fut rompu le fil de notre destinée, et le cours tortueux de notre histoire ont eu, du moins, cet avantage qu'ils nous ont préservés des traditions politiques et des préjugés qui troublent la pensée et le jugement des autres peuples. L'action complexe de notre pays est due à notre position, notre histoire, et nos conditions géographiques, en vertu desquelles il nous est donné d'accomplir certains actes qui semblent impossibles à d'autres nations. (*Politik*, t. I, p. 89.)

Ainsi se dessine la mission divine de l'Allemagne, dont la révélation a tant étonné ceux qui s'imaginaient que l'empire allemand était une nation obéissant aux règles communes de la société policée.

Si les Anglais et les Français, écrit ailleurs Treitschke, étaient, au XVIIIe siècle, les maîtres de la science politique, au XIXe siècle, c'est à nous, Allemands, que revient la prééminence. Une doctrine politique nouvelle, essentiellement nationale, est née en Allemagne depuis que Herder nous a appris que tous les peuples n'ont pas le même droit au bonheur. (*Das politische Kœnigtum des Anti-Machiavell*, p. 17).

Ce messianisme germanique n'est pas incompatible avec la doctri-

ne libérale. Treitschke, qui partageait les idées de son temps, n'était pas resté étranger aux multiples tentatives des Allemands pour réaliser leur unité. Nos libéraux ont applaudi à ces tentatives qu'ils trouvaient parfaitement légitimes et quand Treitschke vint à Paris, en décembre 1864, pour y donner une conférence sur *Washington*, c'est dans l'opposition libérale qu'il trouva ses auditeurs. M. Mac Cabe a passé sous silence cet intéressant épisode de la biographie de l'historien. Mais il y avait, chez les intellectuels allemands, trop de notions contradictoires qui faisaient obstacle à la réalisation de leurs rêves ambitieux. Il fallait opter entre la liberté et l'unité et Treitschke eut la clairvoyance de se décider, parmi les premiers, pour entraîner ensuite la majorité des Allemands dans son adhésion à la politique bismarckienne. D'autres idéalistes, ceux du Parlement de Francfort et des petites gazettes du temps, ont suivi la même voie que lui. S'il est représentatif de cette évolution que ses écrits aidèrent à préparer son cas n'est cependant pas unique. C'est ce que le livre de M. Mac Cabe aurait dû indiquer avec plus de netteté.

Quand Treitschke s'enfuit de Fribourg, où il était professeur extraordinaire depuis 1862, en compagnie de Roggenbach, lors des événements de 1866, pour ne pas se prononcer contre la Prusse, il avait déjà choisi la voie qui devait lui rapporter tant de lauriers. Après un court séjour à Berlin, il accepta alors une chaire de professeur ordinaire à Kiel, ville prussienne arrachée au Danemark. « Comme il lui répugnait encore d'accepter du service en Prusse, il partit en octobre pour l'université de Kiel », écrit à ce propos M. Mac Cabe, qui ne paraît pas être mieux renseigné sur les institutions universitaires allemandes que sur l'histoire de la Prusse. S'il accepta dès l'année suivante d'aller à Heidelberg, c'est parce qu'on lui offrait la succession de Hæuser à la première chaire historique de l'Allemagne et qu'il considérait cette nomination comme une juste réparation des humiliations dont il avait été victime à Fribourg. En rappelant le fugitif dans le pays, le grand-duché de Bade faisait en quelque sorte amende honorable et ratifiait son adhésion à la politique prussienne. Treitschke succéda ensuite à Ranke comme historiographe de la Prusse, avant même de quitter Heidelberg qu'il n'abandonna qu'en 1874, pour suivre un appel de l'université de Berlin.

Nous ne pouvons nous arrêter, dans cette rapide analyse, à tous les détails de l'abondante étude de M. Mac Cabe. Relevons cependant cette phrase de l'introduction :

> La guerre napoléonienne avait fait de la Prusse un Etat considérablement réduit et amoindri : les cent années qui suivirent la victoire finale de Waterloo la virent reconquérir province après province (1).

(1) Nous n'avons pas le texte anglais sous les yeux, mais cette phrase est tellement invraisemblable qu'il faut se demander s'il n'y a pas erreur de traduction.

Jusqu'à présent on avait toujours cru que la Prusse non seulement n'était pas sortie amoindrie des guerres de l'empire, mais encore que le traité de Vienne, en lui attribuant les provinces rhénanes, l'avait considérablement agrandie, de telle sorte que, bien loin d'avoir quelque chose à « reconquérir », elle continua simplement, selon son système, à s'installer dans des régions qui ne lui appartenaient pas.

Si l'on passe maintenant aux aperçus philosophiques de M. Mac Cabe, on a le regret de constater qu'ils sont aussi fragiles que ses conceptions historiques. Il parle de « la renaissance de là philosophie de Schopenhauer » qu'il situe dans les années qui ont suivi la création du nouvel empire et qu'il attribue à « l'intervention du penseur allemand Hartmann ». Or, il suffit d'être quelque peu au courant du mouvement des idées en Allemagne, pour savoir que c'est le retentissant succès des drames wagnériens qui a apporté aux théories de Schopenhauer une recrudescence de popularité. Mais M. Mac Cabe poursuit :

Nietzsche, dans le même temps, commençait à exposer devant le public allemand ses étranges spéculations. Sa théorie de la force, son affirmation du moi, sa réforme du code moral s'accordait à certaines idées de Treitschke qui, bien qu'embarrassé par quelques-uns de ses traits caractéristiques, fit bon accueil à sa doctrine. La science, lui semblait-il, s'alliait à l'histoire pour appuyer son idéal de la puissance allemande.

Il paraît difficile d'accumuler en si peu de phrases autant d'erreurs de fait. Nietzsche, à l'époque dont parle l'auteur britannique, « exposait devant le public » de l'université de Bâle les problèmes ardus de la philologie grecque. Les « étranges spéculations » qui l'occupaient en outre et qui commençaient à prendre une forme littéraire, c'étaient ces *Considérations inactuelles*, au cours desquelles il se livrait à une charge à fond contre la culture du nouvel empire et ses représentants les plus typiques. Treitschke ne s'y était pas trompé. Loin de faire « bon accueil » au jeune philosophe, il refusa sa collaboration avec dédain. Plus tard, Nietzsche a encore accentué son opposition contre l'Allemagne impériale et, sur ce point, ses idées n'ont jamais varié (1). Il y a dans *Zarathoustra* un chapitre sur « l'Etat » qui est une attaque violente contre les conceptions prussiennes défendues par Treitschke et le chapitre « Au pays de la civilisation » apparaît comme la plus sanglante parodie de la *Kultur*.

M. Mac Cabe prétend en un autre endroit de son livre que Treitschke « avait compris, dès l'abord, combien les vues de ce dernier (Nietzsche) concordaient avec les siennes et, à la fin de sa vie, en était venu même à éprouver pour lui une sorte de sympathie rébar-

(1) Voir la variété *Treitschke et Nietzsche*, publiée par le *Mercure de France* du 1er août 1915.

bative ». Affirmation purement gratuite qui est sans valeur, quand on la rapproche des diatribes contre l'historiographe prussien qui reviennent à plusieurs reprises dans les derniers écrits de Nietzsche.

Il est de mode aujourd'hui de calomnier la force, parce que la Prusse s'est imposée à l'Europe par la force. Mais Nietzsche considère la force uniquement comme une valeur biologique et sa philosophie ascétique qui exige la hiérarchisation des instincts a un caractère purement individualiste. Tous ses livres font foi de l'aversion que lui inspirèrent toujours les Allemands modernes. Pour lui, les Allemands sont, par excellence, un peuple de tartufes chez qui la prospérité a déchaîné tous les instincts populaciers. M. Mac Cabe, par contre, est plein de complaisance pour ce peuple que l'orgueil de ses dirigeants aurait momentanément égaré. « Nous devons reconnaître, dit-il, et nous n'y avons pas manqué jusqu'ici, que la culture allemande est de celles qui se sont élévées le plus haut dans la civilisation moderne. » Et plus loin : « A classes égales le peuple allemand se rapproche absolument du nôtre. » En visitant dans la Thuringe « de simples et braves gens de campagne », il s'écrie : « Rien ne s'éloignait davantage de l'idéal national tel qu'il nous est suggéré dans les pages abominables de Heinrich von Treitschke. »

N'avions-nous pas raison de dire que notre écrivain britannique, malgré sa louable bonne volonté, arrive de trop loin pour saisir complètement la portée de ce qui se passe en ce moment?

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Olindo Guerrini. — Gabriele d'Annunzio. — Giuseppe Lipparini. — Mario Puccini. — Giuseppe Ungaretti. — Littérature savante. — Memento.

On a parlé à deux reprises, dans les *Echos* du *Mercure*, du poète Lorenzo Stecchetti, de son vrai nom **Olindo Guerrini**, qui est mort à Bologne le 21 octobre 1916, âgé de 71 ans. L'histoire de la supercherie littéraire à laquelle il dut sa renommée est tout à fait exacte, mais on va trop loin quand on écrit qu'il « imagina de faire un choix parmi les plus beaux poèmes de Henri Heine et d'Alfred de Musset, qu'il tritura, amalgama et publia sous le pseudonyme de Lorenzo Stecchetti ». Guerrini n'était pas un poète très original : il a emprunté des motifs jusqu'à Baudelaire, mais on ne peut pas, sans injustice, le ranger parmi les plagiaires. Les meilleures et les plus connues entre ses poésies — par exemple le *Guado* — sont bien à lui et ne manquent pas d'une fraîche sveltesse. La fortune de *Postuma* (1876) fut inouïe : trente-deux éditions n'ont pas suffi à

épuiser l'admiration des lecteurs. C'est le poète qui s'est le mieux « vendu » dans l'Italie moderne et comme ici on connaît très bien Heine et Musset, les plagiats, s'ils existaient, auraient été dénoncés tout de suite par les puritains ou les envieux. Cette fortune, qui ne se renouvela pas avec *Nova Polemica* (1878), bien que Carducci lui-même lui ait consacré un article célèbre, était due au besoin fortement senti il y a quarante ans de se délivrer de la mièvrerie sentimentale des derniers rejetons dégénérés du romantisme. Guerrini chanta les amours charnels, les joies défendues, les plaisirs du vin et de la table avec une versification facile et coulante que tout le monde pouvait goûter. Le public moyen, qui trouvait trop difficiles les *Odes Barbares* de Carducci, se jeta sur les rimes sensuelles et transparentes de Guerrini. Les commis voyageurs et les polissons de province lui sont restés fidèles. Il retrouva une partie de son succès avec les gaillardises outrées des *Rime d'Argia Sbolenfi* (1897) qui ne devraient pas manquer dans la bibliothèque de l'ami Guillaume Apollinaire. Guerrini écrivait aussi des articles d'une plume alerte et légère : ils sont réunis dans *Brandelli*, qui est peut-être le meilleur de ses livres. On a de lui aussi des poésies politiques (il était franc-maçon et blocard) et aristophanesques (contre les moralistes) qui n'ajoutent rien à son renom mourant. On vient de publier sur sa vie et son œuvre un volume dû à un groupe de littérateurs où l'on trouve une spirituelle préface de Ferdinand Martini, ex-ministre dee Colonies, et des pages autobiographiques (Bologna, N. Zanichelli). Il avait survécu à sa gloire et ses poésies ne survivront pas beaucoup à leur auteur.

§

Je suis bien embarrassé, maintenant, pour parler de **Gabriele d'Annunzio**, surtout en France. On est convaincu, à l'étranger, qu'on lui doit l'entrée en guerre de l'Italie. La motivation de la croix de guerre que le général Lyautey lui a tout dernièrement décernée est une preuve officielle à l'appui. On oublie qu'il est rentré en Italie au commencement de mai 1915, quand la Triple Alliance était déjà dénoncée et que les partis avancés et les intellectuels avaient déjà réveillé les sentiments et exposé les raisons qui rendaient inévitable la guerre. Son rôle a été tout à fait semblable à celui de la mouche du coche. Mais d'Annunzio était déjà connu à l'étranger et on s'est plu à imaginer le Barde qui revenait exprès de l'exil pour conduire son peuple à la victoire. Hélas ! Si tout n'avait pas été fait, ses discours seraient tombés dans le vide. D'Annunzio avait beaucoup perdu de son ancienne popularité (qui n'a jamais été cordiale) et il a accompli son geste pour conquérir sa place de « poète national » qu'il ambitionne depuis longtemps. Il a publié à cet effet, après son discours de Quarto, des *Prières* qui sont bien

au-dessous, comme poésie, des *Canzoni d'Oltremare* qu'il débita pour l'expédition de Tripoli.

Maintenant il est capitaine, a gagné deux médailles et vient de perdre un œil et sa mère. On ne peut être méchant avec cet homme dont le sort, tout escompté, est triste ; mais il faut bien reconnaître que ses livres sont devenus bien lourds. Quand on les a lus jusqu'au bout, on a déjà payé la dette de respect et de reconnaissance à laquelle il a droit après trente-cinq ans de labeur acharné et fortuné.

Il vient de publier un petit livre en trois tomes qui s'appelle *La Leda senza cigno* (Milano, Treves). C'est un petit roman funèbre où le vieux poète s'efforce de sortir de son monde de parade. Il poursuit des pensées mystérieuses et subtiles avec son style suranné qui est bien grossier dans sa richesse même. C'est comme s'il voulait emprisonner des nuages dans les vieux bahuts où les esthètes de 1887 déposaient leurs costumes bariolés. Ce conte remplit avec ses ambages alambiqués le premier tiers du livre : le reste s'appelle *Licenza*. C'est une longue et fatigante rêverie entrecoupée de souvenirs de guerre et de France, où il est surtout question des chiens illustres du poète. Il aime beaucoup les animaux : il se mire volontiers dans leur matérialité élégante. On retrouve par ci par là le grand écrivain qui donne l'expression définitive et parfaite d'un paysage ou d'un être animé, — mais combien il faut peiner pour extraire ces lignes précieuses du fatras littéraire qui les noie !

§

Un disciple déjà ancien de D'Annunzio est **Giuseppe Lipparini** qui vient de réunir ses plaquettes de vers dans un volume de presque cinq cents pages (*Le foglie dell' Alloro*. 1898-1913. Bologna, Zamichelli). M. Lipparini connaît bien sa langue, la métrique et les classiques anciens et modernes. Il est presque toujours un bon élève des maîtres; il possède un sentiment païen de la nature qui n'est pas sans charme, bien qu'il n'arrive pas à créer des formes nouvelles.

Parmi les recueils qu'on retrouve ici, le meilleur est sans contredit les *Canti di Melitta* (1910). Ce sont les poèmes d'une petite courtisane fictive de la Grèce ancienne. Il y a des morceaux exquis comme versification et débordants de sensualité tendre. Malheureusement M. Pierre Louys avait publié ses *Chansons de Bilitis* en 1894....

Le premier éditeur des *Canti di Melitta*, Mario Puccini, est doublé d'un auteur. Bien qu'il soit très jeune, on lui doit *Novelle Semplici* (1907), *La Canzone della mia Follia* (1909), l'*Ultima Crisi* (1911), drame, *Viottola* (1912), contes, *Foville* (1914), roman. Ce dernier marque son arrivée à un art plus savant et réfléchi. Comme réaction à l'abondance verbeuse de ses premiers livres et à la manière décorative des d'annunziens, il recherche maintenant une sobriété sérieu-

se qui tombe quelquefois dans l'ostentation de la pauvreté. Il met son ambition dans le renouvellement de la syntaxe ; il s'efforce de rompre les allures routinières des phrases italiennes : on ressent dans ces tentatives l'influence de Niccolo Tommaseo et de Carlo Dossi, — mais il est surpassé, dans cette direction, par M. Baldini.

M. Puccini vient de publier un nouveau livre : *Piccolo Mastro Spirituale* (Milano, Studio Editoriale Lombardo). Mélanges, souvenirs fantastiques et militaires, croquis de gens de lettres, pensées : on y retrouve tout. Il y a des progrès dans la technique de l'art, mais l'ensemble est décousu et dénué de force personnelle. Il faut attendre l'œuvre nouvelle que M. Puccini promet pour fixer notre jugement sur cet écrivain, qui n'a pas encore découvert son centre dominant.

§

Voici un nouveau poète,— qui est aussi un, poète nouveau. **Giuseppe Ungaretti**, né de parents toscans en Alexandrie d'Egypte (1888), a vécu longtemps à Paris, où il comptait des amis dans les groupes littéraires du quartier Montparnasse. Il connaît admirablement la littérature française moderne et la poésie populaire arabe. Rentré en Italie au commencement de la guerre, il fait, dès le mois de mai 1915, son devoir de soldat dans les tranchées du Carso. C'est un poilu au vrai sens du mot, mais il n'a pas oublié le plus grand amour de sa vie. Il avait déjà donné à *Lacerba* et à *La Voce* de très courts poèmes, d'allure étrange et nonchalante, qui avaient attiré l'attention des connaisseurs. Au plus fort de la mêlée il a continué à exprimer sur des cartes postales sa spécieuse sensibilité. Il vient de recueillir le meilleur de sa moisson dans un petit volume hors commerce, imprimé à quatre-vingts exemplaire avec une luxueuse simplicité. Le *Porto Sepolto* (Udine, 1916) contient une vingtaine de petits poèmes qui sont parmi les meilleurs de la dernière génération littéraire. Ungaretti possède au plus haut degré l'art de manifester des états d'âme compliqués, des nostalgies pathétiques, des simultanéités fantastiques dans une forme sobre, avec une félicité suave qui nous enserre dans le cercle magnétique de son charme naturel. Il est tout à fait libre sans tomber dans les trucs extérieurs et typographiques du futurisme ; il est dans la ligne maîtresse de la poésie moderne. Il ne ressemble à personne : faut-il lui demander davantage ?

§

Malgré la guerre, la **littérature** qu'on peut appeler « **savante** » ne chôme pas en Italie.

Un éditeur de Turin, Bocca, a lancé ces jours mêmes les premiers volumes d'une collection d'études sur les littératures étrangères, dirigée par M. Arturo Farinelli, le comparatiste dont la renom-

ée est désormais européenne. Il ouvre lui-même la collection avec n ouvrage en deux volumes dans lesquels il retrace, avec une érudition étonnante, l'histoire de l'idée de la vie comme rêve et illusion travers les littératures et les philosophies anciennes et modernes, epuis les Chinois jusqu'à Calderon. Car cette histoire n'est que introduction à une étude très fouillée du chef-d'œuvre du dramaurge castillan *La Vida es sueño* (*La Vita è il sogno*, Torino, Bocca, 1916). En Espagne nous reconduit le dernier livre de M. Benedetto Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* (Bari, Laterza), où le célèbre philosophe, qui a commencé a carrière comme érudit, réimprime ses anciens mémoires sur les apports intellectuels entre les deux péninsules méridionales.

M. Aldo Mieli montre un courage surprenant. Il vient de publier le premier volume d'une histoire générale des sciences qui omprendra une vingtaine de volumes et sera la plus complète qui xiste. Il commence son énorme travail avec les présocratiques (*La Scuola Ionica, Eleatica, Pitagorica*, Firenze, Libreria della Voce, 1916). On y trouve tout ce qu'un savant peut désirer : des expositions très claires, des citations textuelles, de riches bibliographies. Il est permis d'espérer que cet ouvrage, quand il sera achevé, nous lispensera de la lecture des Allemands, qui étaient, jusqu'ici, les plus ctifs dans cette branche de l'histoire de l'esprit humain.

M. Gilardi nous offre une interprétation nouvelle de la morale originaire de Jésus dans un petit livre (*Il Vangelo sconosciuto di Gesu*, Firenze, Libreria della Voce, 1916), dont la lecture est pénible, mais qui donne à réfléchir. Son idée centrale est que le royaume de Dieu, promis par le Christ, est la vie elle-même, dans toute sa plénitude : son dernier mot serait la devise du chef des Hachichins : Tout est permis.

De la ville ruinée, de Messine, nous arrivent les premiers volumes d'une histoire nouvelle de la littérature italienne. Chaque volume contient un essai sur un écrivain. Sont parus déjà : M. A. Viglio, *Gasparo Gozzi;* Gustarelli, *V. Alfieri;* A. Albertazzi, *U. Foscolo;* A. Momigliano, *A. Manzoni;* G. Brognolino, *T. Grossi;* E. Bellorini, *S. Pellico* (Messina, Principato, 1916, 1 fr. 25 le vol.). Ces monographies sont, comme il est facile de supposer, de valeur inégale, mais résument assez bien le travail qui s'est accompli depuis cinquante ans autour des écrivains les plus marquants de notre littérature.

Bien qu'il ne rentre pas dans les lettres, je ne veux pas passer sous silence le traité de sociologie de M. Vilfredo Pareto, qui est le plus grand de nos économistes et qui enseigne à l'Université de Lausanne. Son *Trattato di sociologia generale* (Firenze, Barbera, 1916) est une œuvre fondamentale qui marquera une date dans

l'histoire de cette science. Elle ne compte pas moins de 1700 pages remplies d'idées, de faits et de classifications nouvelles. M. V. Pareto s'est efforcé de donner une méthode rigoureusement scientifique à une doctrine qui de la science avait seulement le nom et qui était toute imbibée des préjugés religieux, métaphysiques, éthniques, humanitaires et autres.

Memento. — *La Voce* de Florence a dû suspendre ses publications. Les autres jeunes revues: *La Diana* (Naples), *La Brigata* (Bologne), *Le Pagine* (Naples), *La Montagna* (Milan) continuent à grouper les nouveaux poètes. Une autre revue d'avant-garde, *Avanscoperta*, vient de paraître à Rome.

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES PORTUGAISES

Adolfo Coelho : *Cultura e analfabetismo ;* « Renascença portuguêsa, Porto. — Vicomte de Vila-Moura et Antonio Carneiro : *Grandes de Portugal* ; Renascença portuguêsa, Porto. — Souza Costa : *Excentricos ;* contes ; Livraria classica editora, Lisboa. — Simoès de Castro : *Bemaventurados os que choram ;* Renascença portuguêsa, Porto. — Carlos Parreira : *A Esmeralda de Nero ;* Renascença portuguêsa, Porto. — João Grave : *A Inimiga ;* Lello et Irmão, Porto.

Les discussions passionnées continuent plus ou moins ouvertement autour de l'intervention, et l'on pourrait s'en étonner, si l'on ne devinait l'intérêt pressant de certaines intrigues. Il est pourtant certain, ainsi que le précisait récemment un magistral article du journal *O Mundo*, que le Portugal a déjà commencé de recueillir le bénéfice moral de sa décision. Désireux d'assurer définitivement la sauvegarde de son indépendance politique et l'intégrité de son domaine colonial, il ne pouvait s'en remettre uniquement à l'héroïsme des autres. Il souffrait d'un manque de considération ; il était mal vu ; le mauvais état de ses finances, de l'instruction publique, ses luttes intestines le faisaient regarder comme une nation moribonde ; mais à peine eut-il fait le geste de prendre les armes que les sympathies se tournèrent vers lui chaleureusement et qu'il fut salué comme un peuple qui ressuscite. Au fait, nous l'ignorions de parti-pris, et nous aurions dû rendre plus complètement hommage à la belle manifestation d'énergie que fut l'avènement de la République. Mais la statistique des illettrés ne cessait de faire sur nos esprits l'impression la plus déplorable. Nous confondions ainsi deux choses fort différentes éducation et instruction, et c'est ce que vient nous démontrer dans une ingénieuse et brillante étude le savant professeur Adolfo Coelho.

L'Allemagne actuelle sert d'argument capital à l'auteur de **Culture et Illettréisme** pour prouver que l'avancement moral et intellectuel d'un peuple est loin d'être solidaire de l'obligation géné-

le de savoir lire, écrire et compter. La première partie de l'ou-
age esquisse rapidement l'histoire de la Culture à travers les siè-
es et met en évidence la parfaite compatibilité d'une civilisation
périeure avec la non vulgarisation de l'écriture. La seconde partie
nalyse les conditions morales et sociales de l'Allemagne impériale,
l'absence à peu près totale d'illettrés n'empêche pas la crimina-
é de se maintenir à un inquiétant niveau.

Au Portugal, c'est tout le contraire qui arrive, ce qui ne saurait
spenser pourtant les pouvoirs publics d'organiser sur des bases
odernes l'instruction des masses. Une ébauche admirable d'orga-
sation a été fournie par l'initiative privée avec *l'Association des
coles mobiles*, et chacun sait que l'un des plus grands lyriques du
ortugal, João de Deus, l'auteur du *Campo de flores*, fut le créateur
e la méthode la plus rationnelle de lecture qui soit au monde, la
artilha Maternal. A ce titre, il doit prendre place à côté des Frœ-
el et des Pestalozzi. Continuateur passionné de son œuvre, le Dr
oão de Deus Ramos, fils du poète, s'est voué à la construction
e *Jardins-Ecoles*, pédagogiquement exemplaires et d'un caractère
ssentiellement portugais. Le premier fut inauguré à Coïmbre, il y a
uelques années, et l'on a choisi la date du 11 janvier dernier, vingt-
nième anniversaire de la mort du Poète-éducateur, pour fêter offi-
ellement l'ouverture du quatrième, édifié à Lisbonne près du Jar-
in da Estrella.

Simple de lignes, spacieux, baigné de lumière, orné de fresques
rtistiques, l'immeuble scolaire fut dessiné par l'architecte Raul Li-
o, qui s'inspira de la tradition portugaise et qui fit également les
lans du Musée João de Deus, inauguré le même jour. Ce Musée,
nerveille de goût et de piété commémorative, sert d'annexe au Jar-
in-Ecole, et l'on y a réuni tous les souvenirs qui rappellent à la
ois les travaux littéraires du poète et sa vocation éducatrice. Ainsi
'efforce-t-on, là-bas, de greffer un avenir de prospérité sur le culte
es morts illustres ; mais l'adaptation aux conditions du présent est
érissée de difficultés, et la question religieuse n'est pas la moindre
n bien des cas. En ce qui concerne l'école, M. João de Deus Ramos
ense qu'une atmosphère de religiosité entretenue par la musique et le
hant choral doit suffire ; mais M. Guerra Junqueiro proclame la
écessité de Dieu.

Au fait, si l'on voulait interpréter convenablement les leçons de
a guerre, on reconnaîtrait que les dieux nationaux seuls, avoués ou
on, ont retenu par devers eux la majorité des fidèles. L'universa-
isme chrétien ou simplement humanitaire s'est trouvé relégué au
econd plan et, de même qu'il fut impuissant à empêcher le déchaî-
nement du cataclysme, il s'avère aujourd'hui incapable de restaurer
a paix. Ce n'est, du reste, pas une raison pour désespérer de son

avenir, en vertu des réactions de sensibilité auxquelles l'homme est sujet, à son propre étonnement. Ainsi la guerre a mis en relief les virtualités insoupçonnées, incluses au principe des nationalités et, par là même, la force de résistance des petites nations, dont l'effort des Alliés prétend sauvegarder l'existence.

Le culte de Camoens fut naguère le piédestal de l'idée républicaine en Portugal ; sur le culte de Joâo de Deus s'établit le perfectionnement des masses par l'instruction, et l'on doit regarder comme absolument légitimes les efforts d'un peuple en vue de vivre de sa vie propre.

Le XIXe siècle portugais fut riche en gloires nationales, dans l'ordre littéraire tout au moins, et il a paru opportun à MM. de Vila-Moura et Antonio Carneiro de mettre sous nos yeux une galerie contemporaine des **Grands de Portugal**, parmi lesquels Garrett, Herculano, Castilho, Camillo Castello Branco, Antero de Quental, Joâo de Deus, Eça de Queiroz, Soares dos Reis, Oliveira Martins, Rafael Bordalho Pinheiro, Fialho d'Almeida, Antonio Nobre, tous morts déjà, s'évertuèrent en effet à rendre à leur patrie un rang supérieur dans les lettres et dans l'art. Dans la même voie de résurrection nationale continuent de s'efforcer le maître romancier Teixeira de Queiroz et Guerra Junqueiro, prince du Parnasse lusitanien, ayant à ses côtés Gomes Leal et Eugenio de Castro, sans oublier le grand peintre Colombano, et l'historien Raoul Brandâo. Ces captivantes figures nous sont présentées à la fois par le crayon et par la plume, et le talent du dessinateur égale celui du critique, qui est de premier ordre.

M. de Vila-Moura, qui sous le rapport du style pourrait être comparé à Valle-Inclan et qui peut s'enorgueillir d'être l'un des plus purs héritiers de Camillo, excelle en l'analyse des états de sensibilité exaspérée. A travers les gestes, il cherche à voir l'âme, et *Bohêmes* a donné la mesure de ses moyens comme romancier évocateur de types d'exception. Certains replis étranges du tempéramen portugais ont été fouillés par lui, pour la première fois, dirait-on, et nul n'était mieux qualifié pour nous restituer, dans tout leur caractère, les grandes figures de son pays.

Le conte et la chronique n'ont jamais manqué d'être cultivés en Portugal et certaines personnalités de premier plan y ont trouvé le plus clair de leur renommée. Dans ce domaine, il semble, d'ailleurs, qu'il y ait toujours quelque chose à découvrir, et si la morbidesse de M. de Vila-Moura paraît moins acquise que naturelle, l'art à la fois fantaisiste et réaliste de M. Souza Costa, le conteur d'**Excentriques**, le romancier de *Toujours vierge*, dérive bien en droite ligne de l'humour affectionné par M. Teixeira Gomes, non sans une certaine propension au trait caricatural. Par contre, aux endroits où

un Fialho d'Almeida se fût affirmé visionnaire, M. Souza Costa acquiert aisément la note tragique, et nous n'en voulons pour preuve que ce récit puissant, encore que macabre, qui s'intitule *Dans un cimetière*. Mais Villiers de l'Isle-Adam seul aurait pu écrire ce conte, où deux frères, raidis dans leurs préjugés de gentilshommes, passent leur vie face à face et sans se parler avec des trésors de tendresse au fond du cœur. Victime de sa charité, l'un se noie par accident, et l'autre ne peut lui survivre. Ayant légué tout ce qu'il possède à ses serviteurs, il baise les pieds du familial crucifix d'ivoire, et se suicide.

M. Simoès de Castro affectionne la peinture des crises sentimentales, qui portent les âmes à goûter fiévreusement le secret douloureux de la vie. C'est un élégiaque et un voluptueux, qui excelle à dessiner des visages baignés de larmes et qui sait orchestrer un récit, comme en témoignent *La Passion de Mademoiselle Dorothée*, *La Dot*, *La tragédie de l'homme qui n'avait plus de maison*, *L'homme qui avait peur du temps*, par lesquels se justifie le titre du recueil **Bienheureux ceux qui pleurent**. Le style est sans apprêt, parfois mièvre.

Au contraire, c'est le culte presque exclusif de la forme et de la beauté qui requiert les efforts de M. Carlos Parreira, auteur de **L'Emeraude de Néron**. En ces proses de fantaisie et de sarcasme, l'écrivain s'affirme à la fois disciple d'Oscar Wilde et d'Eça de Queiroz ; son sens critique est des plus aigus, son humour inimitable ; mais je crains fort que son goût du paradoxe ne vienne favoriser chez ses lecteurs la tendance de ceux qui se dérobent à l'action. Les pages qu'il consacre à M. de Vila-Moura et qui dénoncent la parenté de ce haut esprit avec Huysmans, les Goncourt et d'Annunzio, donnent le niveau de sa compréhension artistique et de son dédain des faciles succès.

Idéaliste et sociologue, M. João Grave, qui est resté quelque peu romantique d'inspiration, mais qui tient à aborder tour à tour toutes les formes de roman, préfère la grâce à la force, et le dessin un peu flou de ses figures n'est pas sans analogie avec la manière de Julio Diniz. *Refleurir* nous le montre tolstoïen aimable, épris de fusionner les revendications de l'humanitarisme moderne avec le christianisme ancestral, pour le relèvement des malheureuses que les désillusions de l'amour ont pu dévoyer. Il n'empêche que Rodrigo Aires et le Père Estevam sont deux figures bien portugaises. **L'Ennemie** offre une trame plus serrée, et l'auteur traite avec aisance le débat psychologique, qui se développe dans l'âme d'Henrique de Miranda entre la fidélité à la femme aimante, corporellement séduisante mais passive, et l'attrait illicite de la créature de péché que pare le charme subtil de l'intelligence. Et très chrétiennement,

M. Joâo Grave fait triompher, au dénouement, les modestes vertus du cœur, seul gage de félicité terrestre.

Un foyer pur sera toujours la base stable de la prospérité des nations.

Les poètes nouveaux qui religieusement se penchent sur la terre et sur la vie portugaises, comme firent les aèdes antiques, habiles à surprendre la naissance des dieux, ne nous contrediront pas; j'ai nommé Pascoaes, le visionnaire de *Sempre* et son fraternel disciple Mario Beirâo, qu'un critique a pu appeler les Rembrandt de la moderne poésie portugaise, Jayme Cortesâo, l'ardent poète d'*Humble gloire*, le dramaturge applaudi de *L'Infant de Sagres*, aux vers ourdis de rayons d'aurore, Affonso Duarte, Augusto Casimiro, groupe novateur, qui ne cesse de produire et d'agir et dont nous aurons bientôt à détailler l'œuvre, au regard d'autres productions similaires. Si le Portugal a pu rester un peuple cultivé, malgré le nombre considérable de ses illettrés, il le doit à son admirable folk-lore lyrique, sur lequel précisément les nouveaux poètes, qui sont en même temps des éducateurs, ont voulu greffer leur inspiration.

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Albert Prahovan : *Ceux dont les Gestes sont pour la France*. Silhouettes roumaines. Avec Préface de Me Henri Robert, H. Floury, 1 fr. — Gaspard Wampach : *Le Grand-Duché de Luxembourg et l'Invasion allemande*, Alcan, 0 fr. 60. — Léa Laurent : *Notre-Dame de Belgique*, Londres, The Iris Publishing Company, 3 fr. 50. — René Lote : *Le Péril allemand et l'Europe*, Alcan, 1 fr. 25. — René Lote : *Germania*. L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation et l'histoire. Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Ferd Van de Vorst : *La Nation Criminelle*. Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 2 fr. — Louis Barthou : *Lettres à un Jeune Français*, Pierre Laffitte, 3 fr. 50. — Léonce de Grandmaison : *Impressions de guerre de prêtres-soldats*, Plon, 3 fr. 50. — Gaston Jollivet : *L'épopée de Verdun*, Hachette, 3 fr. 50. — Gustave Le Bon : *Premières conséquences de la guerre. Transformations mentales des peuples*, Flammarion, 3 fr. 50.

En ce mélancolique lendemain de l'intervention roumaine, on se sentira, selon son caractère, ou plus d'humeur, ou plus de sympathie pour l'exubérance de M. Albert Prahovan alors qu'il nous entretenait, hier, de quelques-uns d'entre ses compatriotes roumains, de **Ceux dont les gestes sont pour la France**. Beaucoup de sympathie, et, nous l'avouons, une petite pointe d'humeur, c'est ce que nous éprouvons, quant à nous.

Ce recueil d'articles, parus dans divers journaux parisiens, se divise en deux parties et j'aime mieux les seconds que les premiers. Dans la première partie, — série de portraits, — les mœurs d'Occident paraissent provoquer des réactions bien grandiloques chez un enfant des solides et plantureuses plaines de Valachie. Au premier coup

d'œil, cette façon de parler de quelques célèbres hommes politiques roumains a l'air un tantinet exagérée. Albert Prahovan, à Paris, s'excite, j'en ai peur, et l'on discerne comme les gestes un peu superlatifs d'une émulation dont l'objet n'est peut-être plus ce qu'il y a de mieux dans les civilisations d'Occident.

Mais, cher publiciste, je vous aime malgré cela.

Parlementarisme anglais, Parlementarisme français, et on sent que M. Prahovan ajoute : Parlementarisme roumain ! Loin de moi la pensée de désobliger l'auteur de ces pages : mais il a l'air de se monter la tête, comme un néophyte, sur les beautés du Parlementarisme. Il est plein comme qui dirait de folk-lore parlementaire. En parlant de l'éloquence de M. Take-Jonesco, il pense, c'est certain, à Gambetta, à Jaurès.

« Un jour, brusquement, levé à son banc, Nicolas Filipsesco jette des apostrophes passionnées sur la Chambre assoupie... Emouvant duel entre un homme et un Parlement... » C'est bien dramatisé. Après tout, il se peut qu'à Bucarest ce soit beau. Ces jeunes nations ont une candeur capable d'embellir jusqu'au parlementarisme et, certes, je serais heureux d'avoir l'honneur de connaître personnellement M. Take Jonesco. Mais ici, en Occident ! Mr. Hesperus Fiddlestring du coin du quai, M. Pantaléon Gambade du bout du pont, je me suis beaucoup battu les flancs à votre intention : en vain ; vous me laissez froid. Bien que Maurice Barrès nous ait dit qu'il y a « une Beauté des Assemblées », je ne vibre pas. Pour mon goût, les couleurs de M. Prahovan sont trop empruntées d'ici.

Quoi qu'il en soit, j'aime mieux, je l'ai dit, la seconde série de ses articles. Bien que le style m'en paraisse à peu près le même, plus ou moins inadéquat, l'observation a quelque chose de plus pratique. Ce sont des notations extrêmement intéressantes sur la période de la neutralité. Il y a là le Roi Ferdinand et M. Jean Bratiano, président du Conseil, avec leurs difficultés multiples ; les interventionnistes, Take Jonesco, Filipesco, Majoresco ; les journalistes, Constantin Mille incorruptible ; les neutralistes germanophiles, Marghiloman, Carp ; la diplomatie allemande avec Von den Busch : la question des céréales, etc. Tout cela est écrit, je l'ai dit, avec une verve un peu interjectionnelle : mais l'on emporte quelque idée mouvementée de ce qui se passait à Bucarest et dans le sud-oriental à la veille de l'intervention. Voici tout un article : j'espère humblement que M. Albert Prahovan ne m'écrira pas une lettre de sottises !

Recueillant, dans une solide étude sur **Le Grand-Duché de Luxembourg et l'invasion allemande**, les faits qui se produisirent aux premières heures de la guerre, M. Gaspard Wampach établit qu'il y eut, — contrairement à diverses assertions, — protestation du gouvernement grand-ducal contre la violation de sa

neutralité par l'Allemagne. La carrosse de la grande-duchesse, mis en travers de la route, est une légende, et, comme toutes les légendes, celle-ci séduisit les imaginations, qui n'attachèrent pas d'attention à la vérité plus simple, plus prosaïque, mais plus substantielle, à savoir les télégrammes de protestation de M. Eyschen, ministre d'Etat luxembourgeois, télégrammes dont M. Wampach reproduit le texte. Quand fut dissipée la légende du carrosse-barricade, les pauvres télégrammes, d'ailleurs plus ou moins connus, ne purent contrebalancer la déception des amateurs de contes, et c'est ce qui fit croire, — certains mauvais offices aidant, — au consentement du Grand-Duché de Luxembourg.

On a dit aussi qu'il y eut, après coup, indemnité versée par l'Allemagne. M. Wampach, qui n'a découvert aucune trace de contrat, discute cette affirmation, et conclut à la négative. Il y eut paiement des dégâts, mais M. Wampach dit que cela ne veut point dire paiement de la neutralité violée. (Mais y avait-il prix fait pour cela aussi ? La question ne se posa jamais, sans doute). M. Wampach reproche uniquement un fait au Luxembourg, — fait unique mais « capital », estime-t-il, — celui de n'avoir pas combattu à main armée l'invasion. Cependant il ajoute aussitôt : « Ni légalement, ni matériellement, le Luxembourg ne pouvait accomplir ce devoir. » Il étudie cette situation, ainsi que les conditions de l'occupation allemande. Quelques pages sur les vicissitudes antérieures du Grand-Duché précèdent cet exposé. On voit une fois de plus, par ces pages préliminaires, comment la suite des traités et arrangements, en ce qui concerne le Luxembourg, aboutit au régime de la porte ouverte à l'invasion.

Léa Laurent a, sur le piédestal de ses admirations et de ses ferveurs, mis la reine Elisabeth ainsi qu'une **Notre-Dame de Belgique**. Il y avait à se demander comment une princesse bavaroise,—on sait que l'épouse du Roi Albert est la fille du duc Charles-Théodore de Bavière,— s'est trouvée être la femme d'absolu dévouement politique que nous avons vue. La question n'avait rien de très complexe, du reste ; et il a suffi à Léa Laurent de suivre sa princesse dans le déroulement d'une existence limpide, douce et droite, pour faire comprendre la simplicité parfaite du cœur de la Reine des Belges dans la catastrophe. Le Roi Albert, un doux lui aussi et, en apparence, un placide, est une volonté de fer, un homme — cela se voit à certains détails dans ces pages — aux idées depuis longtemps arrêtées. Son influence sur la Reine est certaine, influence intelligemment reçue, intelligemment rendue, dans une réciprocité d'idées droites, fermes, chaudement animées d'affection. J'ai senti tout cela en feuilletant ces aimables pages, — et ces pages documentées, toutes pleines de détails particuliers et attachants sur la Famille royale de Belgique.

La Guerre, comme il fallait s'y attendre, a suscité maints ouvrages d'ensemble sur l'histoire d'Allemagne, ouvrages naturellement composés sous le jour d'une cause finale, qui est l'actuel danger germanique. Il ne faut pas négliger ces exposés. On doit souhaiter qu'ils ne soient pas très longs, jusqu'à nouvel ordre. On a besoin de Sommaires des faits et des idées d'abord. Après, on verra, quand quelque froideur sera revenue dans la tête des teneurs de plume.

L'ouvrage de M. René Lote, **Le Péril allemand et l'Europe**, pourra sembler présenter quelques-unes des convenances susdites. L'auteur, préparé par des travaux antérieurs sur le Germanisme, a rédigé un commentaire succinct et clair de l'histoire allemande, appréciée et ordonnée dans ses grandes lignes selon les réactions que les événements présents déterminent naturellement dans l'esprit de qui la considère aujourd'hui. L'auteur donne ce commentaire « comme un retour sur nous-mêmes, et sur la politique des autres grands Etats ». De là une économie plus ou moins nouvelle des matières historiques, disposées à peu près ainsi : Le Moyen-Age et la Renaissance sont pleins des luttes pour « l'Héritage latin ». Le siècle de Louis XIV... L'époque de Louis XV et de Frédéric II est le moment du « tournant fatal ». Ce tournant fatal, c'est que la France, malgré la nouvelle alliance autrichienne, tourne court, ou presque, dans sa résistance aux progrès de la Prusse. Puis c'est « l'épopée suprême » de la Révolution et de l'Empire ; épopée « suprême », sans lendemain, ce lendemain, — Romantisme et Second Empire, — étant l'ère des « funestes illusions ». Sur la « torpeur » qui, depuis 1870 (1870, point de départ d'une philosophie politique prodigieusement béate, bête, qui consista à glorifier la défaite et à déduire de la défaite, avec le pacifisme, de nouvelles maximes de Droit !), descendit et pesa sur l'Europe jusqu'en 1914, sur cette mollesse de jugement, qui dure encore, M. René Lote a ces réflexions que je n'ai garde d'oublier.

... Combieu je souhaite à notre époque, déjà victime de philosophiques illusions, une cure de cet esprit de science qui s'appelle modestement le bon sens en histoire... Ah ! si la Grande Guerre apprenait sux Nations alliées à juger leurs ennemis et à juger aussi leur propre passé ; si elles voyaient enfin sans métaphysique le déterminisme implacable de leur faiblesse et de la force adverse... Car cette Allemagne qui trouble toujours ses voisins est un produit de leur politique autant que de la sienne : elle ne menacerait pas son milieu, si ce milieu ne l'avait laissée grandir...

Mais, d'après ce qu'il m'est donné d'entendre parfois, j'ai le regret d'avoir à dire à M. René Lote que ces voisins qui ont « laissé grandir », qui ont laissé faire, persistent de plus belle. Du même auteur, je dois me contenter de signaler un autre travail, conçu d'après la

même méthode : **Germania**, l'Allemagne et l'Autriche dans la Civilisation et l'Histoire.

Je dois me borner aussi, la place me manquant, à transcrire le titre d'un ouvrage, qui, par certains côtés étudiés, et, — notons soigneusement ceci, — par la personnalité de l'auteur, n'est pas seulement qu'un écrit de circonstance (cette circonstance, ces circonstances elles-mêmes si graves...) : **La Nation criminelle**, « Etude historique de la déformation morale allemande », par Ferd. Van de Vorst, Avocat au barreau d'Anvers.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Sous la forme un brin surannée de lettres, — **Lettres à un Jeune Français** à propos de la Guerre actuelle, M. Louis Barthou, délaissant les officines de la politique, a écrit un volume de considérations diverses et dont on peut sans crainte affirmer qu'elles partent d'une excellente intention. Ce sont, en somme, des dissertations à propos de tout et de rien, selon les occasions et les circonstances ; mais je crois bien qu'il y prêche surtout les convertis,— par exemple le public de bonnes dames et de vieux messieurs bien intentionnés qui fréquentent *les Annales*. Il commente en somme les événements de l'heure présente ou spécule sur leurs conséquences ; parle des incidents et des effets du conflit, de même que des bruits divers que répandent les Allemands, — et nous apprend des choses qu'en somme nous savions très bien. Il affirme que nos soldats sont héroïques et qu'on a vu se réveiller en France l'esprit religieux depuis que les ecclésiastiques ont été appelés sous les drapeaux. Plus loin il consigne des impressions du front italien ; du front anglais sur la Somme ; parle du rôle de lord Kitchener ou des souvenirs de 1870 ; de la neutralité suisse ou du rôle des instituteurs sur le front, même des falsifications de textes diplomatiques dont se trouvent responsables les Germains de 1870 comme ceux de 1914. Il s'élève justement encore contre manies et ragots de la politique, — qu'on aurait bien dû flanquer par-dessus bord dans les circonstances actuelles, — ou montre les Belges de l'occupation se promenant avec un chiffon de papier à la boutonnière pour fêter l'anniversaire du 4 août, ou avec un brin de macaroni lors de l'intervention italienne ; — et cela suffit au bon orateur qu'est M. Barthou pour retenir son public. Avec le moindre sujet en somme il se répand en phrases cadencées, — et en morceaux de dimensions égales, ce qui est l'indice d'un cerveau bien équilibré, à cheval sur la raison et qui n'en doit jamais démordre. — Mais s'il a écrit en somme d'excellentes chroniques, peut-être eut-il le tort de ne pas les laisser en l'état ; d'en faire les chapitres d'un livre, — dont l'optique sera toujours quelque peu

différente, — le journaliste comme l'orateur ayant toujours une tendance à « enfoncer le clou », à revenir sur les mêmes choses, à se répéter pour se faire mieux comprendre. — Toutefois, il y a des lecteurs qui se trouvent heureux lorsqu'on renforce leur conviction ; lorsqu'on écrit selon leurs désirs ou leurs tendances, dut-on revenir toujours et encore sur les choses qu'ils connaissent déjà. Ceux-là, évidemment, doivent suivre avec intérêt les chroniques de M. Barthou et trouver que l'éditeur eut raison de n'en rien laisser perdre.

La librairie Plon, en même temps, publiait un volume que les vieilles dames devront lire et relire avec attendrissement : des **Impressions de Guerre de prêtres soldats** recueillies par M. Léonce de Grandmaison, directeur des *Etudes*, où elles ont été publiées d'abord, et qui les présente dans une courte préface. Ce sont des récits, non tant de la lutte que des choses du front en Champagne d'abord ; en Artois où se placent divers épisodes du livre, ou pendant les effroyables combats de Verdun. D'autres enfin nous montrent « la Belgique sous le joug ; l'effort anglais dans les Flandres, ou relatent l'expédition d'Orient, — Salonique, la Serbie, la frontière grecque — où nous avons pris position afin de contrecarrer les ambitions allemandes. Tous sont écrits par des prêtres maintenant sous les armes, — officiers, aumôniers, militaires, brancardiers. Ce sont eux qui parlent, qui racontent les faits, les incidents journaliers de la lutte, et le réveil — si déconcertant pour les politiciens à courte vue — du sentiment religieux parmi les troupes refaisant sous nos yeux, revivant les combats de la croisade qui doit sauver la civilisation occidentale. Presque tous les récits du volume sont à retenir, mais on s'arrêtera plus volontiers sur celui du brancardier, ancien missionnaire à Madagascar, qui doit traverser la plaine sillonnée d'obus pour aller relever des blessés, les jambes en bouillie et qui meurent peu après avec l'absolution ; sur les nouvelles d'Arras et de son évêque, qui a des occupations plutôt mouvementées et vient sur le front prêcher dans une église que bientôt bombardent les pièces allemandes ; sur le récit du canonnier : « ma batterie pendant l'offensive », ou la curieuse histoire des lettres déposées par les poilus derrière une statue de la Vierge, dans un oratoire près de Notre-Dame de Lorrette que les obus de l'ennemi démolissent peu après que le narrateur en a retiré et fait parvenir à l'évêque toute cette correspondance. Viennent ensuite dans le volume l'histoire de l'abbé Régat, sous-lieutenant de chasseurs, tué à l'ennemi le 20 septembre 1915 ; des épisodes de la bataille de Verdun ; la physionomie de Bruxelles avec l'occupation allemande ; des lettres d'un interprète aux Forces de S. M. Britannique, etc. Cependant, on pourra négliger quelques histoires édifiantes et qui pourraient tout au plus pren-

dre place dans les livres de prix de la librairie Mame, telles que l'aventure et la mort de Fred, l'apache converti. Je le veux bien, le volume de M. L. de Grandmaison est fait uniquement avec des récits d'ecclésiastiques et qui ont d'excellentes intentions, mais peut-être gagneraient-ils à ne pas trop montrer leur soutane, — car il serait malheureux de compromettre le mouvement de rénovation religieuse qui se dessine, — et nous ne devons pas confondre le bon Dieu avec l'imagerie du quartier Saint-Sulpice.

Chez Hachette enfin, M. Gaston Jollivet, pour faire suite à ses précédents volumes : *Six mois; Trois mois de guerre*, etc., a donné un travail d'ensemble, d'ailleurs beaucoup moins sec tout en comprenant nombre de pièces officielles, sur **l'Epopée de Verdun** ; sur la ruée allemande qui devait emporter la place et ouvrir la frontière et qui fut arrêtée, comme autrefois aux rives de l'Yser, par le courage tenace, l'obstination farouches des nôtres. — « L'auteur, dit le lieut-colonel Rousset dans la préface, a surtout préparé la tâche des historiens futurs en leur présentant une documentation sans doute très touffue, puisée aux sources allemandes et françaises, mais assez sûre pour permettre à chacun de pratiquer plus tard des recoupements utiles en les comparant aux pièces officielles ou autres qui seront mises au jour dans les années à venir ». Son livre, en somme, est une conpilation ; le travail des historiens viendra ensuite et il suffit présentement de leur amasser des matériaux.

Avant l'attaque il est donné, d'ailleurs, de curieuses indications sur les préparatifs méthodiques des Allemands, — qui durèrent quinze mois ! Les batailles commencèrent le 21 février et depuis lors nous en pouvons suivre les péripéties. Ce furent les combats soutenus par l'artillerie du côté de Samogneux, le bois d'Haumont et le bois des Caures. Puis vinrent les attaques contre le plateau de Douaumont, où un parti de Brandebourgeois réussit à pénétrer dans le fort (25 février). Une contre-attaque qu'organisa le général Pétain les rejeta les 27 et 28. On se battit dans le village que l'ennemi réoccupa le 8 mars, tandis que les Français se retranchaient à 200 mètres plus au sud. Un récit est donné des combats de Douaumont du 2 au 8 mars. Puis les Allemands, du 4 au 20, attaquent les ailes ; ils veulent enlever Verdun « cœur de la France » ! Mais la ruée sur le Mort-Homme, Caurières, Béthincourt se trouve finalement arrêtée ; du 8 au 20 mars sont donnés de même de furieux assauts contre Damloup et le fort de Vaux, sur la rive droite de la Meuse, — attaques qui coûtent à l'ennemi 60 pour 100 des effectifs engagés. Ce furent encore des batailles contre la position de Vaux et derechef le Mort-Homme, cependant qu'on combattait dans Douaumont et surtout pour la possession du fort de Vaux. Le 20 mars furent donnés les combats de Malancourt et d'Avocourt, enlevés par une division

bavaroise, mais qui furent repris le 29. Du 20 avril au 3 mai, de même, on réoccupa le Mort-Homme; des combats furent donnés à la cote 304 et à Caurières, de même qu'au bois Camard, — dont il ne resta bientôt plus que l'emplacement; mais les troupes ensevelies par les obus sortaient de terre pour s'élancer sur l'ennemi. Sur la rive droite, les Allemands, avec d'énormes sacrifices d'hommes, s'emparèrent enfin du village de Vaux, des tranchées et du bois de la Caillette, du fort de Douaumont. La défense du fort de Vaux a été contée déjà et avec de multiples détails par M. Henri Bordeaux; mais il y eut également l'assaut du fort de Souville, devant lequel l'effort de l'ennemi échoua du reste. On arrivait en juillet et il était à bout de souffle. — Le 24 octobre d'ailleurs, après des séries de combats donnés à Miraumont, à Fleury, dans le bois de Vaux-Chapitre, Douaumont est repris de haute lutte, et non seulement le fort, mais l'ouvrage et la redoute de Miraumont, le bois de la Caillette, les carrières d'Haudromont, — et enfin le 2 novembre le fort et le village de Vaux. Le 15 décembre, Vacherauville, Louvemont, la ferme des Chambrettes, les ouvrages d'Hardaumont et de Bezonveaux tombaient entre nos mains.

Je dois dire du reste que cet exposé des combats et batailles de Verdun est forcément un peu confus dans le volume de M. Jollivet; il donne les récits bout à bout et un travail de critique doit être entrepris par le lecteur pour retrouver la succession des faits. Un memento chronologique, à la fin du volume, en a d'ailleurs rétabli la succession. — La seconde partie de l'ouvrage a réuni une suite de chapitres sur les à côté de la bataille, et qui méritent pourtant d'être suivis; il y donne les témoignages des alliés et des neutres; l'effet produit par cette énorme bataille sur le moral des Allemands — ainsi que des considérations sur les facteurs de la victoire (les chefs, les hommes, le service des transports, santé, intendance, etc.); les civils de Verdun... Mais on ferait un beau recueil avec les anecdotes qui se rencontrent au cours des récits : — A l'attaque du bois Camard, par exemple, il ne resta un moment qu'une poignée d'hommes au capitaine de Maistre. Le revolver au poing, un gourdin de l'autre, il se rua avec les siens contre un parti nombreux d'Allemands qu'il mit en déroute « non sans en avoir assommé quelques-uns ». — Lors de l'attaque du bois d'Avocourt, les hommes étaient si fatigués qu'ils dormaient debout. « Notre attaque devait avoir lieu à l'aube, raconte l'un d'eux. Il faut réveiller les hommes, commanda le chef; faites donner la clique. » Il était alors trois heures du matin. Le roulement des tambours et l'éclat des cuivres domina un instant le vacarme de la canonnade et les poilus se secouèrent. « Est-ce qu'on les voit ! » demandaient-ils. Comme le jour allait se lever, la clique se tut brusquement. Un obus était tombé dessus et l'avait presque enter-

rée. La rage mit debout, brusquement, les hommes qui s'élancèrent dans le bois. « On va les voir enfin! criaient-ils. Un tambour, les baguettes à la main, était déjà parvenu à la première défense allemande; un second casque bleu le rejoignit et jeta deux grenades dans le boyau. « On les voit! on les voit! » criaient les hommes parmi les explosions et la fumée. Mais l'ennemi n'attendit pas la baïonnette; il vida la place et dix minutes plus tard on se retrouva presque au complet dans les trous des Allemands. » — On pourrait citer encore des épisodes de la reprise de Douaumont, les deux cents Boches oubliés dans les remous de la bataille et qui se rendent à un sergent; l'aventure du soldat d'abord prisonnier de l'ennemi, qui bientôt le pousse dehors et le suit après lui avoir indiqué où sont les nôtres, tant qu'il finit par revenir avec dix-sept prisonniers, etc. — Nombre de ces anecdotes ont déjà été contées, d'ailleurs; beaucoup d'épisodes sont connus; on a suivi pendant de longs mois la résistance de la place. Réunis, condensés, mis en valeur, les témoignages recueillis prennent une importance nouvelle. Cette bataille gigantesque, au résumé, — une bataille qui a duré onze mois, — a coûté à l'ennemi plus d'un demi-million d'hommes, et malgré toutes les raisons qu'il a pu donner, il semble bien que ce fut un sacrifice inutile.

CHARLES MERKI.

§

Le nouveau livre de M. Gustave Le Bon, **Premières conséquences de la guerre**, est comme les précédents plein d'idées, et son sous-titre, *Transformations mentales des peuples*, en fait prévoir tout l'intérêt.

Il est certain que la terrible crise que nous traversons aura opéré dans les psychologies nationales d'énormes transmutations de valeurs, pour parler comme Nietzsche, mais au fond aucune d'elles n'est bien surprenante. Les Anglais devaient, par exemple, abdiquer leur foi dans le splendide isolement et se résigner au service militaire obligatoire, le jour où les zeppelins et les sous-marins les atteindraient directement. Les Italiens devaient également à la première occasion se dégager d'une triple alliance contre nature et remanifester leur antipathie foncière pour les *Tedeschi*. Quant à nous, Français, si par notre sang-froid et notre constance nous semblons aux antipodes de nos aînés de 1871 et de nos aïeux de 1793, c'est peut-être que ces anciennes crises de la Terreur et de la Commune ont été elle aussi tout ce qu'il y avait de plus anormal, et de plus exaspérant de par les fautes des gouvernants; le peuple le plus sensé du monde en serait devenu fou tout comme nous; nous ne sommes donc pas si métamorphosés que cela!

D'autre part, ces changements psychologiques ne sont pas définitifs, puisque humainement parlant il n'y a rien d'éternel. Ni après la victoire nous ne devrons nous endormir, tous les Alliés, sur nos lauriers, et plus spécialement, nous Français, nous payer le luxe stupide de nos anciens politicianismes réactionnaires ou révolutionnaires, ni nous ne devrons désespérer complètement d'une conversion morale de nos ennemis. Assurément nous sommes maintenant fixés sur la nature profonde des Allemands, et les hommes des deux Guillaume sont bien les mêmes que ceux des Arminius et des Alaric : *Germani ad praedam, Galli pro libertate pugnant*; mais tout de même cette nature profonde peut sommeiller, et en fait elle a sommeillé pendant une quinzaine de siècles, abstraction faite de ses réveils « professionnels » chez les reîtres et les lansquenets ; il y a cent cinquante ans, pas un Allemand n'était pangermaniste dans le sens hohenzollern du mot. Or, pourquoi ce qui s'est vu ne se reverrait-il pas? Un changement de mentalité peut même être assez rapide. La moyenne de la vie humaine étant d'un peu plus de quarante ans, c'est en une douzaine d'années que se déplace la majorité numérique d'un peuple ; peut-être que dans douze ans d'ici l'Allemagne se modèlera sur Kant et Gœthe plutôt que sur Bismarck et Bernhardi. (Ne le croyons pas trop fort !)

Les psychologies politiques, comme le fait remarquer M. Gustave Le Bon, auront été non moins bouleversées que les nationales. Cette guerre a été, entre bien d'autres choses, le conflit du principe d'autorité et du principe de liberté, ou, pour parler moins abstraitement, des institutions autocratiques et des institutions démocratiques, en prenant ce mot démocratie dans son sens large et favorable. Au système parlementaire, sous ses deux formes de cabinets instables comme en Europe ou de présidences à durée fixe comme en Amérique, s'est opposé rageusement le système absolutiste, caractérisé par le mépris de tout ce qui est représentation populaire et par l'idolâtrie de tout ce qui est pouvoir personnel et irresponsable, ou responsable devant Dieu, ce qui pratiquement revient au même, le droit divin masquant le droit de conquête ou le droit de naissance, système qui est tout à fait celui de l'Allemagne et de l'Autriche, sans parler de la Turquie, et qui avait été longtemps, à l'instar allemand, celui de la Russie ; les efforts admirables que fait le peuple russe pour se libérer de cette emprise germanique et évoluer vers la civilisation occidentale sont même un des traits les plus émouvants de cette grande crise. Le régime autocratique, par horreur du scrutin, s'appuie sur une administration obéissante dont il oppose la compétence technique à l'ignorance du personnel dirigeant des républiques ou des monarchies constitutionnelles, et cette guerre aura confronté ces deux catégories de personnel dans tous les pays, aussi bien dans les

empires centraux, où les assemblées continuent à n'avoir aucun pouvoir (le Reichsrat d'Autriche n'a même pas été réuni depuis le début des hostilités), qu'en Russie, où la victoire semble enfin se dessiner en faveur de la Douma, et même chez nous, ce qui est fort curieux. En effet, dès la déclaration de guerre, notre Parlement s'est de lui-même effacé devant le Gouvernement, et celui-ci a été le maître absolu pendant plusieurs mois. Or l'expérience, comme le fait remarquer M. Le Bon, n'a pas été à son éloge, et il est fort heureux que nul droit divin n'ait empêché d'y mettre fin. Cette soi-disant si compétente Administration a entassé fautes sur fautes, pour la fabrication de l'artillerie lourde, pour les usines à munitions, pour les réquisitions, pour les moratoriums, pour les taxations, pour les frets, pour les charbons, pour les vagons, etc., etc., et le Parlement, même quand il est revenu prendre en mains le contrôle général des affaires, a eu toutes les peines du monde à réparer ses bévues; parfois même, avouons-le, il les a continuées, donc agravées, par exemple pour le moratorium des loyers, mais c'est qu'il se trouvait pris dans l'engrenage maladroitement mis en mouvement par l'Administration! Partout celle-ci, en France comme en Russie, comme en Allemagne même, a abouti à des faillites quand elle a été exemptée de la surveillance des parlements, des assemblées locales, de la presse. Et ce sera une des plus précieuses et des plus indéniables leçons que nous aura données cette guerre, la nécessité pratique, pour ne pas parler de la justice théorique, d'un accord aussi complet que possible entre les gouvernés et les gouvernants, d'une discussion aussi au grand jour que possible de tout ce qui n'est pas strictement militaire (que enfantillage que la Censure telle qu'elle a souvent fonctionné!), d'un renouvellement aussi fréquent qu'il le faut des dirigeants militaires ou civils, et, par suite, le danger de tous les gouvernements qui procèdent par voie d'autorité, que ce soit au nom de la Science, de l'Histoire ou de la déesse Raison.

Ces « transformations mentales des peuples » seront-elles assez profondes pour leur permettre d'organiser une Société des Nations basée sur le respect des libres volontés collectives? On peut l'espérer. Une crise comme celle-ci bouleverse toutes les idées, le patriotisme comme le pacifisme, et le socialisme comme le libéralisme ; tout devra être soumis à un nouvel examen : on pouvait glorifier la guerre, comme Joseph de Maistre ou Proudhon, quand on ne connaissait comme guerre que « la guerre en dentelles », et on pouvait absoudre le chauvinisme quand on l'ignorait capable de transformer une puissance chrétienne en une nation de proie atroce et féroce. En face d'un tel danger, tous les peuples devraient se sentir frères et consentir à sacrifier une partie de leur orgueilleuse et hargneuse indépendance pour se soumettre à une autorité arbitrale commune. Le pro-

blème est difficile, mais il n'est pas insoluble, et ce que la Conférence des sucres faisait pour le sucre, d'autres conférences permanentes et internationales peuvent le faire pour les tarifs douaniers, pour les lois sociales, pour les rapports juridiques, pour les autonomies locales. Un Parlement européen n'est même pas nécessaire pour cela. Mais s'il en fallait un, rien ne serait plus facile que de l'organiser, en donnant à chaque puissance autant de suffrages qu'elle compte de millions d'habitants, avec, toutefois, un maximum de suffrages, quarante par exemple, ce qui inciterait les puissances d'un nombre supérieur à se décentraliser ou même se désagréger. La France n'aurait, sans doute, que tout au plus quarante voix sur trois cents environ, mais sommes-nous des Allemands pour vouloir imposer notre façon de voir à tout le monde? Il conviendrait d'ailleurs de ne pas se reposer uniquement sur ce Parlement ou sur ces Conférences ; la mesure primordiale qui s'impose est le désarmement, pendant au moins cinquante ans, des Allemands, de tous les Allemands, avec interdiction rigoureuse d'établir chez eux toute fonderie de canons et de plaques blindées et toute manufacture d'armes de guerre.

Sur bien d'autres points, les anciennes vanités nationales devraient s'incliner. Est-ce que les pays de culture anglaise ne devraient pas tout de suite après la guerre adopter le système métrique et les pays de culture grecque orientale le calendrier grégorien? Nous-mêmes, Français, n'aurions-nous pas intérêt, si une entente générale intervenait, à abandonner notre franc pour l'écu de cent sous qui permet de concilier le franc, le shilling, la lire et le mark? L'habitude de compter en dollars serait vite prise en revenant à nos vieux mots écus et sous ; on dirait 4 écus 58, par exemple, au lieu de 22 fr. 90. Il est probable qu'après la guerre on fera de grands progrès dans le sens de l'unification, ou du moins de l'harmonisation, même des lois, des écritures, des usages. Les Japonais viennent de donner un exemple fort intelligent en abandonnant leurs caractères chinois, et les Allemands se servaient de moins en moins de l'écriture cursive gothique. Pourquoi les Russes ne se serviraient-ils pas de l'alphabet latin comme les Polonais? Les lettres cyrilliques sont vraiments réfrigérantes pour les neuf dixièmes des civilisés.

Dans ces susceptibilités patriotiques il y a beaucoup d'enfantillage (ne s'opposait-on pas naguère à l'avance de l'heure, parce que c'était adopter l'heure boche? et ne rechignait-on pas auparavant contre le méridien de Greenwich, parce qu'il était de Greenwich, comme s'il n'était pas aussi du Havre, d'Angoulême, de Tarbes, etc.?) de même que dans les patriotismes historiques, il y a beaucoup de parti-pris. Nous nous moquons avec raison des Allemands qui n'ont pas oublié l'exécution de Conradin, mais parfois ne déformons-nous pas l'histoire de notre côté? M. René Lote, qui cependant connaît mieux que

personne l'Allemagne contemporaine, a écrit un livre, *le Péril allemand et l'Europe* pour démontrer que ce péril a existé de tout temps, et que notre histoire du moyen âge et de la Renaissance ne s'explique que par la lutte contre le danger germanique. Et je sais bien que cette idée-là est courante en ce moment, et que les circonstances présentes doivent rendre indulgent pour elle; mais néanmoins cette idée est fausse, tout à fait fausse. La France a vécu en paix avec les Allemagnes pendant des siècles et elle n'a été pour rien dans leurs carnages de catholiques et protestants, ni dans les conflits de la Prusse et de l'Autriche, où elle s'est immiscée bien maladroitement ; le péril allemand ne date que du Congrès de Vienne et, de façon aiguë, que de Sadowa. Et je ne dis pas que la constatation suffira à désarmer les Allemands ni à leur faire oublier Conradin, mais il est bon d'avoir une vue exacte des choses. N'ayant pas à leur imitation de haines recuites et de légendes rancunières, nous n'en serons que mieux fondés, en conscience et en droit, à prendre contre eux toutes les précautions nécessaires.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Le blocus des côtes grecques continue et n'a pas subi de relâchement. A la longue ses conséquences se font sentir. Les vivres en général ont atteint des prix exorbitants. Quant au commerce, il est presque totalement arrêté. Faute de matières premières et d'industrie, le pays s'approvisionne en temps normal à l'étranger. Le blocus ayant suspendu toute importation, la Vieille Grèce se trouve réduite à puiser en ses stocks, qui n'étaient jamais très importants et qui sont sensiblement en baisse aujourd'hui.

Devant ces résultats désastreux d'une politique absurde, croyez-vous que les conseillers immédiats du roi Constantin se sont enfin décidés à reconnaître qu'ils ont fait fausse route ? Lisez ces quelques lignes de l'*Embros*, organe exprimant fidèlement les opinions des plus notoires constantinistes. « Malgré les preuves répétées de bon vouloir données par la Grèce, écrit ce journal, l'Entente maintient un blocus cruel et injustifiable qui tend évidemment à affaiblir le pays au dernier point pour permettre le triomphe du vénizelisme » ! L'*Embros* néglige évidemment de dire que si le blocus est maintenu pour les Alliés, c'est parce que les ministres de Constantin n'ont pas encore satisfait aux demandes formulées par l'Entente dans son dernier ultimatum. En effet, tous les fusils n'ont pas franchi le canal de Corinthe et il y en a, paraît-il, en nombre important qui ont été cachés

à Athènes. A la suite de ces faits et d'autres encore,— la violente campagne des journaux constantinistes contre les Alliés y figure au premier plan, — l'Entente a rappelé à nouveau Athènes à l'ordre. Il va sans dire que M. Lambros a protesté de ses bonnes intentions... et a fait publier des communiqués rassurants. « Sauf une importante concentration allemande dans le secteur de Guevghéli, rien ne fait prévoir une attaque imminente contre l'armée Sarrail, écrit non sans quelque mélancolie *l'Athinois*. Seule l'importance des transports automobiles de l'Armée d'Orient a pu faire croire que la voie ferrée avait été coupée par les Allemands. » L'éventualité d'une offensive allemande prochaine ne semble donc pas entrer actuellement dans les calculs des gouvernants d'Athènes.

Après l'acceptation de l'ultimatum par le gouvernement d'Athènes et le commencement d'exécution qui s'ensuivit, les journaux antivenizelistes s'empressèrent de crier victoire ! Maté le grand patriote ! Renversés ses projets de coopération sérieuse avec l'Entente ! Les Alliés ont compris enfin, écrivaient certaines gazettes athéniennes, qu'il est dans leur intérêt de baser leur politique en Grèce uniquement sur l'autorité de Constantin ! Venizelos n'était plus rien, avait perdu tout prestige ! Et les commentaires d'aller leur train. Notamment la clause de l'ultimatum stipulant que « les Alliés ne permettront ni par terre, ni par mer l'expansion du mouvement venizeliste dans les territoires occupés jusqu'à présent par l'Etat du royaume de Grèce » provoqua la plus grande joie dans les milieux constantinistes et, disons-le, quelque déception chez un certain nombre de libéraux. C'est que l'interprétation donnée à cette clause avait été, croyons-nous, un peu trop libre. Des esprits pondérés mirent vite les choses au point et il nous semble intéressant de citer les principaux fragments d'un article publié par l'*Opinion* de Salonique et qui traite de ce sujet avec infiniment de justesse. Voici comment M. Pierre Colomb, auteur de l'article, envisage la question :

Quel est donc ce texte de l'ultimatum qui a effarouché nos amis ? Le voici : « Les Alliés ne permettront ni par terre ni par mer l'expansion du mouvement venizeliste *dans les territoires occupés jusqu'à présent par l'Etat du royaume de Grèce.* »

Ce qui signifie : puisque le Roi est invité à retirer ses troupes et qu'il ne serait plus en mesure de résister par la force à l'invasion des troupes de Venizelos, l'Entente s'engage à rétablir l'équilibre entre les deux Grèces en empêchant les armées nationales de profiter de la situation pour pénétrer en Vieille Grèce. La Nouvelle Grèce ne pourra pas grignoter peu à peu la Vieille Grèce, mais, dans cette dernière, individus ou provinces pourront adhérer librement au mouvement national. *La Révolution ne pourra pas s'étendre par le dehors, mais elle pourra s'étendre par le dedans.*

Cela peut très bien se défendre logiquement. Faire pénétrer la Révolution en Vieille Grèce, de l'extérieur et par la force, ce serait *intervenir dans*

la politique intérieure de la Grèce et cela ne pourrait se justifier qu'en cas de trahison de Constantin. Mais empêcher les Grecs de l'intérieur d'adhérer, en totalité ou par fractions, au mouvement national, *ce serait également intervenir dans la politique intérieure de la Grèce.* L'Entente n'en a pas le droit. La situation est donc assez bien équilibrée.

Mais, direz-vous, la Vieille Grèce est-elle capable de se ranger aux côtés de Venizelos sans pression extérieure ? Il faut répondre nettement : oui.

Si optimiste que paraisse, à première vue, la conclusion de l'article de M. Pierre Colomb, elle ne contredit pourtant pas la vérité. De nouvelles adhésions au mouvement national des citoyens restés jusqu'à présent par contrainte en Vieille Grèce prouvent que tous les venizelistes ne se trouvent pas encore sous l'autorité de M. Venizelos. Il est vrai aussi que certaines provinces venizelistes, pour la très grande majorité, ne demanderaient pas mieux que de dépendre du gouvernement de Salonique. Leurs sympathies pour le grand Crétois sont assez vives pour ne pas avoir besoin d'être renforcées par des indications, des conseils ou un appui quelconque venus du dehors.

Venizelos est donc loin d'être maté. Son pouvoir ne fait que se consolider et son influence s'étend même en Vieille Grèce. Plusieurs unités grecques se battent déjà aux côtés des soldats alliés sur le front macédonien. Des milliers d'hommes incorporés et remarquablement entraînés s'impatientent d'aller faire leurs preuves sur les champs de bataille. La moitié de la Grèce est aux armes et exerce une attirance de plus en plus manifeste sur le reste du royaume. Lentement, mais visiblement Venizelos réussit à refaire l'unité de l'hellénisme. Grande tâche, qui ne saurait tenter qu'un homme de grande envergure et qui, il faut l'espérer, sera un jour prochain menée à bonne fin. « De tous les peuples qui jouent leur chance dans le grand conflit, écrivait récemment M. Jean Herbette, l'hellénisme a perdu la partie avant même qu'elle ait prit fin, et de quelque façon qu'elle doive prendre fin. » C'est son philhellénisme blessé qui a certainement poussé M. Herbette à écrire ces paroles amères, réellement par trop pessimistes. Si Venizelos n'avait pas bougé ou si après qu'il eut bougé, il n'eût pas été suivi par une population de plus de deux millions et demi, ces paroles lugubres exprimeraient la vérité. Mais le grand Crétois a déchaîné le mouvement national, la majorité du peuple a manifestement désapprouvé le roi et une telle attitude — un peuple s'est révolté pour faire la guerre ! — prouve, croyons-nous, que la nation hellénique mérite de vivre dans l'honneur et dans la prospérité.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Suisse.

LA SUISSE ET LE BLOCUS SOUS-MARIN. — Dans son discours au Sénat du 4 février, annonçant la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne, à la suite de la notification de la guerre sous-marine à outrance, le président Wilson prononçait cette phrase : « Je considère comme entendu que tous les gouvernements neutres adopteront la même ligne de conduite. » Le lendemain, communication était faite aux puissances neutres de cette rupture, et la note américaine portait : « Le président croit que ce sera travailler à la paix du monde si les puissances neutres peuvent adopter une ligne de conduite analogue. »

Devant cette invitation d'outre-océan, l'embarras du Conseil fédéral dut être extrême.

D'autres neutres, comme l'Espagne, se trouvaient beaucoup plus à leur aise, et le *Diario universal*, organe du comte de Romanones, pouvait à juste titre féliciter le gouvernement du roi Alphonse d'avoir su tourner tous les dangers en ne secondant pas la note pacifique du président Wilson, « ce qui nous évite, disait-il, d'avoir à imiter aujourd'hui le geste du peuple américain ».

Il n'en était pas de même pour la Suisse. Ce qui faisait écrire au conseiller national Bossi, dans la *Gazzetta Ticinese* :

Il sera curieux de voir si le Conseil fédéral, qui s'est empressé à la légère de suivre Wilson dans sa récente note pour la paix, fera maintenant montre du même empressement et suivra la même ligne de conduite. Nous allons voir avec quelle logique le Conseil fédéral pourra se départir du point de vue adopté alors.

A cette époque, le Conseil fédéral a suivi Wilson qui, sincèrement, désirait la paix. Aujourd'hui, mis en présence du défi allemand qui démontre que le désir de paix allemand était simplement une manœuvre destinée à affaiblir l'adversaire, Wilson a su reprendre sa place de chef d'une nation neutre, prompte à travailler pour la paix, mais non point vile devant les prétentions d'une nation qui ne respecte aucun pacte et aucun principe du droit et de l'humanité.

Le Conseil fédéral a, comme Wilson, fait montre de son désir de paix ; mais saura-t-il, comme Wilson, défendre les intérêts et la dignité de la Suisse ?

Le Conseil fédéral fit attendre jusqu'au 9 février sa décision, mais le 9 nous eûmes un double chef-d'œuvre : la réponse suisse à l'Allemagne sur la notification du blocus renforcé, la réponse suisse au président Wilson sur l'invitation à rompre adressée par l'Amérique aux neutres. Examinons d'abord cette dernière.

Les événements de la guerre présente, dit la missive helvétique, ont fortifié le Conseil fédéral dans sa conviction de la nécessité du maintien d'une

neutralité stricte et loyale... La Suisse maintiendra cette neutralité aussi longtemps que l'indépendance et l'intégrité du pays, l'honneur ou les intérêts vitaux de l'Etat ne souffriront d'aucune atteinte.

Des quatre articles auxquels est ainsi subordonné par le Conseil fédéral le maintien de la neutralité de la Suisse, un seul, à vrai dire, est resté jusqu'ici à l'abri des attentats allemands, l'intégrité, la Suisse n'ayant ni vaisseaux, ni pavillon national sur les mers. Pour les trois autres, l'indépendance, l'honneur et les intérêts vitaux, c'est une question d'appréciation, et l'appréciation du Conseil fédéral est vraiment généreuse, puisqu'il juge qu'ils n'ont encore souffert « d'aucune atteinte ».

La raison de cette générosité est bien simple. Elle est contenue dans le paragraphe qui suit immédiatement et que voici :

Le Conseil fédéral doit encore attirer l'attention de M. le président Wilson sur la situation géographique toute particulière de la Suisse, entièrement entourée par les Etats belligérants, qui deviendrait certainement, sitôt sortie de sa neutralité, le théâtre de la guerre générale.

Voilà pourquoi votre fille est muette. La Suisse ne veut être impliquée dans la guerre à aucun prix, et à moins qu'elle ne soit assaillie sur son sol même et de façon à ne pouvoir aucunement se dérober, elle est prête à tout supporter, comme en témoigne la suite de la réponse, qui déclare sans autre ambage :

Quelque pénible que puisse devenir la situation économique de la Suisse en raison du blocus annoncé et quelle que soit la mesure dans laquelle l'application effective de celui-ci pourrait léser les principes du droit international, le Conseil fédéral ne pourrait cependant se déterminer à suivre M. le président Wilson dans les démarches qu'une situation de fait particulière lui a dictées à l'endroit du gouvernement impérial allemand.

La situation de fait particulière aux Etats-Unis, c'est la déclaration du 8 avril 1916, à la suite du coulage du *Sussex*, par laquelle le gouvernement américain menaçait l'Allemagne de rupture des relations diplomatiques si elle ne renonçait pas à ses procédés de guerre sous-marine. La Suisse n'ayant pas fait de déclaration pareille se trouve libre de voir couler ses cargaisons et ses citoyens sans modifier ses relations d' « amitié » (note du 22 décembre) avec l'empire des pirates. « En conséquence », formule congrûment la missive, tout ce à quoi le Conseil fédéral a cru devoir se tenir est de « protester » et d'élever certaines « réserves », dans les conditions que nous aurons à déterminer tout à l'heure par l'examen de la réponse à l'Allemagne.

Mais auparavant, revenons sur l'état d'esprit qui a dicté la réponse aux Etats-Unis et qui a également présidé à la réponse à l'Allemagne. Nous disions que ce qui motivait l'attitude de la Suisse était

sa volonté de n'être impliquée à aucun prix dans la guerre. Le parti de la guerre, que nous avons signalé, existe toujours en Suisse, mais ce ne fut jamais qu'un parti de la guerre aux côtés de l'Allemagne. Aussitôt qu'il est question d'une guerre contre l'Allemagne, ce parti devient soudain d'un pacifisme à rendre des points à M. Romain Rolland. C'est ce que suffit à établir l'attitude des principaux organes durant cette crise, et ce que montre un curieux article de la *Berner Tagwacht* du 9 février, antérieur par conséquent aux deux réponses du Conseil fédéral, dont le texte ne fut rendu public que le 10.

Dès le commencement de la guerre, dit l'organe socialiste bernois, la presse germanophile s'employa à préconiser une participation active de la Suisse à la guerre. Elle ne le fit pas toujours ouvertement et sans précaution, mais la tendance dans laquelle s'exerçait son action n'en était pas moins évidente. C'est ainsi qu'en octobre 1914, le *Berner Tagblatt* écrivait :

Si l'Italie intervenait, *nous pourrions être mis dans la situation de désirer prendre part à la guerre* et nous ne devrions pas nous laisser affamer stupidement et sans résistance comme une mouche dans la toile d'araignée.

En janvier 1915, la *Neue Zürcher Zeitung* opinait :

Nous devons décider, avec la franchise qui convient à notre démocratie, *si et quand la sauvegarde de notre honneur national opposera un halte-là!* aux propositions prétentieuses qui nous sont faites, à nous, Etat neutre, mais souverain.

Il s'agissait, bien entendu, de propositions de l'Entente.

Dans les cadres de l'armée, continue le journal socialiste, régnait un esprit non moins belliqueux. Les manifestations d'un de Loys ou d'un Fama sont connues. Elles ne se distinguent guère de cette prestigieuse apostrophe qu'adressait au drapeau, sur le front des troupes, le major Federspiel, au printemps 1915 :

Toi, vieille bannière, déchiquetée par le vent et la tempête, nous prenons, le cœur plein d'émotion, congé de toi. Il ne nous a *malheureusement* pas été accordé de montrer à nos chefs, à notre pays, au milieu de la bataille tueuse d'hommes et dans le bruissement de ta soie, que nous sommes dignes de ta confiance et que nous préférerions périr glorieusement en combattant que de revenir sans toi !

Les *Neue Zürcher Nachrichten* écrivaient après le procès des colonels :

La situation générale subit maintenant un changement, aussi est-il hautement à déplorer que, dans ces circonstances, l'armée suisse n'ait pas à sa tête un chef doué des rares qualités d'un colonel Egli. Nous nous bornons à cette indication, mais nous la soulignons.

La Züricher Post disait encore en juillet 1916 :

Nous espérons tous qu'un sort miséricordieux nous en préservera, mais nous avons le devoir d'envisager résolument et en face l'ultime épreuve qui puisse être imposée à la force nationale, cela sans remuer de sabres et sans pâlir d'angoisse, avec le ferme propos de maintenir la paix jusqu'à la dernière minute, mais *de ne pas hésiter à tirer l'épée* le jour où notre existence comme Etat serait menacée.

« C'est ainsi que l'on s'exprimait, dit la *Berner Tagwacht*, alors que la vie économique de la Suisse paraissait menacée par l'Entente. » Aujourd'hui, la situation est changée : la guerre sous-marine à outrance menace sérieusement le commerce des neutres. Alors que les restrictions de l'Entente n'ont jamais eu pour conséquence notre rationnement, voici que les cartes de denrées alimentaires font leur apparition. Mais la presse germanophile a perdu tout héroïsme ; elle ne parle plus de notre honneur, elle ne voit plus pour nous la nécessité de recourir aux résolutions suprêmes. Elle proclame bien haut, au contraire, qu'il ne saurait être question pour la Suisse d'imiter les Etats-Unis. Et l'on voit cette même *Züricher Post* écrire maintenant :

Les petits pays neutres de l'Europe, avant tout la Suisse et la Hollande, ont la guerre à leur frontière ; elle deviendrait inévitable pour eux, aussitôt les diplomates partis et la parole laissée aux militaires. La Suisse deviendrait le champ de bataille d'armées étrangères et le sort de notre indépendance dépendrait de la pointe de l'épée. L'invitation du président Wilson ne signifie rien d'autre pour les neutres européens que l'injonction de nous jeter dans l'abîme pour le compte de l'Amérique.

« Qui eût cru une pareille palinodie possible? » demande la *Berner Tagwacht*. Qui eût cru que nos foudres de guerre se changeraient ainsi d'un jour à l'autre en moutons bêlants? Que s'est-il donc passé? Ceci : la situation a changé et notamment la situation de l'Allemagne. Ce qu'on veut avant tout éviter, c'est ajouter aux ennuis de l'Allemagne. C'est leur germanophilie qui rend ces journaux subitement si pacifiques et si grands défenseurs de la neutralité à tout prix. La mentalité, pour eux, n'est qu'un argument, une hypocrisie ou, pour employer le mot de la *Berner Tagwacht*, « un grandiose mensonge ». Ce n'est pas de sauvegarder la neutralité qu'il s'agit, mais bien de favoriser autant que possible « le passionnément aimé et sacro-saint empire d'Allemagne ». Et voici, dans cet ordre d'idées, deux autres citations, encore plus significatives, que j'ajoute à celles produites par la feuille socialiste.

Du *Berner Tagblatt* :

Le trafic neutre d'outre-mer est durement atteint par les mesures restrictives de la note allemande. Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons que désirer voir la guerre prendre une fin rapide. Si la guerre sous-marine et le

blocus de l'Entente par l'Allemagne, ainsi que la menace de destruction des grandes flottes de commerce, ont pour résultat la conclusion prompte de la paix, nous subirons avec patience les nouvelles restrictions qui nous attendent au cours de ce dernier acte de la terrible tragédie.

Des *Neue Zürcher Nachrichten :*

Au point de vue du droit international, la mesure des Empires centraux est inattaquable et tient compte autant que possible des intérêts des neutres. On sait qu'au cours de la guerre, Cette est devenu notre principal port de ravitaillement. La situation exceptionnelle que l'Allemagne crée à ce port par égards pour la Suisse dans le blocus est reconnue avec remerciements par cette dernière comme un acte d'amitié du gouvernement allemand.

C'est complet. Et le Conseil fédéral chante la même chanson. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à résumer son attitude de ces derniers mois à l'égard des initiatives prises par les Etats-Unis. Les Etats-Unis protestent-ils contre les déportations belges? Mesure défavorable à l'Allemagne : la Suisse ne suit pas les Etats-Unis. Les Etats-Unis lancent-ils une note pour la paix? Mesure que le Conseil fédéral juge favorable à l'Allemagne : la Suisse imite les Etats-Unis. Les Etats-Unis rompent-ils les relations diplomatiques avec l'Allemagne? La Suisse ne suit pas les Etats-Unis. La Suisse tend ainsi de plus en plus à prendre une position spéciale parmi les neutres, position où elle n'est pas encore solitaire, mais où il ne s'en faut plus de beaucoup.

Voyons maintenant ce qu'elle a répondu à l'Allemagne au sujet du blocus sous-marin sans restriction. Là encore nous allons la voir à l'arrière-plan de tous les neutres, derrière les Etats scandinaves eux-mêmes, qui, cette fois, ont opéré en commun.

Il va de soi que le Conseil fédéral ne tient pas, vis-à-vis des torpillages allemands, le langage ultra-boche du *Berner Tagblatt* ou des *Neue Zürcher Nachrichten*. Tous les neutres protestant (et non plus seulement quelques-uns comme dans l'affaire des déportations belges), il a été obligé d'y aller lui aussi de sa protestation. Il proteste même, assure-t-il, « énergiquement ». Mais le blocus sous-marin sans restriction, c'est-à-dire avec torpillages de navires neutres sans avertissement, ne présente pas, aux yeux du Conseil fédéral, un caractère particulièrement odieux et offensant qui le distingue beaucoup des nombreux actes commis par les belligérants des deux partis au détriment des neutres.

Le blocus maritime décrété par le gouvernement de l'empire allemand, dit le Conseil fédéral, fait suite à une série de mesures prises durant la guerre par les deux partis belligérants, en contradiction avec le droit des gens et les accords internationaux, par lesquels notre liberté d'action en matière économique s'est déjà trouvée restreinte et contre lesquels nous avons vainement élevé la voix.

Cette nouvelle mesure n'est donc que la goutte d'eau qui fait déborder un vase déjà plein d'une multitude de griefs dont l'Entente doit endosser la bonne part. Sur quoi le Conseil fédéral, consentant enfin à perdre patience, « se voit dès lors dans l'obligation de protester ».

Mais en quoi consiste cette protestation ? Il faut ici serrer le texte de près et discerner, non sans difficulté, ce qu'il signifie, car rarement texte diplomatique fut aussi volontairement confus.

Le Conseil fédéral se voit dès lors dans l'obligation de protester énergiquement et de faire toutes réserves contre le blocus annoncé par le gouvernement impérial et sa réalisation, pour autant que celle-ci léserait les droits reconnus aux neutres par les principes généraux du droit international.

Pour le cas, en particulier, dans lequel l'*application effective* du blocus paraîtrait incomplète, le Conseil fédéral fait par avance toutes réserves que de droit, s'il arrivait que les moyens mis en œuvre par l'Allemagne et ses alliés vouent à la destruction des ressortissants et des propriétés suisses.

Qu'est-ce à dire ? En dépit de toutes les exégèses auxquelles ce texte sibyllin a donné lieu, on ne peut en tirer exactement que ceci : la protestation et les réserves du Conseil fédéral ne sont prononcées que pour le cas où le blocus allemand ne serait pas *effectif*. Le blocus est, en effet, reconnu par les conventions internationales, mais à condition qu'il soit « effectif ». Cela revient à dire que si l'Allemagne, au lieu de 200 sous-marins, en avait 2.000 et qu'elle fût en mesure de couler *tous les bateaux* dans la zone bloquée, la Suisse n'aurait plus la moindre protestation à formuler et reconnaîtrait la légitimité du blocus allemand.

Ce qui prouve que l'effectivité du blocus est bien la seule considération envisagée par la Suisse, ce sont les termes mêmes dans lesquels il en est question dans la réponse au président Wilson : « Quelque pénible que puisse devenir la situation économique de la Suisse... et quelle que soit la mesure dans laquelle *l'application effective du blocus pourrait léser les principes du droit international*, le Conseil fédéral ne pourrait cependant se déterminer à suivre M. le président Wilson... »

Il en ressort que tous les principes du droit international peuvent être violés par l'Allemagne sans objection du côté de la Suisse, si ce seul principe international est respecté : l'effectivité du blocus, et si tous les bateaux sont coulés et non pas seulement quelques-uns.

Et encore, même dans ce dernier cas, le Conseil fédéral trouve-t-il moyen de garder des ménagements avec l'Allemagne :

Au reste [c'est-à-dire au cas de non effectivité], le Conseil fédéral ne doute pas que le gouvernement de l'empire ne fasse tout le nécessaire à l'effet d'assurer *dans la mesure du possible* la sécurité des ressortissants

suisses et d'éviter les conséquences pénibles qui pourraient naître du blocus pour la vie économique de la Suisse.

Dans la mesure du possible ! C'est ce que l'Allemagne aura toujours beau jeu pour affirmer. Il en résulte qu'effectif ou non, le blocus allemand aura toute latitude pour envoyer des citoyens suisses par le fond, sans que le gouvernement fédéral y trouve jamais rien à redire.

La protestation de la Suisse contre le blocus allemand ne se trouve donc être, en définitive, qu'une protestation de style.

LOUIS DUMUR

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — A cette heure où il semble que la solution du conflit international amènera la libération des petites nationalités, le peuple juif se relève et attend de la situation politique de demain des conditions d'existence qui permettent à son génie de se développer plus largement. A Londres un banquet fut organisé dernièrement en l'honneur d'Israël Zangwill. Le Dr Rubin Blank, au nom des Juifs de Russie, prononça un discours dont voici la majeure partie :

Ma mission est également de dire ce soir, à celui qui nous a donné *Les Rêveurs du Ghetto*, les rêves fervents des enfants du Ghetto russe. Ils sont là six millions, doués de tous les dons du « peuple élu », inspirés par tous les idéals d'Israël. Ils luttent de toutes leurs forces *pour faire de leur mieux* et se rendre utiles à leur peuple, à leur pays, à l'humanité; mais ils se heurtent à chaque pas aux obstacles dressés par la méchanceté. On leur dénie les droits les plus élémentaires, non seulement les droits politiques, mais les droits élémentaires de l'homme et du citoyen. On leur dénie même le droit sacré — et le devoir — de développer librement leur esprit et leur corps dans les Temples de la science et au sein de la Nature.

Mais les forces intérieures d'Israël sont si grandes que, même dans ces circonstances, les Juifs de Russie ont accompli de grandes choses dans la science comme dans l'art, dans la littérature comme dans l'industrie. C'est pourquoi ils ont une grande confiance dans leur avenir, une fois qu'ils seront libérés de ces obstacles et de ces restrictions. Devenus libres, les enfants du Ghetto trouveront bientôt leur propre sphère et édifieront un avenir digne du passé d'Israël. C'est pour cela que leurs rêves les plus ardents sont des rêves de liberté et de justice.

Je n'en donnerai comme preuve que l'œuvre d'un enfant du Ghetto russe. Elle est de nature à nous impressionner profondément et je lui trouve une signification symbolique.

Il existe, dans la capitale de l'Empire russe, un Musée national russe, fondé par le plus typique des tsars, par Alexandre III. Les meilleurs échantillons de l'art national russe y sont rassemblés. Une place prépondérante y est naturellement donnée aux statues de quelques grandes figures nationales : Ivan le Terrible, Ermak Timoféevitch, le conquérant de la Sibé-

rie, et Nestor, le premier grand annaliste russe, y ont des statues imposantes qui attirent l'attention et forcent l'admiration de tous les visiteurs, comme l'expression la plus puissante de l'art et de l'esprit russe.

Et qui est donc le créateur de ces chefs-d'œuvre ?

C'est Antokolsky, un Juif de Vilno, un enfant typique du Ghetto. Il reçut une éducation rudimentaire dans le sombre « cheder », mais il parvint dans la suite à trouver sa voie hors du Ghetto. Libéré de cet obscur milieu, il fit de rapides progrès et occupa bientôt une des plus hautes places dans l'art contemporain. Il devint un des plus grands sculpteurs de la Russie et de l'Europe. Mais il resta l'un des meilleurs d'entre les Juifs et l'un des plus merveilleux sculpteurs en Israël. Capable, mieux qu'aucun sculpteur russe, de magnifier les traits des héros nationaux, il a été plus impressionnant encore dans la sculpture des types juifs. Plusieurs des œuvres de cette catégorie ont également trouvé leur place dans le Musée national russe, notamment sa remarquable statue de Spinoza.

Spinoza dans le Musée national russe d'Alexandre III ! C'est peut-être le plus beau titre de gloire de notre enfant du Ghetto et c'est un merveilleux symbole de ce que pourront accomplir les Juifs russes quand leur route sera débarrassée de ses obstacles et quand ils auront la liberté de se mouvoir et se développer.

Une autre reconnaissance des capacités des Juifs russes a été l'attribution du premier prix Nobel pour l'art russe à un autre Juif russe, Léon Bakst.

Si le milieu sordide du Ghetto n'est pas parvenu à étouffer dans l'âme juive le sens de la beauté physique, est-il surprenant que la beauté spirituelle, l'idéal le plus élevé de l'humanité, aient trouvé tant de dévouement, tant d'enthousiasme dans l'âme des enfants d'Israël ?

Durant ces cinquante dernières années, depuis l'aurore même de la liberté, au début du règne d'Alexandre II, des générations entières de Juifs russes se sont généreusement sacrifiées au plus grand idéal de l'humanité. Des milliers et des milliers d'enfants du Ghetto ont péri dans les glaces de la Sibérie, dans les horribles prisons russes et sur les échafauds. Ils sacrifiaient leur jeune existence pleine de promesses à la cause de la liberté et de la justice, — justice humaine, justice politique, justice sociale.

Mais en ce moment plus que jamais le feu sacré brûle dans les âmes des enfants du Ghetto russe. J'ose dire qu'à l'heure actuelle aucun peuple n'aspire plus ardemment à la liberté et à la justice que les Juifs de Russie.

Liberté, justice, droits humains, — tels sont nos rêves les plus fervents.

Est-ce tout ? me demanderez-vous peut-être. Les enfants du Ghetto russe n'ont-ils pas d'autres rêves, d'autres désirs? Si, naturellement. Il y a dans ce monde nombre d'autres biens qu'ils désirent. Mais avant tout et surtout, ils veulent être libres, afin d'avoir l'espace dont tous les êtres humains ont besoin pour développer les dons que la nature leur a accordés.

Les Juifs de la Grande-Bretagne et des autres pays ont obtenu depuis longtemps ce à quoi nous aspirons et dont nous remplissons nos rêves Le moment est venu d'accomplir la grande tâche et de libérer les enfants de tous les Ghettos. Grande tâche en vérité, la plus grande que les Juifs

puissent accomplir dans la Diasporé, la plus grande qu'une nation ait jamais accomplie dans les circonstances semblables!

Pour cette grande œuvre nous avons besoin de la force unie de tous les Juifs éminents de notre époque. Beaucoup d'entre eux ont déjà répondu à l'appel. Un des premiers fut notre grand ami, notre hôte éminent de ce soir, M. Israël Zangwill. Je veux lui en exprimer notre profonde gratitude.

Venu un des premiers, il restera certainement jusqu'à la fin au nombre de nos meilleurs amis, menant avec nous le combat sacré, jusqu'à ce qu'enfin nos rêves soient réalisés.

La presse ennemie. — Pour des raisons tant patriotiques que scientifiques ou humanitaires, le Dr Kurt Thomalla, de Breslau, cherche, dans la *Zukunft*, quel parti la défense nationale allemande pourrait tirer des non-valeurs militaires, classées telles par les autorités juridiques et psychiatres.

Le service civil a pour but d'attirer à soi celui qui, pouvant travailler, ne voue pas entièrement ses forces saines ou encore utilisables au service de l'administration militaire ou de la communauté et de leurs nécessités. Des adolescents à demi développés, des femmes, des hommes d'âge sont mobilisés, ceux qui, légèrement ou grièvement, furent blessés à la guerre sont repris ; il n'est pas jusqu'à certains combattants devenus infirmes qui n'occupent maintenant une place où se rendre utile, et où, partant, ils tiennent lieu d'un homme bien portant. Mais il ne s'agit que des infirmes corporels et non de ceux qui, par hérédité, par maladie ou trauma, souvent aussi par éducation ou manque d'éducation, sont devenus des infirmes moraux. Il va de soi que je ne songe point aux aliénés comme l'entend le langage courant, mais aux « psychopathes », ces souffre-douleur des juristes et des médecins spécialistes, auxquels presque toujours, souvent à l'étonnement des profanes, la remise de la peine est accordée en vertu du paragraphe 51 ; à ces créatures pitoyables qu'on ne remarque guère dans le train-train de la vie quotidienne, mais qui, viennent-elles à être dérangées de leur route, perdent la maîtrise de leurs sens, sont tiraillées entre la prison et l'asile, s'aigrissent de plus en plus, et, de plus en plus, deviennent dangereuses pour la Société humaine. C'est de ces malheureux que je vais parler.

. . . . . .

Le nombre de ces dégénérés est considérable, plus élevé qu'auparavant ; car beaucoup d'entre eux qui, sous le regard de parents ou de femmes qui les connaissaient eux et leurs particularités morbides, continuaient leur chemin coutumier, ont été par la guerre arrachés de ce chemin et ont succombé dans la pleine tension physique et intellectuelle que réclame la discipline militaire. Beaucoup aussi, en qui le côté maladif était latent, étaient socialement utilisables ; certes, la plupart du temps par l'abus de l'alcool, privés des énergies intellectuelles qui faisaient frein, ils n'étaient pas sans se laisser aller à des débordements qui les firent maintes fois condamner, mais ils n'en accomplissaient pas moins bien leur travail. Cette sorte de « criminels » ou de « malades », et leurs méfaits souvent répétés, rixes, résistance à la force publique, coups et blessures, etc., sont suffisamment

connus de la police, du juge et du procureur, du médecin aussi et tout particulièrement du psychiatre. Mais voici ces gens à l'armée, au front, où mainte action est permise, voire commandée, qui était condamnable au pays. Ils furent là dans leur élément, aussi longtemps qu'ils purent exercer leurs instincts contre l'ennemi. Mais, inévitablement chez tout homme de cette sorte, arrive un jour le grand krach avec les supérieurs. D'autres dégénérés ont une conduite parfaite dans les troupes en campagne, ayant trouvé de la part de leurs chefs directs des égards particuliers en raison de leur conduite souvent excellente ; mais qu'il leur arrive après une maladie ou une blessure d'entrer à l'hôpital pour ensuite être renvoyés au dépôt où la discipline est plus rigoureuse, alors c'en est fait d'eux.

Ce qu'au pays l'on paie de quelques jours ou quelques semaines, s'appelle au régiment manque de respect devant la troupe assemblée, acte de violence sur un supérieur ou quelque chose de semblable. Naturellement, dans l'intérêt suprême de la discipline militaire, ces actes ne peuvent demeurés impunis, à moins que ceux qui les ont commis ne soient renvoyés de l'armée comme irresponsables. Il en coûte une longue expiation dans une prison, ou même dans une maison de force, si le psychiatre n'intervient au moment opportun pour sauver le malheureux en l'enfermant dans un asile d'aliénés, ce qui implique la réforme ; mais alors ses forces, souvent fort appréciables, seront perdues pour l'armée. Il recommettra dans la vie civile quelques méfaits, et la vieille allée et venue entre la prison et l'asile recommencera pour lui.

Ici, le Dr Kurt Thomalla cite, pour illustrer sa thèse, le cas de deux sous-officiers, qu'il commente ainsi :

... Nous avons là deux exemples comme quoi des hommes entièrement sains physiquement, après avoir été à tous points de vue des gens fort utiles dans le service militaire ont dû quitter l'armée parce que, aux courts instants où ils ne pouvaient être maîtres des soi, ils ne purent s'adapter à la conception militaire. Les deux hommes en question, jetés hors de l'équilibre par une faute, sont demeurés impunis, mais sont, pour toute leur vie, marqués comme aliénés ; tous deux sont des ouvriers capables, aptes dans leur partie, plusieurs fois condamnés, mais non des criminels invétérés ; ce sont plutôt des natures molles, qui pleurent en me contant leurs mauvaises actions et qui me laisseraient à demi-mort sur place si je les traitais ou leur parlais inopportunément.

Chaque établissement d'aliénés héberge une foule de pareils hommes. Ils y sont toujours tranquilles, appliqués et capables dans les petits travaux qui leur sont confiés. Après un court séjour, ils sont congédiés, et cela à plusieurs reprises, pour, après un temps plus ou moins long, être rendus par la prison, jusqu'au jour où on les garde quelque part définitivement. Faut-il qu'ils terminent leur existence dans un asiles d'aliénés, qu'ils laissent leurs forces inutilisées, jusqu'à ce que, « doux » et devenus vieux, ils dépérissent, meurent physiquement et moralement aigris par le besoin inassouvi de liberté, par la haine morbide de l'innocence opprimée, objets de dégoût pour eux-mêmes, devenus pour l'État, pour la société ou la bienfaisance une charge continuelle ? Peut-on, à cette heure où l'on utilise tout

bras valide, laisser ceux-ci au repos, et ne faut-il pas mieux les employer?

Mais comment ? Par une union de la caserne, de l'asile d'aliénés et de la fabrique, qui sera comme l'Asile des psychopathes.

Qu'on crée un nouvel asile dans une localité industrielle. Il devra être situé près d'une fabrique ; en lui pourront trouver à s'occuper les ouvriers avec ou sans métier ; un traité sera passé avec cette fabrique touchant l'emploi des internés. Le mieux serait une usine nationale de munitions ou d'armes. Les gens ont l'uniforme. Ils demeurent, dorment, mangent dans l'établissement, d'où journellement ils partent pour le travail et où ils reviennent en sections encadrées. Le réglement militaire est en vigueur dans l'établissement: poste à l'entrée, discipline militaire. Comme adoucissement, les supérieurs sont des infirmiers aliénistes. La direction est exclusivement dans la main des médecins. Le médecin ne se préoccupe pas seulement de la vie à l'intérieur de l'établissement, mais aussi du travail dans la fabrique; il influencera les supérieurs civils : contremaîtres, premiers ouvriers et le personnel sain de la fabrique. Dans l'établissement il y aura une cantine, une salle de lecture, etc. Des conférences et des représentations y seront données ; des permissions seront accordées à des groupes ; il y en aura d'individuelles pour ceux devenus meilleurs. Le code militaire ne sera pas appliqué aux pensionnaires ; les fautes seront considérées comme des rechutes de maladie. Ils recevront la même paie que les autres ouvriers de la fabrique, sur laquelle l'établissement prélèvera une certaine somme pour la nourriture, le logement et l'habillement, somme qui sera minime et inférieure aux frais. Le surplus sera envoyé aux parents ou déposé à la Caisse d'épargne. Chaque homme reçoit de l'argent de poche pour ses dépenses journalières à la cantine (qui bien entendu ne vendra pas d'alcool) ; il en recevra davantage s'il va en permission. Les évadés seront repris ; en cas de récidive, ils seront versés à l'asile d'aliénés, etc., etc.

Le nombre des demi-fous est-il donc si grand en Allemagne ? Le Dr Kurt Thomalla, qui est psychiatre comme M. Josse était orfèvre, aimerait peut-être à faire entrer dans son asile mixte bon nombre de ses compatriotes. Que ne commence-t-il par les pangermanistes notoires ?

LA PRESSE NEUTRE. — *L'Evening Sun*, de New-York, déclare qu'en cas d'hostilité entre les Etats-Unis et l'Allemagne, la nation américaine ne devrait point cesser de ravitailler les Alliés de l'Entente.

Il est à espérer qu'en érigeant nos plans pour nos propres forces, au cas où la guerre nous serait imposée, les autorités de Washington ne feront pas la bévue d'affecter la campagne des Alliés de l'Entente en suspendant leur approvisionnement de munitions de guerre des usines américaines. Il faut bien s'ancrer dans l'esprit que si nous entrons dans cette guerre, les Alliés seront nos alliés ; leur bataille sera notre bataille ; leurs besoins, nos besoins et leurs victoires, nos victoires.

Etant donnée la priorité qu'ils ont, ils sont et doivent continuer d'être beaucoup plus avancés que les Etats-Unis dans la science militaire. Ils ont des armées depuis longtemps entraînées, formées à la guerre des tranchées

et en rase campagne. Tout ce dont ils ont besoin pour vaincre, ce sont des quantités d'obus, de cartouches et de hauts explosifs. Pour cela, ils se reposent, et non pas à un degré moindre, sur ce pays; et que notre gouvernement les oblige à marquer le pas pendant des mois, tandis que nous entrainerions et équiperions un gros contingent pour le théâtre des hostilités, serait jouer la partie de l'Allemagne et sauverait peut-être celle-ci du désastre qui est maintenant suspendu au-dessus des étendards allemands. Notre argent, notre crédit, nos ressources de toutes sortes doivent être à eux, aussi bien qu'à nous du moment que nous sommes entraînés sur la même ligne de feu avec un but commun et une cause commune : la cause de la civilisation et de la liberté contre le désir de la domination universelle.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'Illustration des *Fleurs du Mal*. — Villiers de l'Isle-Adam pendant l'Année terrible.

Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire, et l'Illustration des « Fleurs du Mal ». — Le 31 août 1867, Charles Baudelaire succombait à une maladie atroce, ne connaissant de la vie du poète que les luttes et les déceptions, et n'ayant livré au public que quelques articles de revue et une édition incomplète des *Fleurs du mal*. A ceux qui l'attaquaient il ne s'était même pas entièrement révélé. Son intelligence dédaigneuse, contre la foule hostile, ne fut plus qu'un dernier refuge. Alors le hasard se mit de la partie, la maladie paralysa ses facultés avant de l'avoir terrassé, et la mort vint, apportant une grande gloire ironique qu'il n'avait pas rêvée. Ses amis virent son nom grandir, l'œuvre déployée manifester ses proportions, cinquante années resserrer ses fidèles, le consacrer comme un raffiné isolé et magnifique, et aboutir à l'anniversaire qui le précipite dans le domaine public, le rend au jugement des multitudes et aux médisances du vulgaire.

Mais, auparavant, un homme a entrepris des *Fleurs du mal* une édition définitive et monumentale, deux fois fidèle à la tradition baudelairienne en voulant que le poète y fût tout entier, et qu'il y fût pour quelques-uns. Il y a une vingtaine d'années déjà, il avait été très frappé de quelques dessins inspirés à un jeune peintre par le grand satanique; il n'eut plus qu'une idée, en enrichir et en éclairer le texte poétique, et il confia l'illustration des *Fleurs du mal* à Emile Bernard.

Bernard était tout jeune quand il s'essaya à traduire ses premiers tourments et ses premières joies. Impressions fugitives, douces, et simples. Qu'avait-il à exprimer, l'ignorant, demain artiste, qui voyait le monde s'offrir à lui, et qui, naïf, ne lui demandait que le plaisir de regarder ? Or, ayant regardé pour sa joie, il tenta de dire

ce qu'il voyait, la cuisine de ses parents ou le verger de la maison. Crayon ou pinceau en main, il se mit à l'œuvre avec une scrupuleuse bonne volonté. Mais, peu à peu, la main cessa d'obéir servilement à l'œil. Jalousement il refaisait la nature à son image, il pensait la rendre sienne en se mettant seul en elle, et un jour il s'aperçut qu'après l'avoir ainsi transformée il l'aimait passionnément. Alors il lui rendit une sorte de culte, et la peignit avec une émotion sacrée. Il voulut la saisir à toute heure et dans tous ses aspects, la rendre partout où elle lui était apparue. Mais chaque fois qu'il posait sur la toile ou le papier les lignes enchantées, il les sentait s'organiser d'elles-mêmes, et, variées, dessinant partout leur loi immuable, courir comme une broderie sur la trame mystérieuse et universelle.

Alors la tentation lui vint de refaire la broderie, d'inventer lui-même ses sujets. Et peu à peu venaient d'inquiétants paysages élémentaires, où apparaissait toujours, tendue au fond de ses visions, la trame cachée du monde. Et il travaillait, troublé, mystiquement exalté, au milieu de tant d'objets divers n'apercevant plus qu'elle, et ébloui de sa radieuse nudité.

C'était une peinture abstraite où se levait de toute part le spectre de la nature, où la direction et la symétrie de toutes les lignes étaient exagérées, ou simplifiées d'une manière étrange. A force d'avoir cherché le fond de la réalité, le peintre n'osait plus livrer la réalité elle-même. Maintenant ses lignes timides suivaient les fils de la trame merveilleuse et dépouillée, les fils légers qu'il sentait trembler dans sa main, et où venaient incessamment se poser, en les mêlant, toutes les forces de la vie et l'apparence trompeuse de la nature. Puis, sur ce dessin systématique et stylisé il jetait les couleurs les plus simples, l'âme éparse de la lumière dont il avait pieusement recueilli chaque élément, et qu'il n'osait plus recomposer.

Ainsi une œuvre naissait, infiniment curieuse, bizarrement tourmentée. Sous son pinceau la nature prenait je ne sais quelle attitude hiératique et éternelle. Le peintre avait mis un mystère dans ces tableaux, une âme extra-humaine dans ces paysages solennels où se perd toute la gaieté et toute la diversité des choses, étalées en grandes lignes uniformes et en plaques de couleurs.

Alors, obéissant à l'élan qu'il s'était lui-même donné, possédé du besoin de se raconter toujours plus profondément, il transporta dans ses sujets eux-mêmes le mystère qui le dépassait; avec le même respect sacré il aborda la peinture religieuse. On se rappelle certaine *Annonciation* très bleue, qui fit du bruit jadis. Mais Annonciations ou Passions, Visitations ou Mises au tombeau, c'est partout cette manière gauche, rigide et grandiose, un décor dépouillé et primitif, des personnages moins vrais que fervents, et des scènes sacrées comme les pensées immobiles autour desquelles s'arrête toute la réalité.

Raideur hiératique des lignes et décomposition des tons, toute la gloire d'un Maurice Denis, allure géométrique des contours, tous les principes déformateurs et outranciers de l'école cubiste, ce fut l'esthétique à laquelle se rattachèrent, autour de Bernard, les van Gogh et les Gauguin, tous les audacieux et tous les illustres. Bernard croyait s'être trouvé. Avec la foi du néophyte, avec l'enthousiasme du visionnaire, il jeta la semence à tous les vents ; il la répandit largement, passionnément, intarissablement ; à cette aube de sa vie d'artiste il voulut fonder une école, créer une esthétique, il voulut que toute une époque partageât l'ivresse de jeunesse où lui avait cru se pressentir tout entier !

Mais lui, jamais, n'avait été satisfait.

Il aspirait à la vie, la vie avant tout. Il était l'amant des beaux corps de femme, lourds de contours et splendides de matière, qui dans leurs lignes semblent balancer des horizons et formuler le rythme de la nature. Il adorait la beauté indifférente et heureuse, près de laquelle tout semble à sa place parce qu'elle est au milieu de tout comme un accomplissement divin. Et au sein de cette harmonie il avait osé apporter son effort et son tourment d'artiste. Il avait voulu interroger cette nature qui ne vivait que par son mystère. Alors, enchanteur novice, il avait vu chaque jour la nature vivante et diverse s'entr'ouvrir, et chaque jour, ouverte et inanimée sous la question qui l'épuisait, ne montrer que la loi immuable et cent fois rencontrée.

Isolé désormais au milieu de ses toiles les plus laborieuses, il se désespérait. Autour de lui la nature éclatait, rayonnait, et l'appelait. Et, chaque fois qu'il l'invoquait avec enthousiasme, chaque fois qu'il voulait lui arracher plus que sa splendide apparence, la nature trahie se vengeait, et, dans ses toiles qualifiées de chefs-d'œuvre, ne lui montrait qu'une ombre et le fantôme de lui-même.

Et ce fut, entre lui et la réalité, une lutte où ses principes mêmes finirent par l'abandonner. Toujours les fils instables et hâtivement débrouillés tendaient à recomposer l'écheveau désordonné, et toujours il en ébauchait de factices combinaisons. Soudain il lâcha le faisceau rebelle, et, ce jour-là, magnifiquement ignorant, proclama tout perdu, et laissa ses doigts errer sur l'enchevêtrement divin.

C'est alors qu'il eut la première idée d'une illustration de Baudelaire. Il jeta tumultueusement les esquisses de quelques-unes de ses grandes planches, telles que les *Joueuses* ou le *Vampire*. Déjà il traduisait la Vie, la vraie Vie partout où elle marchait fardée, insurgée contre elle-même et triomphale aux lumières artificielles qui la décomposaient. Sous chacun de ses pas, il faisait surgir les *Fleurs du Mal*. Avant de s'être complètement réalisé, il avait compris l'œuvre qui le manifestait. Il se cherchait partout encore, il s'était trouvé

dans le poète qui, du fond de la vie moderne, pouvait regarder la nature comme un damné le paradis, mais qui, en lui prêtant ce qu'il avait de plus divin, l'avait irrémédiablement déformée et pervertie.

Pourquoi, soudain, fit-il son voyage en Orient? Quelle force l'entraîna aux seuls lieux où les conditions de la nature répondissent à ses préoccupations esthétiques, au pays d'où il rapporta les *Femmes au bord du Nil*, tant d'autres tableaux de grande allure, et la clef de lui-même? Dans la patrie du soleil et des solitudes, quelles toiles allait produire celui qui avait cherché partout les lignes simples et rythmées, la division des couleurs, et les grands gestes hiératiques?

Sous le pâle soleil occidental il avait cru son rêve réalisé, et il avait montré dans les choses le fantôme des choses. Dans l'Orient exubérant, il peignit le désert muet, les fleuves libres, l'espace vierge, la vaste nature que l'homme n'a pas encore éveillée, et qui rêve à sa propre essence en laissant se prolonger toutes ses lignes endormies.

Il avait peuplé des toiles de figures primitives, d'êtres immatériels et anémiés. Et il modela les femmes d'Orient, leurs formes augustes tournées vers les grands espaces, leurs gestes qui, à chaque position, amènent un nouveau rapport des lignes, et enchaînent dans leurs mouvements les harmonies de l'immensité.

Il avait divisé sans peine des teintes fanées par le soleil du Nord, il les avait massées par larges plaques. Et dans de nouveaux tableaux le soleil distribuait la couleur en champs énormes, et, poursuivant son œuvre jusqu'au sein de l'ombre, allait réveiller en chacun d'eux l'essaim confus et bruissant des nuances.

Et les êtres, tous les êtres qui animaient ses tableaux, Bernard les faisait recueillis et attentifs, il les chargeait comme d'une religion de la conscience de leur beauté; lui qui s'était cherché si longtemps, il leur conféra la pleine possession d'eux-mêmes, et les traita généreusement, grandement, comme s'ils n'avaient tous été magnifiques qu'en se découvrant.

Bernard avait reconquis l'unité de son être. A cet homme, qui, à force de se chercher, craignait de ne trouver partout que lui, l'Orient apparut comme la variété, la source intarissable de vie, et la révélation.

Il avait cherché dans les choses une beauté supérieure aux choses. Or son grand désir d'artiste avait violenté sa destinée. Un jour il la prit lui-même pour une chimère. Alors, lassé, meurtri, inquiet, il quitta son pays, il crut enfin se fuir lui-même, et arriva dans la contrée inconnue et magnifique qui rayonne éternellement, et qui, sans lui, l'avait réalisée.

Puis il s'arracha au grand enchantement, et rentra en France. Et

un jour ses yeux, ouverts dans l'éblouissement d'un monde nouveau, vinrent découvrir la simplicité des lieux connus.

L'Orient avait comme agrandi sa vision. Ses yeux restaient accoutumés à suivre la fuite des horizons, et, les lignes simples qu'il avait cherchées, il les voyait maintenant tressaillir sur toute la nature comme l'air et l'expression des choses.

L'unité de celles-ci était non plus dans leurs rapports, mais en elles. Et cette conception, il la transporta jusque dans sa technique, il voulut en imprégner ses plus intimes procédés, et que même le secret de son art ressemblât au mystère des choses.

Et tandis que les impressionnistes acceptaient les couleurs comme données et subsistant côte à côte, lui, il songea à les faire naître l'une de l'autre, et en quelque sorte à les évoquer. Comme les maîtres italiens, il fit précéder ses tableaux d'une préparation, mais avec cette différence que son esquisse était déjà vaguement colorée. Les objets apparaissaient en teintes bleutées ou orangées suivant qu'ils vibraient sur un fond plus sombre qu'eux, ou plus lumineux. Il les assemblait ainsi en une vision crépusculaire, les éveillait comme un pressentiment au sein de l'ombre, et évoquait les contours légers sur lesquels il laissait peu à peu la lumière transparente flotter, descendre et se poser.

Et il pénétrait si loin dans l'âme des choses qu'il avait comme un respect pour la matière dont il se servait. C'est ainsi qu'étant arrivé à une habileté prestigieuse dans la gravure sur bois et lui ayant fait rendre tous les effets de l'eau forte (voyez les planches hors texte du Baudelaire), il fut pris du scrupule de lui avoir demandé plus qu'elle ne comportait, il se confina dans le dessin à gros traits non croisés, comme si le bois avait pour le bon artisan son obscure éloquence, comme s'il ne fallait lui faire exprimer que ce qu'il avait gardé dans ses fibres de la physionomie des êtres.

Mais alors, ayant compris les objets inanimés, il se connut lui-même. Dans la nature il n'avait autrefois cherché que lui et ses principes d'art; mais la nature, qu'il tourmentait, ne lui avait renvoyé qu'un reflet déformé. Un jour il aima les choses pour elles-mêmes, il devina dans les objets frôlés une âme dessinant vaguement le contour de son âme, et, dès l'instant où il se fut évadé de ses principes, il connut le monde, et il se trouva partout.

Il se retrouva devant les paysages aimés de l'Ile-de-France et de la Bougogne, il se retrouva devant les beaux corps nus qui n'existent que par eux-mêmes, gardent comme l'essence de la nature les divines voluptés, et marchent, précieux et transparents, dans leur atmosphère devenue visible.

Il se retrouva dans les poètes aimés, il reprit son Baudelaire, et comprit que dans ses esquisses de jeunesse, il y avait le germe de

l'œuvre de maturité. Mais cette fois, il le voyait avec ses yeux nouveaux, il le goûtait avec son âme épurée, et le poète qui avait dit ses tristesses lui expliqua sa puissance. De là les *Fleurs du mal* sortirent grandies et moins désespérées; il traduisit en dessins impétueux l'anathème de l'homme intact assistant au divorce de la joie des sens et de la religion de l'esprit; après lui et comme lui, il montra l'humanité au sein d'une civilisation factice, l'humanité qui, emprisonnée dans le monde qu'elle a créé, le regarde, divine et bestiale, et parodie dans la volupté le songe élémentaire. Et d'un seul élan il jeta dans le texte tragique ces femmes à croupes de bêtes, ces enlacements impurs, ces faces d'extase et ces ricanements de squelettes. Il dépassa la lettre des poèmes; sûr de lui-même, il osa n'en manifester que l'esprit. A la fin de l'*Albatros* il plaça un Orphée sanglant, à la fin du blasphématoire *Reniement de Saint-Pierre* il évoqua un Christ éploré. Jusqu'alors il n'avait vu dans le poète que le satanique; à son heure, Bernard comprit et laissa surgir le véritable Baudelaire, et, au bas de toutes les pièces sacrilèges, tous les dessins montrèrent le croyant secret et le mystique désespéré.

Dans une heure de vie suraiguë, il n'avait pas compris que lui-même, il avait découvert tous les autres. Voyez ses portraits, et comme il y surprend le dernier secret des êtres. Poètes, artistes, hommes de pensée, — femmes belles ou simplement jolies, créatures de mystère, en reproduisant tout, il a tout expliqué. Jadis il avait systématisé la nature, divisé les couleurs. Mais il était revenu à une peinture synthétique, et son œil, sur le monde recomposé, distribuait, exercé, les lumières des choses et les clartés des âmes.

Et comme il s'était ressaisi en contemplant le monde extérieur, le passé lui révéla l'heure actuelle, et c'est devant l'histoire et la tradition qu'il se connut. Lui qui, dans le bouillonnement de la vingtième année, n'avait voulu être que soi, il se retourna vers les grands prédécesseurs. Et alors seulement, ayant tout vu, tout approfondi, il comprit que les maîtres, en projetant dans le temps leur courbe mouvementée, avaient tracé son rôle et défini sa place. Il voulut, lui aussi, mêler dans son œuvre toutes les époques. Le modernisme outrancier de ses débuts aboutit harmonieusement à l'actuel classicisme, des illustrations de Baudelaire voisinèrent dans ses cartons avec des estampes pour Ronsard ou pour Villon. Lui qui avait autrefois créé un courant nouveau, il se sentit assez original pour n'être qu'à sa place, assez riche pour n'être que lui-même, et, au milieu des écoles sorties de lui et qui le reniaient, il mit dans une seule œuvre largement ordonnée l'héritage du passé, le gage de l'avenir, et son âme reconquise.

W. BERTEVAL.

§

Villiers de l'Isle-Adam pendant l'Année terrible.— Dans le volume que M. E. de Rougemont consacra à Villiers de l'Isle-Adam et qui a été édité par le *Mercure de France*, j'ai relevé les passages suivants relatifs au sort de l'écrivain au cours de la guerre de 1870-71.

On ignore s'il fut soldat...

Si Villiers a fait un volontariat, il dut être très éphémère. On ne trouve qu'un mot qui le laisse supposer : « Tous les trois nous portions une casaque de soldat » (*Chez les Passants*). Il est peu probable qu'il ait été au feu...

Il y a donc là une lacune dans la biographie de l'écrivain ; tous les renseignements qu'on peut recueillir sur cette partie de sa vie sont précieux.

Je me trouve à même, grâce à des souvenirs de famille, de donner quelques indications sur la présence de Villiers aux armées pendant la période que nous envisageons. Mon oncle, le général Fontebride, mort il y a peu d'années, a inauguré en effet à cette époque les relations cordiales, quoique brèves (échange de ci, de là, d'une carte ou d'un court billet), qu'il entretint avec l'écrivain jusqu'à la mort de celui-ci ; je lui avais souvent entendu parler de lui en termes fort louangeurs, quoique relatifs uniquement à sa conduite militaire ; il ne l'appelait que le poète Villiers de l'Isle-Adam. Afin d'être plus assuré à ce sujet, je me suis adressé à mon cousin M. Pierre Fontebride, avocat à Alger, fils aîné du général, qui me fit le récit suivant :

Le 3 décembre 1870, le prince Frédéric-Charles, apprenant à la fois les victoires allemandes de la Marne et de Loigny, décida de reprendre l'offensive sur Orléans, enlevé à l'ennemi par d'Aurelles de Paladine un mois auparavant ; nous dûmes battre en retraite ; Chanzy essaya en vain une démonstration à l'ouest d'Orléans, sur l'ordre d'Aurelles ; à Gidy, à Ormes la division Peftavin était dispersée ; à Cercottes, la division Martineau ne résistait pas au choc de l'ennemi ; les derniers combats se livrèrent aux Aubrais ; le soir même (4 décembre 1870) tous les Français refluèrent dans Orléans.

Ce fut au cours de la dernière affaire que mon père, alors capitaine au 1er zouaves de marche, rencontra Villiers. Il avait reçu l'ordre de reconnaître la gare des Aubrais, de pénétrer si possible dans un secteur déterminé d'Orléans et de faire évacuer ce secteur par les traînards attardés dans les cabarets de la ville. Il était soutenu en arrière par une batterie lourde de marine sous les ordres du capitaine de vaisseau de Ribourg et flanqué, sur sa droite, par un bataillon de ligne ou par un bataillon de mobiles, sur sa gauche, par un bataillon d'infanterie de marine.

Après s'être approché de la position des Aubrais, mon père masqua sa troupe dans un petit ravin et partit à la découverte, accompagné d'un quartier-maître de marine, d'un sergent-major, et du sergent Villiers de l'Isle-

Adam. Arrivé devant la gare des Aubrais, le groupe se dissimula derrière une pile de rails et se coucha à plat-ventre; la gare n'était éclairée que par de rares lumières ; on entendait au loin les musiques allemandes jouer la *Wacht am Rhein;* paisibles, quelques soldats ennemis, en lourde capote, se promenaient devant les bâtiments. Mon père dit à Villiers : « Crie : Qui vive! » Villiers secoua sa tête aux longs cheveux et lança un qui vive très clair auquel ne fut fait aucune réponse. Mon père fit répéter l'appel sans plus de résultat. Il dit enfin au sergent : « Crie : Qui vive ou je fais feu! » Cette fois la réplique ne se fit pas attendre, une fusillade nourrie éclata dans notre direction et des balles ricochèrent de toutes parts sur les rails. A ce bruit, et selon qu'il avait été convenu, l'artillerie de M. de Ribourg ouvrit le feu sur les Aubrais. Le terrain fut déblayé, mon père rentra dans Orléans, avec ses compagnies, sans être inquiété, et rassembla à la hâte, pour les pousser sur les ponts, les traînards qu'il rencontra sur son chemin.

A mon avis, le quartier-maître qui suivait mon père lui servait de liaison avec l'artillerie de marine placée en arrière. Il se pourrait que Villiers et le sergent-major cité plus haut eussent rempli un rôle analogue entre lui et les unités en flanquement. Villiers appartenait-il à ce moment à la mobile, à la ligne ou à l'infanterie de marine, il m'est impossible de l'affirmer; il n'y a même rien d'absurde à supposer que le 1er zouaves de marche eût récolté l'écrivain au hasard des combats livrés autour d'Orléans ; mon père employait cette expression, en narrant l'affaire des Aubrais : « le poète Villiers de l'Isle-Adam, fait sergent de la veille. »

Il est regrettable que mon père soit mort sans avoir eu le loisir de rédiger ses souvenirs de guerre; j'affirme toutefois que la « crânerie » et la « finesse » de l'écrivain (termes dont il usait à son propos) avaient produit sur lui une très vive impression. En famille il nous parlait souvent de lui; il nous disait, lors de ses avancements en grade : « Tiens, ce pauvre Villiers m'a écrit! » Je me rappelle aussi lui avoir vu en main des ouvrages ainsi dédicacés : *A mon ancien capitaine.*

Villiers a donc participé à la campagne de 1870-71 ; il était gradé; il a, au moins une fois, fait le coup de fusil.

ROBERT RANDAU.

P. S. — M. Gras, appariteur de la bibliothèque des avocats à Alger, sergent-major au 1er zouaves de marche en 1870, dans la compagnie Fontebride, et qui fut fait prisonnier au cours du combat des Aubrais, se rappelle parfaitement avoir vu Villiers de l'Isle-Adam à l'armée de la Loire ; il ne saurait cependant assurer que celui-ci fut simple soldat ou sous-officier.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

A. Debidour : *Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours*, 2e partie; Alcan. 7 »

Henri Welschinger : *La mendicité allemande aux Tuileries, 1852-1870;* Berger-Levrault. 1 »

Littérature

Autres chants de soldats (1200-1916) ; Berger-Levrault. 1 25

Linguistique.

Dr Max Albert Legrand : *L'Abrévi*. Préface de M. Paul Margueritte ; Jouve. 1 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

L'Album Zislin, L. Préface de H. Galli; Berger-Levrault. 3 50

Pierre Batiffol : *Notre visite en Irlande;* Bloud. 0 60

Mgr Alfred Baudrillart : *La France, les catholiques et la guerre;* Bloud. 0 60

Berthem-Bontoux : *Les Françaises et la grande guerre*. Préface de François-Veuillot ; Bloud. 3 50

Les 100 numéros du Petit Français. Préface de Charles Benoist. Avec des illust. ; Bloud. 6 »

Les Communiqués officiels : XXIV. Octobre 1916 ; Berger-Levrault. 0 90

Paul Delay : *Les Catholiques au service de la France ;* Bloud. 3 50

Maurice Demaison : *Croquis de Paris*. 1914-1915. Précédés d'un poème d'Henri de Régnier ; Plon. 3 50

Paul Deschanel : *Les Commandements de la patrie ;* Berger-Levrault. 0 50

Jacques Dieterlen : *Le bois Le Prêtre*. Dessins de M. S. Laurent ; Hachette. 3 50

Divers : *L'Amérique latine et la guerre européenne*, 1re partie. Avec une préface de E. Martinenche ; Hachette. 5 »

Divers : *Contre les déportations en Allemagne ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 50

Paul Giraud : *Devant l'histoire ;* Berger-Levrault. 3 50

Douglas W. Johnson : *Lettre d'un Américain à un Allemand ;* Colin. 1 25

Georges Le Bail : *La brigade de Jean Le Gouin*. Avec 2 cartes et 9 planches h. t. ; Perrin. 3 50

L. Mokveld : *L'Invasion de la Belgique*, trad. du hollandais ; Bloud. 3 50

Auguste Schvan : *Les bases d'une paix durable ;* Alcan. 3 50

Philosophie

Félix Le Dantec : *Le Problème de la mort et la conscience universelle ;* Flammarion. 2 »

Poésie

Victor Bonnaud : *Le Soleil sur la ville*. Frontispice de Pierre Larivière ; Les Forgerons. 0 60

Jean Braud : *Sonates synthétiques à toi ;* S. n. d'édit. 0 50

Alexandre Goichon : *Femmes de France;* Jouve. 1 0 50

Louis Geandreau : *Le ciel dans l'eau*. Préface d'Edmond Rostand ; Fasquelle. 3 50

Emile Verhaeren : *Poèmes légendaires de Flandre et de Brabant*. Ornés de bois gravés par Raoul Dufy ; Société litt. de France. 3 50

Publications d'art

Daniel Baud-Bovy : *Les Caricatures d'Adam Tœpffer et la Restauration genevoise* 35 pl. d'après les aquarelles orig. du Musée d'art et d'histoire. Introd. d'Ed. Chapuisat ; Boissonnas, Genève. » »

Questions coloniales

Dr C. et Paul Rœderer : *La Syrie et la France*. Preface de M. Pierre Alype. Avec 1 carte ; Berger-Levrault. 4 »

Roman

Armand Berthault : *Le Crime d'Yvonne ou le Devoir patriotique ;* Bloud. 1 50

Charles Foley : *Sylvette et son blessé ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Divers : *La Guerre et la vie de demain*, II ; Alcan. 3 50

Théâtre

G. Fabius de Champville et Maurice Fauchois : *Marraines*, pièce en un acte, en vers ; F. de Launay. 1 »

Mounet-Sully : *Souvenirs d'un tragédien ;* Laffitte. 3 50

Varia

Le Nouveau Messager d'Alsace-Lorraine, Almanach pour 1917. Avec 123 illust.; Berger-Levrault. 0 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Adolphe Paupe. — Mort de Fabre des Essarts. — L'Angleterre et Verhaeren. — Une lettre de M. André Dubosc. — *Nil novi...* — Stendhal et Grenoble. — Fausse ballade des faux espoirs. — Debout les Morts! — La Musique française en Allemagne. — M. Paul Claudel au Brésil. — Les Poètes Médecins. — Café littéraire. — Fables de guerre. — La Bibliothèque de la Guerre mondiale. — La Jeunesse romantique de Carolus Duran. — La Société Fichte. — Une exposition biblique. — Style laconique. — Erratum. — Mea culpa.

Mort d'Adolphe Paupe. — Une curieuse figure du monde littéraire vient de disparaître avec Adolphe Paupe, mort le 20 février 1917, à l'âge de 63 ans, après quelques mois de maladie. Pittoresque, amusant, bon vivant, bourgeois par ses manières et son existence, esprit libre par ses idées et sa philosophie, savant dans son petit domaine, et, par-dessus tout cela simple et brave homme au possible, il avait acquis une certaine notoriété avec des travaux de bibliographie consacrés à un unique écrivain, pour lui un dieu : Stendhal.

Du jour qu'il l'avait lu pour la première fois, dans sa jeunesse, en province, il avait été conquis et il avait voué à l'auteur de *La Chartreuse* un culte qui devait aller grandissant. Depuis, il n'avait fait que le lire et le relire, et s'occuper de son œuvre dans tout ce qui la concerne : textes, dates, variantes, éditions, commentaires, articles et études critiques. Devenu chef de service dans une compagnie d'assurances parisienne, tous les loisirs dont il disposait étaient donnés à son culte. Aussi peut-on dire qu'il connaissait très bien l'œuvre et la vie même de Stendhal. Il s'était vraiment identifié avec l'une et l'autre. Tout ce qui les concernait le regardait personnellement. Rien ne se publiait à leur sujet sans qu'il le connût et en augmentât sa collection de documents. Pour être plus sûr que rien ne lui échappât, — et c'est un détail, entre autres, qui le peindra, — il était abonné à l'*Argus* et aux agences similaires sous le nom même de Stendhal, à sa propre adresse, 50, rue des Abbesses.

Ce zèle, si parfaitement désintéressé, né uniquement d'une admiration littéraire, et qui lui a si justement mérité la sympathie et le respect, n'avait d'abord valu à Adolphe Paupe que des relations dans le monde des stendhaliens. Il fit ensuite de lui un écrivain, sur les conseils de Casimir Stryienski, qui l'engagea à réunir en volume les documents qu'il avait collectionnés. Adolphe Paupe publia alors son premier ouvrage, *Histoire des œuvres de Stendhal*, important répertoire bibliographique qui rendra peut-être son nom inséparable de celui d'Henri Beyle, à côté des noms de Romain Colomb et de Casimir Stryienski. Cette publication lui valut de connaître désormais les douceurs, qu'il appréciait fort, de la notoriété. De tous les coins du monde, c'est à lui que s'adressaient des lecteurs de Stendhal en quête d'un renseignement, d'un texte introuvable, ou d'un document peu répandu. A ses visiteurs comme à ses correspondants, le brave homme ne marchandait ni sa peine ni son temps. Dans sa salle à

manger de la rue des Abbesses qui lui servait de cabinet de travail, ouvrant ses deux vastes bibliothèques, il mettait à la disposition des premiers ses trésors stendhaliens : éditions originales rarissimes, recueils d'autographes, collections de portraits, répertoires bibliographiques, jusqu'à des assiettes ornées du portrait de Stendhal, heureux de la sorte d'émerveillement qu'il voyait que tout cela causait. Aux seconds, il répondait sans jamais se lasser, usant à cela ses yeux déjà bien fatigués, donnant un renseignement, communiquant un document, se dévouant même, nous l'y avons surpris plus d'une fois, jusqu'à copier, de sa belle écriture de comptable, pour un lecteur lointain, le texte entier de telle nouvelle de Stendhal omise dans les éditions actuelles. Tout lui était plaisir sans pareil qui touchait, d'une façon ou d'une autre, à l'homme encore si mystérieux que fut le grand ami de Mérimée. A l'entendre en parler, on eût juré qu'il l'avait connu. Même les gens, il prenait opinion d'eux selon qu'ils aimaient ou n'aimaient pas Stendhal. Avait-il, depuis le grand jour de son coup de foudre, écrit une ligne, une lettre, sans que ce nom s'y trouvât ? Bien sûrement non. Stendhal en tout, Stendhal partout, Stendhal toujours. Il en riait d'ailleurs lui-même, de cette passion qui l'absorbait. « Je dine de Stendhal et je soupe de Beyle », disait-il, parodiant un vers célèbre. Un beau jour pour lui fut celui où Casimir Stryienski publia *Les soirées du Stendhal-Club*, club idéal, sans jamais aucune réunion, composé de tous ceux, épars dans le monde, qui ont trouvé dans Beyle un excitateur d'esprit. Le Stendhal-Club ! Et dans la préface de ce volume, écrite par M. Léon Bélugou, il se voyait nommé, révélé, consacré ! Il eut alors la révélation du titre qui lui convenait : Bibliothécaire du Stendhal-Club, et désormais ce titre suivit son nom sur ses cartes de visite.

Les traits sont nombreux qui peindraient au complet l'original, dans le meilleur sens du mot, que fut Adolphe Paupe. Nous lui avions promis d'écrire un jour un portrait de lui. Il l'aurait lu dans cette revue, dont il était le collaborateur et où il comptait des amis. Heureux comme un enfant à cette seule promesse, il avait tenu à compléter, par nombre de petits détails sur sa personne et sur sa vie, nos impressions personnelles. Une notice nécrologique vient aujourd'hui avant ce portrait. Nous ne renonçons pas néanmoins à l'écrire, quand la place pourra être rendue aux choses de la littérature. Le dévouement d'Adolphe Paupe à la mémoire d'un grand écrivain mérite bien ce petit hommage. Il nous manquera seulement la joie exubérante qu'il en eût montrée.

En plus de son *Histoire des Œuvres de Stendhal*, Adolphe Paupe a publié, en collaboration avec l'ex-avoué Chéramy, une édition complète (à l'époque) de la *Correspondance de Stendhal*, et dans l'édition des *Œuvres complètes de Stendhal*, entreprise par M. Édouard Champion, un volume : *La Vie littéraire de Stendhal*, composé de différents articles et documents beylistes. Il a en outre collaboré au *Mercure de France*, au *Censeur*, à l'*Ermitage*, et à *Paris-Journal*.

La perte d'un de ses fils, André Paupe, soldat au 22e dragons, mort à Tours, en mars 1915, des suites d'une opération consécutive à une blessure reçue dans les premiers combats de la guerre, avait attristé les derniers mois d'Adolphe Paupe et on assure qu'elle a contribué à avancer sa fin. Néanmoins, quand on considère sa vie, avec la passion qui l'a remplie,

les petites satisfactions qui lui ont été données et qui avaient pour lui du prix, on est porté à dire qu'il a été, dans sa petite sphère, un homme heureux.

Les obsèques d'Adolphe Paupe ont été célébrées le 23 février. L'inhumation a eu lieu au cimetière de La Chapelle. Dans l'assistance, comme stendhaliens, MM. Léon Bélugou et Lucien Pinvert. M. Edouard Champion, au nom et comme président du Comité Stendhal, a prononcé sur la tombe un discours dans lequel il a rappelé, en termes justes, l'homme simple et bon, le stendhalien fervent et le bibliothécaire modèle que fut Adolphe Paupe. — P. L.

§

Mort de Fabre des Essarts. — Le poète Fabre des Essarts est mort à Versailles, âgé de 70 ans. C'était un romantique, un des derniers disciples directs de Hugo.

Il avait débuté vers 1880, à l'époque de la *Nouvelle Gaule*.

Il connut divers avatars. Révoqué de ses fonctions de rédacteur au ministère de l'Instruction publique pour des raisons politiques, il y fut réintégré six ans après, dans le même temps où, de libre-penseur qu'il avait toujours été, il devenait mystique et tentait de restaurer l'église gnostique. Excommunié, il répondit au pape par quelques articles que publia la *Nouvelle Revue*.

Il laisse le souvenir d'un excellent homme.

§

L'Angleterre et Verhaeren. — Le 3 dernier, à Londres, les membres de la Royal Society of Litterature et quelques-uns de leurs amis belges se sont réunis pour célébree la mémoire d'Emile Verhaeren. Assistaient à cette cérémonie, le prince Napoléon et la princesse Clémentine, Hymans, ministre belge, M. Charles Delchevalerie, M. Paul Lambotte, Directeur des Beaux-Arts, Mr Robert Bridges et maintes autres personnalités. M. Briand avait envoyé un message de sympathie.

Le Poète Lauréat a dit combien justifiées étaient l'estime et l'admiration que professe l'Angleterre, et particulièrement ses poètes, pour le génie de Verhaeren, et il exprima la profonde sympathie et la douleur éprouvée par tous quand parvint la nouvelle de sa mort. Ils l'honorent, dit-il, comme le chef de cette école d'artistes belges qui ont élevé un temple vivant que l'ennemi ne peut anéantir ni souiller, et comme un penseur pour qui la Vie est de se dépenser dans la poursuite de la beauté spirituelle, de la liberté et de l'amour.

Le Ministre belge, M. Delchevalerie, et Mme de Nys prirent également la parole.

Puis ce fut le tour de Mr Edmund Gosse, qui termina par ces mots :

Verhaeren s'était retiré en France, qui était devenue sa seconde patrie, et souvent il vint nous voir en Angleterre, à sa satisfaction et à la nôtre.

Une nouvelle passion s'était éveillée en lui, une sorte d'esprit missionnaire. Il écrivit *la Belgique sanglante*, qui est le plus digne appel qui ait été fait au monde civilisé contre la barbarie et la perfidie, et qui a illuminé le champ noir de cette longue guerre universelle. Il l'écrivit en vers abondants avec toute sa flamme et toute sa splendeur.

Verhaeren mourut dans la plénitude de ses facultés. La dernière fois que je le

vis, ce fut à Paris, en septembre dernier. Je le trouvai plus fort, plus calme, beaucoup plus jeune que jamais. Il était rempli de projets. Il voulait visiter Londres, Edimbourg, Pétrograd, peut-être Copenhague, Christiana si possible, se rendre partout où propager la bonne parole des espoirs immortels de la Belgique et de ses aspirations inextinguibles.

Je le revois devant moi : ses yeux noirs d'antilope dans un visage pâle, ravagé et raviné par le souci ; sa grande moustache de Gaulois retombant sur les coins d'une bouche sensible et mobile ; ce front ridé qui semblait la cassette recélant tous les remèdes de l'espérance et de l'inquiétude humaines.

I found him whom I shall not find
Till all grief end,
In holiest age our mightiest mind,
Father and friend

Nous donnerons *in-extenso* les discours dans notre prochaine livraison.

§

Une lettre de M. André Duboscq.

Monsieur le Directeur,

Vous avez jugé que mon étude intitulée « La Hongrie d'hier et de demain » méritait d'être signalée aux lecteurs du *Mercure de France* et j'en suis très honoré ; mais j'ai moi-même trop d'estime pour eux pour les laisser dans l'indécision sur un point de cette étude qui vous a paru obscur.

Dans votre critique (n° du *Mercure* du 1er février) vous parlez du malaise austro-hongrois et vous faites cette réflexion : « M. Duboscq croit à ce malaise jusqu'au point de parler d'indépendance du royaume magyar. Ah ! Quel refrain ! Pas d'indépendance ! Il n'y a que sources de guerre là-dedans. Et puis, de certains néo-Kossuthistes que le machiavélique Tisza ne voit point d'un mauvais œil du tout, M. Duboscq lui-même semble dire que ce sont des farceurs. *Alors ?* »

Ainsi, selon vous, je me suis mis en contradiction avec moi-même. Si vous voulez bien me suivre un instant, vous reconnaîtrez, je crois, que ce n'est pas exact.

Je préfère pour un certain nombre de raisons à l'Etat trialiste que d'aucuns préconisent, une Hongrie indépendante (page 49). Mais cette Hongrie indépendante, ce serait à nous de la faire et ce n'est pas du malaise dont vous parlez que j'en attends l'éclosion. J'ai dit le peu de valeur que j'attachais à ce malaise. Les séparatistes, comédiens de toujours, font particulièrement parler d'eux quand les affaires de la monarchie dualiste ne vont pas, pour garantir si possible l'avenir de la Hongrie.

Bref je ne crois pas au malaise « jusqu'au point de parler d'indépendance » ; vous ne trouverez pas cela dans ma brochure. Malaise et indépendance sont deux points que j'envisage séparément et rien n'autorise en outre à les opposer à mon opinion sur ceux que vous appelez les néo-Kossuthistes que je continue à considérer comme de simples opportunistes au sens le moins élevé du mot.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

ANDRÉ DUBOSCQ.

§

Nil novi... — Le *Journal* du 10 mars dernier publie un article de

M. Lucien Chassaigne, intitulé : *Les Morts mêmes servent à la Défense* — la défense de l'Allemagne, bien entendu — où on lit ce qui suit :

Le Journal technique *Chemicher Zeitung* (Gazette chimique) a publié, dans son numéro du 18 novembre 1916, l'annonce suivante :

« En raison du départ de notre directeur, nous cherchons un ingénieur, dégagé d'obligations militaires, pour diriger techniquement et commercialement notre usine de *destruction des cadavres* ».

Le titre de l'usine ne laisse pas de doute sur le genre de travail auquel on s'y livre : « Usine *thermo-chimique* ! »

C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas uniquement de destruction par la chaleur mais bien de traitement chimique et d'utilisation de cadavres.

Les déclarations faites par un consul américain, qui a quitté l'Allemagne en même temps que M. Gérard, à la *Gazette de Lausanne* du 28 février, confirment pleinement cette manière de voir.

Voilà où en sont nos ennemis pour se procurer les explosifs, plus nécessaires pour eux, à cette heure, que le pain.

Il nous a paru curieux de rapprocher de ceci quelques lignes d'une fantaisie « scientifique » ayant pour titre *Le Tout-au-Ciel*, que Rachilde a publiée d'abord au *Mercure de France* (n° 147, mars 1902), puis dans son livre *L'Imitation de la mort* :

... Vous autres, messieurs les journalistes, vous pensez que le caoutchouc dit *humanisé* se fabrique avec de la guttapercha et de la limaille de fer que des courants électriques baignent sans cesse de nouveaux fluides vitaux. En gros, oui, en détail, non. Le caoutchouc humanisé est une composition où il entre mille et un ingrédients. Les déchets organiques, *le cadavre*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qu'on avait la bêtise de rendre à la terre, nous fournit la matière huileuse dans laquelle on *le trempe* toute une année avant de lui donner une destination industrielle. Il est pétri de nos viandes, il est graissé de nos graisses ; au travail de la lumière ou de la chaleur il distille une partie de nos sueurs... On nous livre les animaux morts sans cercueil : pourquoi ne nous livrerait-on pas les cadavres des humains tout nus? On tergiverse. On cherche des biais vraiment indignes de notre ère sociale, que la science a illuminée déjà si profondément. Les familles nous envoient leurs membres défunts aux fins que vous savez, n'est-ce pas ? Il n'y a plus ni cimetière, ni dépotoir, ni charniers d'aucune sorte? Tout doit se résoudre en matières *pures* que nous devons vous reverser dans l'économie domestique sous des titres et des étiquettes qui flattent vos sens? Eh bien, nous avons droit au *cadavre encore chaud*. Les trois jours d'attente respectueuse sont superflus pour des savants. Trois jours ! Et nous avons la responsabilité des matières contenues dans un sac... une boîte inviolable durant ce laps de temps? C'est ridicule, pire dangereux. Le cadavre qu'on nous livre entouré de toutes sortes d'étoffes plus ou moins précieuses, de bijoux et de fleurs, est frotté généralement (surtout les femmes) d'essences violentes susceptibles de gâcher toute une série de combinaisons chimiques. De sorte qu'à la fusion les soi-disant matières organiques contiennent vingt-cinq pour cent de matières pas organiques et que les flammes les plus ardentes n'arrivent pas à dénaturer. De là, obligation de triage, nouvelle main-d'œuvre et déterioration de nos produits par des éliminations successives. Il faut raconter tout cela dans votre journal...

Ici comme là, on le voit, le « traitement chimique et d'utilisation des cadavres » a pour objet l'obtention des matières grasses, d'où les Allemands extraient la glycérine qui leur sert à fabriquer la nitroglycérine » plus nécessaire que le pain ». Il est fâcheux pour eux qu'ils n'en soient pas encore au « caoutchouc humanisé », car il est avéré que leurs automobiles manquent de pneus.

§

Stendhal et Grenoble

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi quelques remarques à propos de ce qui a été dit sur Stend-

hal, dans le *Mercure* du 16 février, sous la rubrique : *Les Grands Hommes méconnus.*

Non, Stendhal n'a pas de statue à Grenoble, — ni ailleurs. Pendant longtemps, Grenoble ne posséda que trois statues : celle de Vaucanson, celle de Xavier Jouvin et celle de Berlioz, sans compter le monument des Trois Ordres. On a ajouté récemment celles du général de Berglié et du général de Miribel ; et, à bien les considérer toutes, il n'apparaît point si désirable que l'on y joigne celle de Stendhal. Y aurait-il d'ailleurs autre chose de commun entre un morceau de sculpture et Stendhal que le nom de ce dernier inscrit sur le socle ? La sculpture n'a pas pour objet de rappeler aux ignorants le souvenir des hommes dont ils seraient incapables de comprendre les œuvres. Et comme en l'espèce elle ne saurait avoir aucune valeur iconographique,je ne vois pas trop ce que viendrait faire une statue de Stendhal à Grenoble où ne sévit pas encore la statuomanie.

En revanche, le musée de Grenoble possède un portrait de Stendhal, un beau portrait peint probablement par Dedreux-Dorcy, et qui mérite mieux que le « à peine » que vous lui attribuez.

Stendhal a, en outre, dans Grenoble, une rue qui porte son nom. On lit sur la plaque :

RUE BEYLE-STENDHAL
écrivain.

Ne souriez pas. Les rues ne sont point faites pour servir de dictionnaire biographique. Et même lorsqu'on n'a pas la bonté de me rappeler que Shakespeare ou Cervantès furent des « écrivains », leur nom sur une plaque de rue est tout aussi ridicule. En ce qui concerne Stendhal, rassurez-vous. Son nom va disparaître pour faire place à l'un des nombreux — trop nombreux, hélas ! — de ceux des jeunes Grenoblois qui sont tombés dans la guerre actuelle. Cette indiscrétion sera presque sacrilège, alors que pour Stendhal la chose était de peu d'importance. Rappelez-vous à ce propos que l'on débaptisa, à Dijon, la place Bénigne-Bossuet pour l'appeler place Emile-Zola. La raison du changement était expliquée par une large tartine civique et électorale gravée sur la plaque même que l'on avait eu le bon goût de sceller dans la façade de l'église Saint-Jean.

Tout ceci explique suffisamment pourquoi je suis de votre avis en trouvant malencontreuse l'idée qu'on a eue de transformer la rue des Vieux-Jésuites, où naquit Stendhal, en rue Jean-Jacques-Rousseau. Mais il n'est pas certain que Stendhal l'eût tant regretté : Rousseau fut toujours pour lui une idole, et la faculté d'admiration n'est point tellement développée chez le madré dauphinois qu'on puisse la réduire sans inconvénient.

Ce qu'il y a de plus stendhalien à Grenoble, ce sont les grenoblois eux-mêmes. « Stendhal, me disait un Grenoblois stendhalien, — car on en rencontre tout de même quelques-uns, — Stendhal est un Grenoblois tout craché ». J'ajouterai qu'il me paraît en effet comme la quintessence des Grenoblois. Eux et lui ne s'aimaient pas, ce qui était leur meilleure façon de se prouver qu'ils étaient compatriotes.

Je termine par un détail, très stendhalien celui-ci. Dans les dépendances de la maison Gagnon, où Stendhal passa le meilleur de sa vie d'enfant avec la famille de sa mère, dans les dépendances de la maison Gagnon, sise

place Grenette et Grand'rue, on a installé... non, décidément je ne saurais vous dire ce qu'on a installé dans les dépendances de la maison Gagnon

P. H.

§

Fausse Ballade des faux Espoirs

A Georges Ouizille.

Mon espoir a nom Rappoport :
France, voici ton fier support !
Au pays neigeux de Trépoff
On supporte Protopopoff.
L'un fait de l'éloquence un sport,
L'autre chérit Manouïlof :
Ils m'effarent sous maint rapport,
Rappopoff et Protopoport.

Ponctuel ainsi qu'un sous-off,
De Nice à Menton, — par Roscoff,
Voici, des fois, par le Tréport, —
Charbon, j'ai suivi ton transport.
Dites-moi, cher Michel Strogoff,
Navigue-t-on sans nul déport
D'Osel à Riga par Azoff,
Rappoport et Protopopoff ?

Plaçons notre espoir en report.
Vaisseaux, de Fécamp jusqu'Yport
Errez, en virant lof-pour-lof :
On vous attend chez Poutilof.
Or faut-il fuir ? (mon passeport !)
S'il gèle ici plus qu'à Porkhof,
Ou chiner un peu votre apport,
Protopopoff et Rappoport ?

ENVOI.

Mes princes, j'éprouve un transport
De rage... Où donc est Mètschnikof ?
Morbleu ! par l'enfer de Plogoff,
Notre charbon est-il au port
Ou dans le cerveau d'Efimof,
Protopoport et Rappopoff ?

ARSÈNE MAULOGIS.

§

Debout les Morts ! — Rendons au poète ce qui appartient au poète. Que l'adjudant Péricard ait vociféré dans le combat le mot que l'instant fit sublime, soit, et nous l'admirons. Mais il se bornait à répéter la moitié d'un vers de Léon Dierx. Voici, en effet, la strophe III des *Paroles d'un vaincu*, où les spectres des soldats de la Révolution voudraient renaître à la vie pour combattre encore l'Allemand :

Ceux de l'Argonne et de Valmy
Sont vêtus de pourpre éclatante.
Ils souriaient, fiers, dans l'attente,
Nous criant : « Sus à l'ennemi ! »
Mais toujours passaient les Barbares !
Et les vieux sonneurs de fanfares
Criaient en vain : « *Debout, les Morts !* »
Redonnez-nous, grands dieux avares,
Du sang qui coule dans des corps ! »

Plus tard, Léon Dierx ajouta une dernière strophe à son chant. A ce cri superbe, à ce cri galvanisant proféré dans la bataille, il répondait avec tristesse, aux jours du repos et de la méditation :

Quand cessera la gloire humaine
D'être un vain meurtre mutuel ?

A. M.

§

La musique française en Allemagne. — Pierre Lalo ayant écrit, dans le *Temps*, que la musique de la nouvelle école française ne jouit pas en Allemagne d'une très grande faveur, des protestations s'élèvent dans les feuilles teutonnes contre cette assertion, pourtant exacte.

L'une des plus violentes, sinon des plus probantes, est celle de M. Bekker dans la *Gazette de Francfort* (8 février) que plusieurs journaux reproduisent ; il gémit de voir nos compatriotes « systématiquement » trompés sur ce qui se passe en Allemagne, avaler de pareilles *Schwindeleien*.

A dessein de prouver combien la jeune école française est connue dans son pays, le Bekker sus nommé constate que Richard Strauss et Nikisch ont dirigé des œuvres de Vincent d'Indy et Debussy : *Istar*, *Fantaisie*, *sur un chant montagnard*, *Après-midi d'un Faune* et *Fêtes*. A Francfort on a donné *Pelléas* et aussi *l'Ariane et Barbe-bleue* de Dukas. C'est tout. C'est peu.

Après cette sobre énumération, il fait une pirouette et s'écrie qu'en France nous ne connaissons que Richard Strauss, et encore que quelques-unes de ses œuvres. (Il cherre, incontestablement.) Puis il étale, sur l'art de Claude-Achille Debussy, « aristocratique mais étriqué », des révélation (retour à la clarté de Rameau, influence de Moussorgski, etc.) qui ont traîné partout.

Une parenthèse est destinée à établir que, si un instrumentiste français peut exécuter mieux qu'un Allemand le solo de cor du *Carnaval romain*, jamais, en revanche, il ne sera fichu d'interpréter avec autant de pure beauté qu'un hautboïste boche la grande phrase lente, si spécifiquement germanique, de la Symphonie en *ut mineur*... de Brahms.

Pour finir, l'aigre Bekker aligne des considérations rageuses sur la France en général et l'anarchie de ses tendances musicales en particulier, étayant ses propos de l'autorité du Tome II de *Jean-Christophe* dont la traduction allemande vient de paraître à Francfort. Et voilà. — WILLY.

§

Paul Claudel au Brésil. — Paul Claudel, ministre de France au Brésil, a fait son entrée dans Rio de Janeiro. Il y a été reçu avec tous les honneurs dus à son rang et, par surcroît, à son talent.

Le Président de la chambre de Commerce a célébré « l'œuvre littéraire de M. Claudel qui prépara le retour de la mentalité française à l'Idéal ».

Paul Claudel a répondu, en langage très académique. Il a évoqué la Marne, l'Yser et Verdun et appelé la Victoire finale. Puis il a salué le Brésil, fait l'éloge des œuvres françaises qui y sont nombreuses et particulièrement loué le Lycée. Enfin il a remercié le Brésil de sa sympathie pour la France. « Le même idéal du droit et de la justice, a-t-il dit, nous

unit. La cause de la France et de ses alliés est la cause de tous les peuples. La France professe que l'humanité de demain ne sera pas composée d'un groupe de maîtres et d'un troupeau d'esclaves ; l'avenir prochain sera fait, non de servitude, mais du libre et unanime assentiment. Nulle voix ne sera superflue dans le riche concert d'humanité que nous préparons. C'est dans cette pensée que le Brésil regarde l'étoile de France. »

§

Les Poètes-Médecins. — On sait que Sainte-Beuve, qui fut poète à ses heures, avait fait des études médicales sérieuses. On a même prétendu reconnaître l'influence de ces études sur sa façon de penser, de critiquer et d'écrire.

On sait moins peut-être qu'Alfred de Musset songea d'abord à être médecin avant que d'être poète. Mais il fut tout de suite pris d'un insurmontable dégoût et dut renoncer à fréquenter l'amphithéâtre.

Victor de Laprade aussi commença ses études médicales à l'Ecole de Médecine de Lyon. A vrai dire, il cédait plus à l'influence de son père, le docteur Richard de Laprade, qu'à une réelle vocation. Au bout d'un an, il quitta la Faculté de Lyon pour aller étudier le droit à Aix en Provence.

Il n'existe cependant pas un antagonisme absolu entre la poésie et la médecine. Il y eut certainement des poètes-médecins. Aujourd'hui, nous en connaissons au moins deux, qui valent d'être cités : le docteur Georges Duhamel, actuellement aide-major sur le front, et le docteur Paul Castiaux.

§

Café littéraire. — Le *café de Flore*, ainsi nommé parce qu'il n'a ni femmes ni fleurs, connaît, avec le printemps, un renouveau littéraire. Car le café de Flore, on le sait, a un passé encore tout proche : Remy de Gourmont le fréquentait assidument.

Or, voici que le poète Guillaume Apollinaire y tient, désormais, ses assises tous les mardis, de 5 h. à 7 h. Entouré de littérateurs et d'artistes, Apollinaire reconstitue, dans ce vieux café à la française, l'ancienne *Closerie des Lilas* défunte. Les permissionnaires informés ne manquent pas de venir parler de littérature et d'art au café de Flore. Tantôt, c'est le capitaine René Dalise qui y lit son dernier poème écrit sur le front, tantôt c'est André Derain ou Fernand Léger, simples poilus, qui montrent leurs croquis de guerre. On parle beaucoup, on boit modérément, comme si la boisson n'était que prétexte à conversation.

Les consommateurs considèrent ces mœurs nouvelles avec sympathie. William Vogt, vieil habitué, fume sa longue pipe, cependant que Paul Souday, fuyant la réception mondaine de son domicile, s'en vient, avec deux ou trois nouveaux livres sous le bras, prendre un paisible apéritif dans cette atmosphère très littéraire.

§

Fables de guerre.

BIENFAITEURS MÉCONNUS

Aux environs d'Arras,
Certain soir pluvieux, une troupe de rats
Houspillait des humains, au fond d'une tranchée ;
Happait, dans un bissac fendu, quelque bouchée,

Mordillait, au hasard, jambe, nez, pied ou bras,
Grignottait une étoffe bleue,
Eveillait maints dormeurs d'un frôlement de queue,
Et coetera.
Les guerriers maudissaient ce groupe scélérat,
Ne rêvaient que poison, ruse, hécatombe, piège.
Soudain... quel est ce sortilège ?
Le chef des bourreaux lance un petit cri pointu :
« Hu ! Hu ! »
La bande alerte se rassemble,
Et tous déguerpissent ensemble.
Les hommes crient : « Dormons ! », mais un Breton têtu
Rouvre l'œil et se prend à dire :
« Quand la cale fait eau, les rats fuient le navire,
« Sortons d'ici, les gars, not'quartier est foutu. »
On le raille, on s'endort, mais le Breton qui veille,
Tendant l'oreille,
Signale un grattement profond, bien qu'assourdi.
Hors du terrier, chacun bondit.
Il était temps, la mine éclate,
Dissolvant, dans les airs, trois dormeurs obstinés
Et les rats sussurraient, se dilatant la rate :
« Dieux, que les hommes sont bornés !
« Qu'ils ont peu d'odorat, de tact, d'ouïe et de nez,
« Et que nous sommes bons d'ouvrir les yeux morts-nés
« De cette engeance, aussi malhabile qu'ingrate ! »

LES CORBEAUX DE REIMS

Vainement les corbeaux Rémois,
S'abattant des tours sur la plaine,
Essayèrent, pendant vingt mois,
D'assainir les charniers de la Bataille humaine.
Puis, las de ces travaux géants,
Les corbeaux de Champagne ont fui leur cathédrale,
Et nichent, aujourd'hui, sur celle d'Orléans.

Hier, de la tour occidentale,
Contemplant, à leurs pieds, le siècle corrompu,
Ils croassaient, disant quel pénible scandale
L'espèce humaine donne à l'espèce animale ;
— « Observant, rigoureux, l'hygiène ancestrale,
« Nous avons fait », dit l'un, « ce que nous avons pu
« Pour, du bec et de l'ongle, anéantir les traces
« Des combats acharnés que se livrent deux races.
« En vain ! Le plus zélé d'entre nous est repu...
« Quand finira cette tuerie ? »
— « Quand reverrai-je, hélas ! le toit du clocheton
« Où je nichais aux pieds de la Vierge Marie ? ». —

Croasse son voisin, qui gémit sur le ton
De Monsieur du Bellay regrettant sa patrie.

Mais d'un ton grave, le Doyen
Interrompt ces plaintes lyriques :
« Mes chers frères », dit-il, « que tout bon citoyen
« Bravant le feu, le fer et les vents méphitiques
« Regagne, avec moi, Reims, notre chère Cité.
« Il sied qu'en cet âge lugubre,
« Le Corbeau donne à l'Homme un exemple salubre
« D'hygiène et d'urbanité.
« Démontrons, par nos mœurs, qu'en somme,
« La moderne vertu que l'orgueil humain nomme :
« Humanité
« N'est qu'un simple retour à l'Animalité. »

ALLOTTE DE LA FUYE.

§

La Bibliothèque de la Guerre Mondiale. — C'est ainsi que les Allemands ont nommé la nouvelle collection qui, partie d'une initiative privée doit atteindre une collaboration générale pour réunir toutes les connaissances relatives à la guerre. Cette bibliothèque, qui se constitue à Berlin, assemblera *tout* ce qui a été publié sur la guerre non seulement en Allemagne, mais dans les pays alliés à l'Allemagne, dans les pays qui lui sont ennemis et dans les pays neutres.

Les Allemands prétendent réunir *tout* ce qui a trait à la guerre, depuis les simples prospectus, les petites feuilles volantes, les affiches, les écrits particuliers, jusqu'aux grandes œuvres théoriques. Une importance particulière est donnée à la collection des journaux et périodiques de toutes tendances et de tous les pays depuis le début de la guerre.

On le voit, les Allemands voient grand. Pour constituer cette bibliothèque *kolossal*, les organisateurs ont songé à demander l'aide du public. Ils s'adressent à toutes les bonnes volontés, dans tous les milieux. Un appel particulier est adressé à ceux qui possèdent des collections ou des objets uniques. Ils sont priés, au nom du Patriotisme, d'en faire présent à la Bibliothèque de la Guerre Mondiale. En tous cas, ajoute le prospectus, le prix d'achat serait au besoin remboursé volontiers à ceux qui ne se contenteraient pas de la reconnaissance du pays.

C'est ainsi que les Allemands, amis du superlatif en tout, prétendent constituer « la plus riche et la plus sûre documentation sur la guerre actuelle ».

Voici le plan d'ensemble de cette Bibliothèque :

I. *Journaux, périodiques et feuilles humoristiques publiés en Allemagne et dans les pays alliés.*

II. *Journaux, périodiques et feuilles humoristiques des pays neutres et ennemis.*

III. *Journaux de camps et de tranchées.*

III *bis*. *Feuilles d'annonces et programmes.*

IV[1]. *Faits allemands.* — Livres, feuilles volantes, prospectus, chroni-

ques de la guerre, contes, souvenirs, relations, mémoires, collections de lettres de campagne imprimées, calendriers, indicateurs de chemin de fer, écrits pour la jeunesse, chants de soldats, musique de guerre, discours, etc...

IV[2]. *Préhistoire de la guerre.* — Les livres diplomatiques et tous les écrits s'y rattachant.

IV[3]. *Politique intérieure et extérieure* pendant la guerre.

IV[4]. *Avis de l'armée et de la flotte.* — Affiches de mobilisation, ordres d'appel, etc....

IV[5]. *Secours de guerre.* — Lutte contre les maladies contagieuses, hôpitaux, ambulances, etc...

IV[6]. *Organisation intérieure pendant la guerre.* — (États, provinces, communes).

IV[7]. *Journaux, feuilles d'avis et de renseignements pour l'étranger.* — La campagne de presse mensongère de l'ennemi.

IV[8]. *Le droit.* — Droit des gens, maritime, commercial, moratorium, etc...

IV[9]. *Économie sociale.* — Monnaie, emprunts, impôts.

IV[10]. *Commerce.* — Avis des banques, bourses, etc...

IV[11]. *Travail.* — Chimie, technique, matières premières. Rapports des bourses de travail, voyages maritimes, etc...

IV[12]. *Vie économique.* — Prix courants, questions alimentaires, politique de famine de l'ennemi.

IV[13]. *Etat civil.* — Statistiques, travail des femmes, questions féminines, réforme agraire, etc...

IV[14]. *Les peuples et les races.* — Juifs, musulmans, coloniaux, etc.

IV[15]. *Philosophie.* — Ethique, pacifisme, occultisme.

IV[16]. *Théologie.* — Sermons d'aumôniers, prières, missions religieuses, etc...

IV[17]. *Hautes Ecoles.* — Enseignement durant la guerre.

IV[18]. *Influence de la guerre sur les arts.* — Art populaire, décoratif, expositions de guerre, etc...

V. *Ecrits sur la guerre des pays alliés, neutres et ennemis.* (Même nomenclature que pour le paragraphe IV.)

VI. *Production des arts graphiques.* — Cartes géographiques, dessins, gravures, photographies, ex-libris, etc...

VII. *Manuscrits et formulaires.* — Lettres de soldats, placards, cartes de pain, de viande, passeports, laisser-passer, etc...

§

La Jeunesse romantique de Carolus Duran. — Une origine modeste, une vocation artistique qui se manifeste dès le jeune âge et qui est aussitôt combattue ; des promesses de talent qui sont niées, la pauvreté, la misère même, toute la vie de bohème, puis, soudain, le succès, l'argent, les honneurs, l'Institut.

Fils d'un aubergiste de Lille, il montre tant de dispositions pour la peinture qu'il entre à l'Académie de Lille dans la classe de M. Phidias Cadet : « Votre fils ne fera jamais rien, disait celui-ci au père ; il n'a pas de goût « pour la peinture, il sera incapable de peindre une tête. »

Carolus Duran vient à Paris. Il est si pauvre et si désorienté qu'il songe à aller chercher fortune en Afrique. Il va même s'embarquer comme émigrant sous le nom de *Durand, maçon*, lorsqu'il rencontre un ami qui a pitié de lui, le garde, lui avance une somme et lui loue un atelier.

— En ce temps-là, confessait-il un jour à Claretie, j'étais si pauvre que je me suis passé de dîner jusqu'à cinq fois en une semaine.

A ce régime, il tombe malade. Il est seul dans son atelier, brûlé de fièvre, il va mourir, lorsque pour la seconde fois, un mécène, Zacharie Astruc, le sauve, s'attache à sa carrière, lui facilite le concours Wicar qui lui assure le séjour de Rome.

Ce n'est pas encore la fortune, mais ce n'est déjà plus la misère. Il avait cent soixante-quinze francs pour vivre, payer les modèles, les toiles, les vêtements et la patente.

— Là-dessus, disait-il, je faisais des économies pour acheter des fleurs.

§

La Société Fichte. — Il s'est fondé à Hambourg, dès 1914, une *Société Fichte* dont le but est de maintenir et encourager la force et l'unanimité du peuple, qui s'est manifestée dans les journées d'août 1914.

Elle reconnaît en Fichte le maître qui a proposé un objectif à l'éducation populaire, qui, le premier et pour longtemps, a donné à la pensée populaire son but dessiné nettement.

Elle s'efforce de répandre les œuvres de Fichte et de publier des études qui se rattachent aux préoccupations de ce penseur...

Elle s'efforce, par l'union des groupements populaires, à créer des comités populaires d'ouvriers et à organiser un office national de renseignements.

La revue théâtrale *Bühne und Welt*, qu'on ne croyait pas trouver en cette affaire, plus politico-philosophique que dramatique, sera l'organe de la « Fichte-Gesellschaft von 1914. »

§

Une Exposition biblique. — Pour célébrer le quatrième centenaire de la Réforme, diverses unions évangéliques allemandes projettent, pour le 31 octobre de cette année, une grande fête religieuse dans la ville de Luther, Wittenberg. L'empereur a naturellement promis d'y assister, en compagnie de tous les princes luthériens d'Allemagne. D'autres fêtes suivront, à la Wartburg et à Eisenach, patrie de Sébastien Bach.

Enfin, Leipzig, la capitale de la librairie allemande offrira, à la même occasion, une exposition biblique au *Deutsches Buchgewerbe Museum*. On y verra la fameuse Bible à 42 lignes imprimée par Gutenberg, ainsi que les premières éditions de la Bible traduite par Luther, et des traductions des mêmes Livres saints dans toutes les langues du monde « même les plus récentes », assure-t-on.

§

Style laconique. — La réforme postale portant le prix du timbre à 15 c. a eu pour effet de faire prendre, à un groupe de gens de lettres, une importante décision. Ils ont même à cet effet, tout de suite, fondé une Ligue. Dorénavant, ils répondront à toutes les lettres qui leur seront adressées (c'est déjà fort bien d'avoir pris la décision de répondre) sur des cartes postales timbrées à 0,10 c. Leurs lettres n'auront donc jamais plus de six mots.

Tout peut se dire en six mots, tout ! Le reste n'est que commentaires superflus. En ce temps d'économies, supprimons le superflu.

§

Erratum. — Numéro du 16 octobre 1916, page 728, lignes 12 et 13, au lieu de « une organisation spéciale aux étudiants des universités allemandes », lire : « une organisation spéciale aux universités américaines ».

§

Mea culpâ. — La censure qui compte, à ce que disent les mauvaises langues, tant de littérateurs au nombre de ses officiants et nous a maintes fois, nous semble-t-il, si malencontreusement échoppés, vient de laisser passer l'occasion de se faire pardonner ses méfaits. Un écho paru dans notre dernier numéro nous fait attribuer à Mallarmé un vers de Paul Verlaine, un vers faussement cité, s'il vous plaît. C'était là l'occurrence offerte à la censure de montrer son érudition poétique et de prouver combien indispensable elle est. Que n'en a-t-elle profité ? Nous lui eussions été pour une fois reconnaissants. Rétablissons dans sa pureté le vers de Verlaine :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

RÉDIT FONCIER DE FRANCE

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

Le samedi 24 mars 1917

à 2.000.000 d'Obligations

de 300 francs 5 1/2 0/0

AVEC LOTS

nt 1.000.000 d'Obligations Foncières et 1.000.000 d'Obligations Communales

Remboursables au plus tard en 70 années

Et rapportant 16 fr. 50 d'intérêt par an

payables par semestre

sous déduction des impôts, les 1er avril et 1er octobre de chaque année.

PRIX D'ÉMISSION : 285 FR.

souscriptions seront reçues en titres libérés ou en titres non libérés, au choix des souscrip-
moyennant le versement de :

Pour les titres non libérés :

fr. en souscrivant le 24 mars 1917.
à la délivrance des titres provisoires (du 21 mai au 15 juin 1917).
du 12 au 25 octobre 1917.
du 12 au 25 février 1918.
du 12 au 25 juin 1918.
du 12 au 25 novembre 1918.
du 12 au 25 février 1919.
du 12 au 25 juin 1919.
du 12 au 25 novembre 1919.
du 12 au 25 février 1920.
du 12 au 25 mai 1920.

Pour les titres libérés :

50 fr. en souscrivant.
230 fr. 40 à la délivrance des titres définitifs (du 21 mai au 15 juin).

280 fr. 40 *net à payer* (déduction faite du prorata de coupon au 1er octobre).

Les titres définitifs, libérés à la répartition, seront délivrés jouissance du 1er octobre 1917.

francs.

s 2.000.000 d'obligations du présent emprunt participent, chaque année, toutes indistincte-
, à **6 tirages** de lots comprenant chacun :

	10 Juillet	10 Janv. 10 Mars, 10 Mai 10 Sept., 10 Nov.
1 Obligation remboursée	par 500.000	250.000
1 Obligation d°	50 000	50.000
1 Obligation d°	25.000	25.000
2 Obligations d°	5.000	5.000
10 Obligations d°	1.000	1.000
50 Obligations d°	500	500

Soit annuellement 390 obligations remboursées par 2. 470 000 francs de lots,
dont 1 lot de 500 000 fr. et 5 lots de 250. 000 fr.

Le 1er Tirage aura lieu le 10 juillet 1917.

s tirages cesseront lorsque tous les numéros des Obligations auront été extraits de la roue
Emprunt.

s souscriptions supérieures à 50 obligations ne seront reçues que pour des nombres multiples de
ligations ; celles supérieures à 1.000 obligations, que pour des nombres multiples de 100 obligations.
nombre des souscriptions susceptibles d'être admises par chaque guichet est limité.

s souscriptions seront reçues et l'attribution des obligations sera faite, sans distinction, en
ations foncières ou en obligations communales.

s souscriptions pourront être faites en obligations libérées ou en obligations non libérées, au
des souscripteurs qui pourront, s'ils le désirent, présenter deux souscriptions distinctes,
en titres libérés, l'autre en titres non libérés.

Souscription sera ouverte le Samedi 24 Mars 1917 et close le même jour.

PARIS, au *Crédit foncier de France*, rue des Capucines, 19.

ns les Sociétés de crédit.

la Chambre Syndicale de la Compagnie des Agents de Change.

DANS LES DÉPARTEMENTS :

ez MM. les Trésoriers-payeurs généraux ;

ez MM. les Receveurs particuliers des Finances ;

ns les Agences et Succursales des Sociétés ci-dessus indiquées.

peut dès à présent souscrire par correspondance. Toutefois les souscriptions de cette
re ne sont admises que pour 5 obligations et au-dessus.

s souscripteurs de Paris et du département de la Seine qui adresseront leur souscription
édit Foncier de France recevront, sous pli recommandé, un récépissé de souscription au
eur, qu'ils auront à échanger ultérieurement contre les titres provisoires ou définitifs ; les
cripteurs des Départements recevront, sous pli recommandé, les titres provisoires ou défi-
s qui leur seront attribués.

cet effet, le montant de toute souscription par correspondance devra être accompagné de
60 pour frais de ces envois.

s souscriptions par liste ne sont pas admises.

publication de la notice a été faite, conformément à la loi, dans le Bulletin des *Annonces*
les obligatoires du 26 février 1917.

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18..... 3.5

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi
roman. Vol. in-18 ..... 3.5

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre
poèmes. Vol. in-18..... 3.5

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.5

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse
1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in-18..... 3.5

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT
Vol. petit in-18 2

PAUL FORT

Ballades Françaises, **1^re^ Série.** Avec une Préface nouvelle de PIERRE LOUYS. Nouvelle édition revue et augmentée. Vol. in-18..... 3.5

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3 50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

EXTRAITS DU RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Assemblée générale ordinaire, 6 mars 1917.

Le Bilan se totalise, tant à l'Actif qu'au Passif, par frs, 563.696.423.89, ce qui fait ressortir une augmentation de frs. 117.952.050.23 sur le total du Bilan de l'Exercice 1915.

Cette augmentation porte, à l'Actif, sur les comptes Espèces en Caisse et à la Banque, Fonds disponibles dans les Banques à l'Etranger et, principalement, sur le compte Portefeuille-Effets comprenant les effets sur France et les Bons de la Défense Nationale pour un montant de frs. 78.214.002.65 contre 30.246.613,95 au 31 décembre 1915.

Au Passif, l'augmentation porte pour la plus grande partie sur les comptes Correspondants et Comptes-courants et Coupons à payer.

Les différents chapitres composant le crédit du Compte de Profits et Pertes, à l'exception des Reports qui n'ont produit que frs. 723.970,43 au lieu de frs. 1.029.424,38, sont tous en augmentation. C'est ainsi que les Commissions s'élèvent à frs. 1.850.626, contre frs. 1.366.720,44 pour l'Exercice précédent.

Les Intérêts et Bénéfices du Portefeuille, à frs. 6.438.571,25 contre frs. 5.433.696.08.

Le Bénéfice net des Succursales à frs. 490.005,10 contre frs. 331.970.05.

Il y a de plus, une somme de frs. 420.083.56 qui représente le bénéfice obtenu sur la réalisation de titres de fonds publics actions et obligations.

En résumé le Compte de Profits et Pertes au 31 décembre 1916 présente un solde créditeur de frs. 6.492.014.46.

Sur cette somme, il sera prélevé frs. 6.000.000, représentant un dividende de 6 o/o, soit frs 30 par action, auxquels il y aura lieu d'ajouter fr. 111.111.11 représentant la part de 10 o/o revenant au Conseil d'Administration.

Après ces prélèvements qui absorbent une somme de frs. 6.111.111.11, il restera un surplus de frs. 380.903. 35 à joindre aux frs 7.502.461.59 constituant le solde du Report à nouveau. Ce solde se trouvera ainsi être de frs. 7.883.364.84.

M. DELAUNAY-BELLEVILLE a été appelé aux fonctions d'Administrateur en remplacement de M. R. de BAUER, décédé l'an dernier.

L'Assemblée Générale élit : MM. BENAC, le comte FOY et J.-H. THORS, Administrateurs, confirme la nomination faite à titre provisoire par le Conseil (art. 20 des Statuts) de M. R. DELAUNAY-BELLEVILLE comme Administrateur pour deux ans, en remplacement de M. R. de BAUER, décédé, et réélit M. J. KULP, Censeur, et M. M.-R. SAUTTER, le comte de LYROT, Commissaires.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

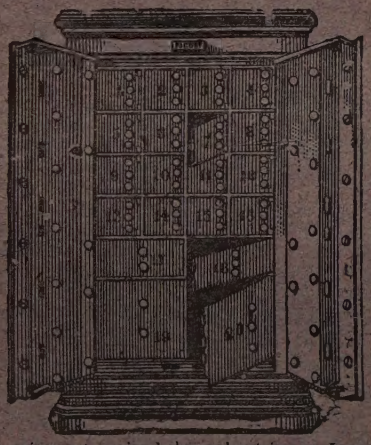
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.